

L'ART OPÉRATIF

DÉVELOPPEMENTS DANS

LES THÉORIES DE LA GUERRE

Extraits

1

Introduction

M.A Hennessy et B.J.C. McKercher

« L'art de la guerre, disait Napoléon, est un art simple, tout d'exécution ». La conduite de la guerre s'est souvent révélée plus difficile que Napoléon ne voulait bien admettre. Depuis Napoléon, la guerre a en pratique subi des transitions fondamentales en termes d'échelle et de portée associées à la mise en service d'armées nationales de masse et à la production de masse de matériel de guerre. Trouver la formule du succès sur le champ de bataille à l'ère de la guerre industrielle a préoccupé les planificateurs militaires depuis lors. Malgré la conservation des accoutrements, le développement des armées de masse a empêché le commandant héroïque à cheval de gérer le champ de bataille. L'ampleur de la guerre moderne exigeait de nouveaux niveaux d'organisation et de planification du commandement. Tout au long de la guerre froide de l'après-1945, l'adoption des armes nucléaires comme pilier de la défense occidentale a également évité l'étude de questions telles que les problèmes de la guerre à l'ère de la mobilisation de masse et l'articulation des armées en temps de guerre. La publication du nouveau manuel de campagne de l'armée américaine, FM 100-5 *Operations*, en juillet 1976, a attisé une renaissance intellectuelle de la pensée militaire qui a finalement abouti à l'adoption généralisée du terme « art opérationnel ». Le vingt-et-unième Symposium annuel d'histoire militaire du Collège militaire royal du Canada, tenu en mars 1995, a marqué un effort visant à évaluer l'héritage du nouveau manuel des opérations sur la pensée militaire dominante en examinant ses antécédents historiques et transnationaux. En particulier, la conférence a réexaminé les origines du concept et les diverses interprétations qu'il a reçues.

Le terme « niveau opérationnel » fait référence à un phénomène intermédiaire existant entre une tactique discrète et une stratégie plus large. Le terme « art opérationnel » fait généralement référence à la pratique des généraux – ou de leurs colonels d'état-major – pour atteindre le succès opérationnel. Selon la théorie militaire soviétique, l'art opérationnel était l'une des trois composantes de l'art militaire, le lien entre la stratégie et la tactique. L'art opérationnel a été mis à contribution pour élaborer la théorie et la pratique de la préparation et de la conduite des opérations. Du point de vue soviétique, l'art opérationnel restait distinct

de la doctrine et de la stratégie. La première concernait la nature de la guerre future, tandis que la seconde représentait surtout une grande politique et un objectif. Le terme « art opérationnel » inventé par l'écrivain militaire soviétique, le général-major Alexandre Svetchine, dans les années 1920 s'appliquait aux compétences imaginatives de commandement requises pour mener à bien une campagne sur le champ de bataille considérablement élargi de l'ère industrielle. Les nouvelles exigences n'avaient pas été perdues pour d'autres, et le concept de niveau opérationnel est clairement antérieur à l'expression.

Entre la fin des années 1850 et 1914, le concept d'art opérationnel a été développé par le grand état-major allemand. Sous le maréchal Helmuth von Moltke, le premier système moderne d'état-major général s'est développé. L'un des objectifs de l'état-major était de planifier la manœuvre vers la zone de bataille des divisions et des formations de corps d'armée jusqu'au point de contact avec l'ennemi. D'autres éléments de l'état-major ont envisagé les moyens de mener la bataille et de se préparer aux suivantes. Il a été dit que les transformations de la guerre rendues possibles par l'industrialisation et la conscription de masse nécessitaient une structure d'état-major moderne, à l'allemande. Quelles que soient ces exigences, le système d'état-major allemand est devenu le modèle pour d'autres. Les guerres d'expansion prussiennes des années 1860 et la guerre franco-prussienne démontrent le succès de ces efforts de planification. Le succès a validé le modèle prussien de planification et d'étude.

Le personnel a fourni le forum pour une étude disciplinée et approfondie de la nature de la guerre et, en particulier, des exigences des campagnes modernes. Avec la création des premiers états-majors allemands, on a reconnu la nécessité de recueillir un compte rendu précis de l'expérience opérationnelle au moyen d'une section dédiée à l'histoire de l'armée. La digestion et l'analyse des leçons apprises se sont avérées plus problématiques. Malgré une théorie bien développée, l'épreuve de la bataille a démontré des incapacités pratiques. Malgré cela, après la guerre franco-prussienne, le modèle prussien a indéniablement influencé de nombreuses puissances continentales. La plupart cherchaient à imiter les moyens de se préparer à la guerre innés au système de l'état-major général et développaient l'appareil de reportage historique et de renseignement pour aider à réussir la campagne. Ni l'un ni l'autre, bien sûr, n'a forcé le succès.

A des fins didactiques, l'état-major allemand, après Moltke, a utilisé l'étude du remarquable succès d'Hannibal à Cannes – une bataille classique d'enveloppement. Mais contrairement à Cannes, le champ de bataille de la fin du XIX^e siècle a connu une augmentation considérable de la létalité des armes modernes et l'expansion de la zone de combat à une profondeur et une largeur beaucoup plus grandes – des tendances qui se sont poursuivies – ce qui a immédiatement compliqué les efforts du commandant pour façonner une campagne gagnante. Le maréchal Alfred von Schlieffen, champion des études de Cannes, était également le maître artisan à l'origine de la désastreuse offensive allemande contre la France en 1914. L'échec des offensives allemandes en 1914 et l'impasse qui s'ensuivit prouvèrent que la simple préparation de plans efficaces de mobilisation et de déploiement n'était pas suffisante en soi pour assurer le succès sur le champ de bataille. De tels revers n'invalidaient ni le système du personnel ni la recherche d'un art opératif réussi. [...]

Comment les forces armées apprennent-elles la forme de la guerre moderne, et quelle forme il y a à apprendre, restent des questions centrales pour les régimes d'entraînement des forces modernes. Pour un certain nombre de grandes armées dont il est question ici, l'effervescence intellectuelle autour de ces questions a été la plus intense à la suite des revers nationaux. La Prusse, après son humiliation à Iéna, l'Armée rouge après sa défaite face aux Polonais en 1920 et les États-Unis après le Vietnam, se sont tous lancés dans une reconsidération fondamentale de la façon dont ils ont fait la guerre.

Pour les États-Unis, la dure expérience de la guerre du Vietnam a illustré le coût de l'orgueil, réveillant les efforts pour apprendre non seulement les modèles de campagne des autres, mais aussi pour prendre mutatis mutandis leurs moyens de percevoir le champ de bataille et les faire leurs. La revitalisation de l'art opérationnel dans les écrits militaires occidentaux semble directement liée à la catharsis américaine sur la guerre du Vietnam – une guerre que de nombreuses autorités ont conclu que l'Amérique avait perdue. Pour l'armée américaine, la nécessité de générer une forme de doctrine qui ne pourrait pas être si facilement subvertie par les types de microgestion et l'approche fragmentaire de la guerre adoptée par l'administration Johnson était primordiale. L'armée américaine en tant qu'institution a été gravement ravagée par les difficultés de l'époque du Vietnam ; le moral, la discipline et la préparation étaient tous à des niveaux extrêmement bas. La doctrine opérationnelle promulguée pour la première fois avec FM 100-5 (1976) a contribué à revitaliser et à recentrer l'armée.

Trouver un modèle d'entraînement et de préparation pour des opérations continues, se préparer et maintenir l'ennemi en déséquilibre, et frapper avec une telle rapidité que l'équilibre n'est jamais retrouvé ont été les objectifs d'une grande partie de la littérature américaine. L'armée américaine a été reconstruite depuis le Vietnam pour atteindre ces objectifs, comme l'a démontré la guerre du Golfe.

Au-delà de la revivification, la doctrine qui en a résulté a regroupé la méthodologie de l'armée sous une forme indivisible. Il convient de suggérer que l'art opérationnel a une logique politique aussi bien que militaire. Le paradigme du niveau opérationnel a clairement des implications budgétaires et d'emploi des forces. Potentiellement, le concept sert de moyen aux chefs militaires pour lier les mains de ceux qu'ils sont censés servir. Par exemple, si un président désirait faire la guerre, on lui présenterait des plans d'armée basés sur l'intégration complète de toutes les armes. Contrairement au Vietnam, où la Maison Blanche a tenté d'empêcher le déploiement de l'ensemble des ressources divisionnaires dans un théâtre supposé de faible intensité, la nouvelle doctrine fournit une solution prête à l'emploi que les intellectuels de la défense, les diplomates et les politiciens auraient beaucoup plus de mal à démonter. Les déploiements américains dans la guerre du Golfe illustrent clairement cette logique. On peut ou non considérer cela comme une formule pernicieuse ou perfide. C'est clairement une formule qui a résolu de nombreux problèmes pour l'armée américaine. D'autres armées peuvent trouver le ready-mix impossible à réaliser ou inadapté à leurs besoins.

Les puissances dirigeantes de l'Alliance occidentale ont fait un pas intellectuel que les autres membres de l'Alliance se sentent maintenant obligés de comprendre et de suivre du mieux qu'ils peuvent. La plupart des forces armées occidentales reconnaissent aujourd'hui dans la formation et la doctrine le niveau opérationnel de la guerre. C'est le cas des plus grandes armées du monde : celle des États-Unis, de la Russie, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne. C'est de plus en plus vrai pour les petites nations. Peut-être incapables de faire la guerre elles-mêmes au niveau opérationnel, ces petites puissances, par exemple d'autres membres de l'OTAN, ont été contraintes de préparer une formation et une doctrine à la mesure de leurs alliés plus grands : personne ne sera peut-être jamais engagé dans la danse, mais ils doivent tous connaître les pas. Pour que ces puissances moindres restent des alliées crédibles, capables de contribuer à la « première équipe », elles doivent se réconcilier avec la conception américaine de l'art opérationnel. Beaucoup de ces alliés peuvent simplement adopter le modèle américain comme le leur, même s'il l'adapte à leur propre expérience et à leurs propres besoins.

La nécessité d'encadrer la discussion dans un lexique qui inclut l'art opérationnel se maintiendra. Dans un nouveau départ, les États-Unis ont adopté le terme d'« art opérationnel » pour leurs forces aériennes et maritimes. L'efficacité de l'extension d'un

concept né sur les champs de bataille et dans les académies militaires de l'Europe du XIX^e siècle aux exigences du XXI^e siècle est restée largement inexplorée.

Ceux qui doivent suivre la tendance actuelle de la pensée militaire occidentale en dehors des États-Unis peuvent négliger cette considération à leur détriment. Malgré ces préoccupations, la question de l'art opérationnel et de son influence militaire et politique est une préoccupation pratique pour tous les décideurs militaires, pour les historiens militaires et pour les communautés d'études stratégiques. Le désir manifesté par plusieurs contributeurs à cet ouvrage, entre autres, de développer un art opérationnel pour des opérations spécialisées telles que les tâches de maintien de la paix sous les auspices des Nations Unies peut s'avérer une demande naïve car elle ignore les limites et les origines du concept. Cependant, ce ne serait pas la première fois qu'une terminologie militaire distincte serait employée bien au-delà de sa portée et de sa signification initiales. Ce volume rappelle les origines du concept et peut servir à orienter les discussions et les recherches sur son contexte historique. Les études de cas historiques essentielles présentées ici aideront à rendre compréhensibles les débats animés et continus sur le sens de l'art opérationnel.

2

L'art opératif : Développements dans les théories de la guerre

John English

Ce chapitre s'efforce d'examiner l'étiologie et les fondements intellectuels de l'art opérationnel, grossièrement définis comme se rapportant à cette zone grise entre la stratégie et la tactique. Pour être plus définitif, si la stratégie est l'art de la guerre et la tactique l'art de la bataille, alors les opérations sont l'art de la campagne. Comme les racines de ce sujet sont profondément eurocentriques et militaires, par opposition à navales, la conduite de la guerre en mer entre à peine dans la discussion suivante. En fait, le concept militaire d'un niveau opérationnel de guerre situé quelque part en-dessous de la stratégie mais au-dessus de la tactique n'est pas tout à fait nouveau. En effet, l'argument a été avancé que Napoléon Bonaparte était à l'origine de cette troisième strate de guerre grâce à la manœuvre magistrale de nombreuses formations de corps à grande échelle. Son éminent interprète, le général Antoine Jomini, a même inventé le terme « grande tactique » dans son *Précis de l'Art de la Guerre* de 1837 pour décrire l'art de regrouper des troupes contre des points décisifs des dispositions ennemies avant et pendant la bataille. Il faut toutefois se rappeler que Jomini insistait sur le fait de faire de tels déploiements « en fonction des caractéristiques du terrain [...] par opposition à la planification sur une carte ». D'autre part, il définissait la stratégie comme « l'art de faire la guerre sur la carte [...] dans l'ensemble du théâtre d'opérations ». La stratégie, en bref, déterminait où agir tandis que les grandes tactiques prescrivaient la manière d'exécuter, y compris l'emploi des troupes. Pour décrire le lien entre les deux, Jomini a utilisé un autre terme, « logistique », qui avait autant ou plus à voir avec le besoin croissant de planification de l'état-major opérationnel et de mouvement efficace de grandes formations qu'avec la simple fourniture de matériel. Peut-être ne devrait-on surprendre personne, alors, que le premier véritable état-major général soit issu du corps des quartiers-maîtres.

Bien que le grand contemporain de Jomini, Carl von Clausewitz, ne se référait dans son ouvrage *De la guerre* qu'à la tactique et à la stratégie – définissant la tactique comme l'utilisation des forces armées dans l'engagement et la stratégie comme l'utilisation des engagements pour le but de la guerre – il percevait manifestement des gradations de la stratégie. Sa description de la « guerre » comme « la prochaine étape » de la stratégie au-delà de la « campagne » et sa référence ultérieure à la « théorie des opérations majeures (stratégie comme on l'appelle) » semblent indiquer, de plus, qu'une grande partie de ce qu'il appelait stratégie était en fait l'art opérationnel. Son assimilation de « guerre, campagne et bataille » à « pays, théâtre d'opérations et position » et sa référence aux « éléments opératifs » indiquent une sorte de division en trois parties. « Le stratège doit, comme l'a expliqué Clausewitz, définir un objectif pour l'ensemble de l'aspect opérationnel de la guerre qui sera en accord avec son objectif. En d'autres termes, il élaborera le plan de la guerre, et le but déterminera la série d'actions destinées à y parvenir : il façonnera en effet les campagnes individuelles et, à l'intérieur de celles-ci, décidera des engagements individuels. » De toute évidence, la compréhension qu'a Clausewitz des implications du temps et de l'espace sur la manœuvre, sa compréhension des facteurs de maintenance et de mouvement, et son insistance sur le fait que plus le niveau est élevé, plus le défi est intellectuel, confirment facilement qu'il possédait une solide compréhension des liens entre la tactique et la stratégie. La morale, peut-être, est que

ce n'est pas parce qu'un niveau de guerre n'a pas d'étiquette, qu'on ne peut pas nécessairement en conclure qu'il n'existe pas.

Pour autant que l'on puisse en juger, Helmuth von Moltke a été le premier à employer fréquemment le terme *operativ* ou « opérationnel ». Pour Moltke, pragmatique et non dogmatique, la stratégie n'était guère plus qu'un système d'expédients temporaires à appliquer pratiquement dans des circonstances constamment changeantes et difficiles. Comme Clausewitz, il considérait également l'étude et la recherche comme des guides plus fiables pour le succès en temps de guerre que toute doctrine basée sur des principes immuables ou des axiomes. Selon l'historien allemand Roland G. Foerster, Moltke a esquissé la relation entre stratégie, opération et tactique « pour la première et la dernière fois » dans son ouvrage de 1871, *Über Strategie*. Il l'a décrit comme impliquant à la fois le rassemblement et l'utilisation de ressources militaires dans des opérations. La volonté de l'ennemi devait, à son tour, être brisée par la tactique. Pourtant, alors que Moltke percevait clairement les opérations comme subordonnées à la stratégie, il n'envisageait apparemment pas un troisième niveau forme de guerre menant « une existence égale et individuelle à côté de la stratégie et de la tactique ». En fait, l'étude détaillée de Foerster des écrits épars de Moltke a révélé qu'il utilisait presque exclusivement le terme « opérations » dans le sens du mouvement de corps de troupes dans le but de combiner leurs forces pour une bataille décisive. Il restait aux systématiciens ultérieurs, tels que ceux de la branche historique de l'état-major allemand, à consolider le concept d'un niveau opérationnel de guerre dans la doctrine allemande.

Le moment semblait mûr pour le faire, bien sûr, car, comme les guerres napoléoniennes l'avaient montré, il y avait des limites précises à la taille d'une armée, aussi bien entraînée ou disciplinée soit-elle, qui pouvait être contrôlée par un homme sur un cheval blanc sur une colline. Le génie militaire seul ne suffisait plus à renforcer le commandement de grandes forces. La solution, d'abord instituée par les Prussiens pour pallier le manque de compétence militaire des royalistes, était de fournir aux commandants sur le terrain des conseillers d'état-major capables d'offrir des conseils d'experts et de superviser l'exécution détaillée des ordres. Cependant, ce qui distinguait très tôt le conseiller d'état-major prusso-allemand des autres, c'était son droit institutionnalisé de participer au processus de prise de décision opérationnelle. Un avantage tout aussi important conféré par le collectif de l'état-major général était qu'il permettait aux armées d'étudier la guerre en temps de paix et de concevoir une « doctrine de combat » qui, autrement, prendrait trop de temps à façonner au cours de l'événement. Le cœur de la pensée opérationnelle de Moltke, par exemple, comprenait une planification méticuleuse du déploiement, cherchant à détruire l'armée de l'ennemi comme objectif opérationnel, accordant une liberté d'action maximale à ses subordonnés et formant un centre d'effort pour effectuer de vastes enveloppements et encerclements. Pour Michael Howard, qui a observé que la transformation de la guerre s'est produite avant la transformation de la technologie, le développement du système d'état-major général allemand a représenté la plus grande innovation militaire du XIX^e siècle. C'est à ce moment-là que les écoles d'état-major ont remplacé l'armée des institutions comme le Royal Military College et West Point en tant que centres de connaissances militaires.

L'avancée technologique qui a le plus affecté la stratégie et les opérations au cours de cette même période a été, bien sûr, le chemin de fer. Le chemin de fer a rendu les armées de masse pratiques. Sa capacité d'emport permettait non seulement le déploiement rapide de troupes et de chevaux en nombre sans précédent, mais aussi, en éliminant la nécessité de marches épuisantes, assurait leur arrivée en bon ordre et en bon état. Tout aussi important, les armées de conscrits de masse pouvaient désormais être soutenues sur le terrain comme jamais auparavant – logistiquement, médicalement et spirituellement – par les communications ferroviaires. En 1834, l'économiste allemand Friedrich List a soutenu que la faible position centrale de la Prusse pouvait être transformée en un bastion défensif grâce à l'utilisation judicieuse des chemins de fer le long de lignes intérieures naturelles, élevant ainsi

la nation d'une position de puissance militaire secondaire à un rang de premier rang. Dès lors, les Prussiens furent à l'avant-garde du développement du potentiel militaire des trains pendant le boom ferroviaire qui eut lieu entre 1840 et 1870. En 1846, l'année de la mort de List, le mouvement expérimental réussi d'un corps prussien de 12.000 hommes par chemin de fer convainquit l'état-major prussien de faire une étude complète des applications militaires des chemins de fer. Après la guerre d'Italie du Nord de 1859, au cours de laquelle les Français ont démontré pour la première fois le potentiel militaire de déploiements ferroviaires à grande échelle, les Prussiens ont créé une section ferroviaire d'état-major, la première du genre. Pourtant, ce n'est pas l'existence des chemins de fer, mais plutôt l'efficacité avec laquelle ils étaient utilisés qui a fait la différence en temps de guerre. Les chemins de fer français étaient aussi bons que les chemins de fer allemands en 1870, mais l'armée française, préoccupée principalement par la grande stratégie, n'a pas fait de plans détaillés pour déplacer des troupes par chemin de fer. Les Prussiens, quant à eux, avaient tiré les leçons de leurs erreurs contre les Autrichiens en 1866 et avaient fait de la mobilisation et des horaires de mouvement ferroviaire la pièce maîtresse de leur planification opérationnelle.

Les guerres de « cabinet » très réussies de l'unification allemande confirmèrent la valeur de l'état-major prussien en démontrant que les impératifs de mobilisation des troupes, de mouvement ferroviaire et de logistique de l'armée ne pouvaient être laissés ni au hasard ni aux amateurs. L'approche opérationnelle de Moltke avait, en fait, complètement transformé la nature de la préparation de guerre et de la planification militaire. La grande tragédie, cependant, fut que, tandis que Moltke acceptait volontiers le raisonnement de Clausewitz selon lequel l'objet de la guerre était d'obtenir un résultat politique satisfaisant, il niait catégoriquement la primauté de la politique en insistant sur le fait que les soldats seuls contrôlent la direction et la conduite réelles de la guerre. Le couronnement des grandes batailles d'encerclement de Moltke a ainsi subverti l'essence de la théorie clausewitzienne en donnant du crédit à la croyance que la conduite de la guerre était mieux laissée aux généraux. En effet, même si Moltke a toujours finalement accepté l'autorité du chancelier Otto von Bismarck, les « guerres de cabinet » semblent avoir convaincu la plupart des soldats allemands que la relation entre les hommes d'État et les chefs militaires avait changé depuis l'époque de Clausewitz. Le comte Alfred von Schlieffen, successeur de Moltke et disciple autoproclamé de Clausewitz, était particulièrement d'accord avec son prédécesseur sur le fait que la stratégie militaire servait mieux la politique en agissant indépendamment d'elle. Poussé par la crainte que l'Allemagne puisse avoir à se battre sur deux fronts, Schlieffen a également consacré le concept de la bataille d'anéantissement dans son ouvrage influent, *Cannes*, qui prescrivait le mouvement offensif et l'attaque de flanc concentrique comme la méthode idéale pour produire une décision rapide dans une guerre courte. Le développement de sa variante plus célèbre du plan Schlieffen, à son tour, ignore totalement le conseil de Clausewitz selon lequel aucun plan de guerre majeur ne devait être basé uniquement sur des considérations purement militaires. À l'été 1914, la politique du Second Reich reflétait en grande partie les diktats d'un plan de guerre offensif. Les politiciens allemands, en outre, considéraient qu'il était de leur devoir d'élaborer des mesures politiques pour s'adapter à ce plan.

On a suggéré, bien sûr, que l'état-major allemand a peut-être introduit la sphère opérationnelle moins pour monter sur les rails que pour proscrire l'ingérence politique dans les opérations militaires. Quoiqu'il en soit, il semble clair que la pensée stratégique allemande a évolué vers le bas, vers les niveaux tactiques et opérationnels, plutôt que vers le haut. La grande stratégie allemande était en fin de compte une stratégie militaire qui, selon Colmar von der Goltz, « se préoccupait des mesures à grande échelle qui servent à mettre les forces en jeu au point décisif dans les conditions les plus favorables possibles ». Ceux qui succédèrent à Moltke identifièrent de plus en plus la stratégie aux opérations, au point de nier aux facteurs politiques et diplomatiques toute influence sur les affaires militaires, même en temps de paix. Bien que les Allemands aient produit six éditions successives de *De la guerre* au cours de la

Première Guerre mondiale, la plupart de leurs officiers ont continué à rejeter les postulats de Clausewitz sur la primauté de la politique et la supériorité de la défensive. Ils préféraient également lire la doctrine plus pratique et prescriptive de Schlieffen présentée dans *Cannes* plutôt que les discours difficiles et contemplatifs proposés dans *De la guerre*. De manière significative, la Première Guerre mondiale a également vu le développement du « système des chefs » de l'armée allemande, dans lequel des officiers de premier état-major très compétents commandaient en fait des armées dirigées par des nobles et des princes probablement moins capables. A l'intérieur de l'Allemagne elle-même, entre-temps, l'armée a simplement subsumé le gouvernement civil allemand, mais sans gain de puissance militaire en conséquence.

Même si l'on pourrait critiquer les Allemands pour leur négligence constante du grand niveau stratégique, ils se sont avérés être des pionniers dans les domaines opérationnel et tactique. L'introduction de la « défense élastique en profondeur » et le développement de la « tactique des troupes d'assaut », en particulier, ont changé à jamais le visage de la bataille. La difficulté était que le problème fondamental auquel étaient confrontés la plupart des combattants de la Première Guerre mondiale était de nature tactique : comment résister à la tempête d'acier sur « les 300 derniers mètres ». Le plus souvent, les opérations à grande échelle ont échoué en raison de l'insuffisance des tactiques pour négocier cette distance. Même les offensives très novatrices lancées par les Allemands en mars 1918 ont finalement échoué, en grande partie à cause de leur incapacité à maintenir les normes tactiques nécessaires. En fin de compte, elles ont été vaincues sur le plan opérationnel par le chemin de fer, qui, en permettant aux Alliés défenseurs de déployer des réserves plus rapidement que les Allemands attaquants, s'est avéré être un facteur décisif que tout autre système d'armes dans la victoire de la Première Guerre mondiale. Les craintes allemandes antérieures concernant la construction croissante de chemins de fer tsaristes renforçant la capacité de mobilisation russe ont peut-être également motivé la décision fatale de l'Allemagne de risquer la guerre en premier lieu.

Par presque toutes les mesures militaires, la Première Guerre mondiale ne peut être décrite que comme un tournant historique qui a marqué le début de la guerre moderne. L'utilisation intensive des chemins de fer, sans lesquels la Première Guerre mondiale n'aurait pas pu se dérouler de la manière dont elle l'a été, ainsi que le niveau inégalé de coordination du personnel requis pour gérer un nombre sans précédent de troupes et de matériel, ont fait de cette guerre une guerre pas comme les autres. De toutes les avancées militaires modernes réalisées par la Première Guerre mondiale, cependant, aucune n'a été plus importante que le développement des capacités de tir indirect de l'artillerie. En effet, l'application généralisée du tir indirect a suffi à elle seule à distinguer la Grande Guerre de toutes les guerres précédentes qui, dès lors, ne pouvaient être considérées que comme des affaires démodées dans lesquelles le canon de campagne jouait un rôle plus proche de celui du char que de l'artillerie moderne. Certes, le canon lisse utilisé pendant la Guerre civile américaine et manœuvré dans des endroits tels que les fourrés de Chickamauga n'était guère plus que des plate-formes de tir direct. Pendant la Grande Guerre, en revanche, ni la mitrailleuse ni le « destructeur de mitrailleuses » que l'on a fini par appeler le char n'ont infligé autant de perte que la « pluie d'acier » de l'artillerie. Alors qu'avant la Grande Guerre, les tirs d'armes légères infligeaient entre 80 et 90 % des pertes au combat, les tirs d'obus ont par la suite représenté plus de 60 %. Associé à l'amélioration des services de santé militaire, ce phénomène résolument moderne a également fait en sorte que, pour la première fois dans la guerre, plus de décès ont résulté des combats que des maladies.

De toute évidence, l'ampleur de la dimension logistique associée à l'approvisionnement et en matériel de guerre pour plus de 400 divisions des deux côtés a contribué à ce changement radical dans la guerre. Alors qu'en 1870, les munitions ne représentaient que 1 % de l'approvisionnement total en campagne, elles ont été multipliées par dix après 1914. Une division britannique avait besoin d'environ 27 wagons remplis de fournitures par jour en

1914 ; deux ans plus tard, la consommation quotidienne d'articles tels que la nourriture et le fourrage s'élevait encore à 20 wagons, mais le nombre nécessaire pour transporter du matériel de combat, y compris des munitions, était passé à environ 30. Les décisions concernant l'attribution des cartouches par canon, les taux de dépenses journaliers approuvés et le choix des lieux de déchargement devenaient ainsi de plus en plus importantes sur le plan opérationnel. Déterminer l'allocation optimale de canons et de munitions pour les tâches liées à la couverture des mouvements de troupes et aux tirs de contrebatterie, ces dernières étant presque exclusivement une question pour l'artillerie et l'aviation, a également fait appel à l'expertise des artilleurs et à une coordination détaillée du personnel. Cependant, la nécessité de centraliser toutes les ressources d'artillerie afin de les utiliser plus efficacement semblait aller à l'encontre du besoin croissant d'une plus grande flexibilité tactique aux niveaux inférieurs. La solution évidente, bien sûr, était d'inclure les commandants d'artillerie dans le processus de planification à tous les niveaux. Plus que jamais, le succès dans la bataille dépendait de l'orchestration des armes, non pas simplement dans la manœuvre spatiale des forces, mais dans la coordination opportune de la chute du tir avec le mouvement. L'obus, et non le canon, était l'arme de l'artillerie, et les défenses fortifiées protégées par des tirs indirects ne pouvaient être prises que par des troupes soutenues par l'artillerie. L'avènement du char, qui manœuvrait spatialement comme l'infanterie, était beaucoup moins important du point de vue de la synchronisation. Dans le même temps, l'introduction de l'avion équipé d'un système sans fil, d'abord pour repérer et photographier les dispositions de l'ennemi pour l'artillerie et, plus tard, pour effectuer des missions d'attaque tactique, a élargi la portée et les moyens de projection de tirs indirects ainsi que la taille de l'équipe des armes.

Nulle part la modernité de la Première Guerre mondiale n'a été mieux illustrée que lors des batailles des « Cent-Jours » qui ont commencé avec l'attaque d'Amiens le 8 août 1918 et se sont terminées avec la prise de Mons, à 160 kilomètres de là, le jour de l'Armistice. A Amiens, la coopération interarmées entre les forces de l'Empire britannique atteint de nouveaux sommets alors que les avions, les canons, les chars et l'infanterie agissent tous de concert. Les chars et l'infanterie attaquèrent sous le couvert d'un barrage rapide et d'un bombardement de contre-batterie d'ouragan. Tandis que des avions de repérage protégés par des chasseurs dirigeaient des tirs d'artillerie amis, d'autres avions engageaient plus directement les troupes ennemies dans un rôle d'attaque au sol, se révélant particulièrement efficaces contre les canons antichars ennemis. Des cellules centrales d'information sans fil établies au niveau du corps d'armée coordonnaient l'essentiel de ces activités aériennes et d'artillerie et servaient de plaques tournantes de la bataille mobile. Le principe selon lequel la bataille aérienne devait d'abord être gagnée avant que l'artillerie et ensuite les armes de manœuvre puissent réussir a également été accepté. Bien que les communications sans fil n'aient pas été installées dans les chars et ne se soient étendues qu'au niveau de la brigade, plus de 160 attaques impliquant des chars ont été lancées pendant les Cent-Jours. En effet, le système d'intégration de toutes les armes utilisé par les forces impériales britanniques au cours de cette période présageait clairement la forme des choses à venir lors de la Seconde Guerre mondiale.

Malheureusement, les leçons de la série de batailles des Cent-Jours ont échappé à l'attention des autorités dans la précipitation de la démobilisation, bien que les Allemands qui ont continué à se concentrer sur le niveau opérationnel de la guerre aient apparemment étudié la bataille d'Amiens. L'héritage de la Première Guerre mondiale a néanmoins laissé suffisamment d'empreinte pour encourager une certaine pensée militaire britannique progressiste sur le sujet des opérations à grande échelle. Dans ses *Fondements de la science de la guerre*, le colonel J.F.C. Fuller a exposé les « grandes tactiques » dans une large mesure. Si « la corrélation des forces de la guerre [au but politique était] le principal devoir du stratège, écrivait-il, le devoir du grand tacticien » était de doter ces forces d'une structure et de les employer dans une campagne. Pour Fuller, la grande stratégie sécurisait l'objet politique en dirigeant toutes les ressources morales, physiques et matérielles vers la victoire d'une guerre,

tandis que la grande tactique impliquait de prendre « une action militaire en faisant converger tous les moyens de faire la guerre vers l'obtention d'une décision ». Il est intéressant de noter que Fuller considérait le grand objectif tactique comme la « destruction du plan de l'ennemi » afin de réduire sa volonté de gagner et ainsi le forcer à se rendre ou à demander la paix. En postulant que ce serait « une erreur de première ampleur » pour le grand tacticien de penser uniquement en termes de destruction physique, qui est généralement le but des tactiques mineures, il a fait preuve d'un degré de sophistication qui n'est pas toujours apparent à ce niveau de la guerre.

Il serait insensé de suggérer, bien sûr, que Fuller avait un coin sur le sujet de la « grande tactique » pendant l'entre-deux-guerres. On soupçonne, par exemple, que le lieutenant-colonel de l'armée américaine Charles Willoughby, qui a étudié à l'Université de Heidelberg et enseigné à l'École de commandement et d'état-major, n'a fait que refléter un point de vue commun lorsqu'il a noté dans son *Manœuvre dans la Guerre* que « la pensée militaire est continuellement troublée par un conflit apparent dans les concepts tactiques de 'grandes' et de 'petites' unités ou par une zone crépusculaire entre elles ». Dans l'ensemble, l'École de commandement et d'état-major enseignait les opérations de théâtre en tant que « stratégie militaire ». Dans son ouvrage de 1920, *Le Commandement dans la Guerre*, le baron Hugo von Freitag-Loringhoven a également observé que dans l'armée allemande, le terme « stratégique » était généralement tombé en désuétude et avait été remplacé par « opérations » pour « définir plus simplement et plus clairement la différence avec tout ce qui est qualifié de 'tactique' ». Il poursuivait en expliquant que les « opérations » englobaient généralement ce qui se passait « indépendamment du combat réel », tandis que la « stratégie » se rapportait « aux mesures les plus importantes du haut commandement ». La percée aberrante du Panzergruppe Kleist sur le front français pendant quatre jours en mai 1940 peut donc être saluée à juste titre comme « la première fois que les blindés ont été utilisés pour un rôle opérationnel ». Mais là encore, la clé était le mouvement, que les Allemands ont facilité en établissant d'importants dépôts de carburant près de la frontière et en confiant au Panzergruppe l'essentiel de ses approvisionnements. Les problèmes ne sont apparus que parce que cette formation, avec plus de 41.000 véhicules à sa disposition, n'avait reçu que quatre itinéraires. Une telle planification opérationnelle défectueuse a néanmoins été « corrigée par la mobilité tactique du commandement intermédiaire et inférieur ».

Cependant, malgré le flair opérationnel dont les Allemands ont fait preuve jusqu'à présent, les fondements intellectuels de leur pensée militaire à ce niveau n'ont peut-être pas été aussi avancés que ceux développés précédemment par les théoriciens soviétiques. En fait, Alexandre Svetchine de l'Académie Frounzé et de l'Académie de l'état-major général a probablement été le premier à proposer, dans son ouvrage de 1927 *Stratégie*, le concept de l'art opérationnel comme une catégorie nouvelle et distincte de la théorie militaire. Selon Svetchine, les décisions ne pouvaient plus être prises par le biais d'engagements uniques. La tactique fournissait ainsi les « étapes » pour des « sauts » opérationnels le long du chemin déterminé par la stratégie. En 1933, l'Armée rouge avait également officiellement sanctionné comme principes de l'art militaire soviétique le concept de bataille en profondeur et, après la publication du Manuel de campagne de 1936, préparé sous le maréchal M.N. Toukhatchevski, le concept d'opérations en profondeur. Malheureusement, les théoriciens militaires novateurs qui ont été les premiers à formuler les idées de l'art opérationnel et de la bataille en profondeur sont morts dans les purges staliniennes de 1937-1938. Les Soviétiques, dans la période initiale de la Seconde Guerre mondiale, se sont donc retrouvés à devoir réapprendre à leurs dépens les avantages d'une telle pensée militaire. Jusqu'à ce qu'ils arrêtent l'action offensive allemande au niveau tactique, ils n'avaient aucun espoir de réussir stratégiquement et opérationnellement. Au moment de la bataille de Koursk, où les Allemands ont pour la première fois échoué tactiquement à pénétrer la profondeur opérationnelle soviétique, les Soviétiques avaient cependant façonné une capacité offensive opérationnelle vraiment

formidable qui a forcé les Allemands à réapprendre à mener une défense « élastique » de la Première Guerre mondiale. Mais il était trop tard, car les Russes ont tout balayé devant eux dans une série de poussées majeures. Lors de l'opération Bagration, lancée le 22 juin 1944, jour anniversaire des invasions hitlériennes et napoléoniennes de la Russie, quatre Fronts soviétiques ont éliminé environ 28 divisions allemandes en trois encerclements intentionnellement limités sur plus de 600 kilomètres. Selon les mots d'un officier d'état-major de Panzer à l'extrémité de la réception, les Russes « ont simplement écrasé le groupe d'armées Centre et l'ont battu à mort ». De même, lors de l'opération Vistule-Oder de janvier-février 1945, l'Armée rouge a avancé de 600 kilomètres supplémentaires sur un front de 500 kilomètres en trois semaines, anéantissant 35 divisions allemandes et infligeant 50 à 75 % de pertes à 25 autres.

Selon le soviétologue de Sandhurst, Charles Dick, les victoires spectaculaires de la Russie de 1943-1945 n'étaient décidément pas le produit de la force brute et de l'ignorance comme on l'a longtemps pensé en Occident. Elles reflétaient plutôt l'application d'un art opérationnel très raffiné qui visait à perturber la cohésion d'un ennemi à grande échelle, le privant ainsi de la capacité de réagir aux changements de situation, brisant son organisation et son contrôle des formations supérieures et, finalement, l'empêchant d'atteindre ses objectifs. Bien que cela ait nécessairement limité la latitude des commandants tactiques qui recevaient des ordres détaillés, les Russes au niveau opérationnel ont fait preuve d'une habileté considérable en étant capables de tromper l'ennemi en manœuvrant secrètement et en massant des armées interarmes sur des axes de percée, et, par la suite, en lançant des groupes mobiles de blindés, soutenus par des flottes d'armées aériennes, pour atteindre une profondeur opérationnelle sans précédent. Bien que les Allemands aient continué à remporter des victoires tactiques, ils ont été complètement dépassés sur le plan opérationnel, où le taux d'avancée des armées de chars soviétiques a atteint une moyenne de 20 à 50 kilomètres par jour en 1944-1945. S'il y avait une leçon à tirer de la puissante lutte sur le front de l'Est, c'était que gagner une bataille n'était guère consolant si l'on perdait la campagne. Dans la période d'après-guerre, les Soviétiques n'ont jamais oublié cette leçon, même si pendant la période de « nervosité nucléaire » jusqu'au milieu des années 1960, l'art opérationnel a reçu comparativement moins d'attention que la stratégie. De manière significative, cependant, l'attention portée par les Soviétiques par la suite au niveau opérationnel de la guerre n'a pas suscité l'intérêt des autorités de l'OTAN avant les années 1980.

Il ne fait aucun doute que la position essentiellement nucléaire de l'OTAN a quelque chose à voir avec cela, ainsi qu'avec l'expérience de guerre des Alliés occidentaux pendant la Seconde Guerre mondiale. Ni l'OTAN ni les armées des Alliés occidentaux n'approchaient en taille celle de l'Union soviétique, qui a presque à elle seule entraîné la défaite du Troisième Reich. La Seconde Guerre mondiale a été gagnée sur le front de l'Est, tout comme la Première Guerre mondiale a été gagnée sur le front de l'Ouest, et les deux avec beaucoup de martèlement. Une différence majeure était que le frein technologique à la mobilité sur le terrain qui caractérisait les opérations de la Première Guerre mondiale n'existait plus pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans le même temps, les densités de troupes sur les théâtres comparativement plus restreints de la Méditerranée et de l'Europe du Nord-Ouest ne permettaient pas toujours la même marge de manœuvre des forces terrestres que sur le front de l'Est. Quoiqu'il en soit, les Alliés occidentaux ont tout de même réussi à embouteiller environ 250.000 soldats de l'Axe en Tunisie et, selon les calculs de John Keegan, 27 divisions d'infanterie allemande et 11 divisions de Panzers dans la campagne de Normandie. La seule prise d'encerclement fut celle de Falaise, qui emporta 50.000 prisonniers allemands et posa la question de savoir si les généraux alliés occidentaux connaissaient quelque chose à l'art opérationnel. Dans la controverse qui s'ensuivit, cependant, il se peut bien que ce soient les historiens qui n'aient pas compris, car les yeux fermement fixés sur l'enveloppement plus court de Falaise, ils n'ont pas vu que l'avancée sur la Seine dix jours plus tôt que prévu était

d'une importance bien plus grande d'un point de vue opérationnel. Les éclairs ultérieurs des armées des généraux George Patton et Miles Dempsey vers la Lorraine et Bruxelles, les derniers couvrant 200 miles en six jours, tendent en outre à démentir toute ignorance endémique par les Alliés occidentaux des opérations au-dessus du corps d'armée, qui, selon la doctrine de l'époque, était au moins reconnue comme la plus haute formation tactique.

Cela ne veut pas dire que les commandants alliés occidentaux qui ont mené leurs forces à terre en Europe à partir de 1943 possédaient une compréhension aussi profonde du niveau opérationnel de la guerre que leurs homologues allemands et russes plus expérimentés. Nous savons, cependant, que, malgré l'absence d'une terminologie aussi précise, beaucoup d'entre eux avaient une meilleure compréhension de la façon de manœuvrer les armées et les groupes d'armées que les généraux de salon ne le pensent. Par exemple, lorsque Patton apprit le 6 août 1944 que le général Montgomery était le plus susceptible d'être autorisé à monter la grande poussée alliée sur l'Allemagne le long de l'axe au nord de Paris, il « conçut la meilleure idée stratégique qu'il ait jamais eue », qui était, brièvement, de frapper vers le nord jusqu'à Beauvais et, en longeant la Seine, vers l'ouest pour l'ouvrir aux Britanniques et aux Canadiens. Il avait toutes les marques d'un trait brillant. De même, l'opération Grenade, qui a lancé la neuvième armée américaine du général William Simpson contre le flanc et l'arrière exposés des positions allemandes à l'avant du Rhin, représentait un « exemple classique d'habileté dans la manœuvre ». Il ne fait aucun doute, non plus, que les Alliés occidentaux ont excellé à un degré plus élevé dans le domaine de la stratégie supérieure, qui a vu l'établissement d'un système inégalé de chefs d'état-major combinés qui fonctionnaient de concert avec des théâtres de guerre géographiques éloignés sous des commandants suprêmes. Dans le même ordre d'idées, la coordination des forces navales et terrestres des alliés occidentaux a atteint de nouveaux sommets d'efficacité qui auraient fait la fierté de Julian Corbett, en particulier en Europe, où les plus grandes opérations amphibies ont été menées, principalement par la vénérable Royal Navy. Le succès avec lequel la machine de guerre de la Grande Alliance a fonctionné, à son tour, donne le ton à l'infrastructure militaire de l'OTAN.

L'intérêt contemporain des États-Unis et des Britanniques pour le niveau opérationnel de la guerre et l'activité connue sous le nom d'art opérationnel, bien sûr, ne remonte qu'aux années 1970, lorsque l'armée américaine a déclenché une renaissance de la pensée militaire à la suite de la guerre du Vietnam. Une préoccupation troublante à l'époque était que la performance tactique des troupes pourrait même ne pas avoir d'importance si la stratégie et la grande tactique s'avéraient défectueuses. Un autre défi était de pouvoir se battre en infériorité numérique et de remporter une grande campagne terrestre en Europe. La publication, en 1976, du Field Manuel (FM) 100-5, *Operations*, qui portait uniquement sur les combats, a représenté un premier pas vers la résolution de cette situation. Un nouveau manuel, FM 100-1, *The Army*, incorpore plus tard la théorie clausewitzienne dans la doctrine stratégique et met à nouveau l'accent sur les principes de guerre de Fuller adoptés pour la première fois par l'armée américaine en 1921. Bien que le FM 100-5, *Operations*, ait reflété les leçons de 1000 batailles, y compris celles de la guerre du Kippour de 1973, il a été sévèrement critiqué pour avoir mis l'accent sur une défense « active » basée en grande partie sur l'emploi de système d'armes dans une série d'actions dilatoires. Cependant, la publication subséquente du FM 100-5, *Operations* (1982), a proclamé la doctrine de la bataille aéroterrestre et le concept connexe de l'art opérationnel, tout en mettant l'accent sur les principes de la guerre et de la manœuvre en tant qu'élément dynamique du combat. Le FM 100-5 (1986) a renforcé l'idée d'intégrer toutes les ressources de combat dans un théâtre opérationnel et de mener des batailles simultanées dans les zones avancées, profondes et arrière de l'ennemi. La version de 1986 du FM 100-5 a également répété le dicton de Clausewitz selon lequel l'ensemble de l'activité militaire devrait être lié à l'engagement.

La perception que les manœuvres au niveau opérationnel pouvaient compenser le nombre a sans aucun doute propulsé l'armée américaine dans la direction qu'elle a prise. Cela

a favorisé, par coïncidence, une école de pensée de la guerre de manœuvre qui a peut-être d'abord pris naissance au niveau tactique dans le Corps des Marines des États-Unis et s'est rapidement répandue à partir de là, même dans les couloirs sacrés du Collège d'état-major de l'armée britannique de Camberley. Comme l'a expliqué l'un de ses partisans, l'idée de manœuvre dans le sens de la guerre de manœuvre a été mieux définie par la théorie développée par le lieutenant-colonel John Boyd de l'US Air Force. A partir d'un examen d'exercices de combat air-air simulés à la base aérienne de Nellis en 1974, et d'études historiques ultérieures sur les « combats aériens » coréens et diverses batailles terrestres, Boyd en a déduit que l'avantage allait invariablement du côté qui complétait le plus rapidement ce qu'il a appelé le « cycle observation-orientation-décision-action (OODA) ». Plus la réaction à la « boucle OODA » était lente, plus le risque de désastre était grand, comme cela s'est produit pour les Romains à Cannes et les Français à Sedan. En plus de postuler que seule une armée décentralisée pouvait avoir des boucles OODA rapides, l'école manœuvriste préconisait l'acceptation de la confusion et du désordre sur le champ de bataille, afin de pouvoir mieux opérer à l'intérieur de celui-ci, et l'évitement de tous les modèles prévisibles d'action. L'objectif était de combattre intelligemment, en utilisant au besoin des ordres de mission, le principe de Schwerpunkt (soutien de l'aile victorieuse lors d'une attaque) et le concept de Flächen und Lükentaktik (tactiques de positions et de lacunes) pour effectuer une sorte de « judo militaire » sur un ennemi. Bien que l'école manœuvriste se concentre fortement sur la tactique, elle admet également que « l'excellence dans l'art opérationnel plus que la manœuvre dans la bataille tactique » a permis « à une force plus petite d'en vaincre une plus grande ».

En Grande-Bretagne, l'effervescence intellectuelle militaire provoquée par la publication du FM 100-5 (1982) a finalement conduit l'armée britannique à incorporer le niveau opérationnel de la guerre dans sa doctrine de 1989. Peut-être que le penseur militaire britannique le plus prolifique, sinon le plus influent, à s'être penché sur cette question était le regretté brigadier Richard Simpkin, un Fuller des temps modernes, qui aimait l'idée que des forces plus petites utilisent la masse et l'élan d'un adversaire pour le renverser. Pour Simpkin, « opérationnel » signifiait « avoir les caractéristiques dynamiques associées à la théorie de la manœuvre ». Il a également fait valoir que les progrès technologiques associés à la théorie des manœuvres avaient abaissé le seuil de ce qui constituait auparavant un niveau opérationnel. Toute brigade d'assaut aéroportée soviétique qui s'était emparée intacte d'un pont sur le Rhin, par exemple, aurait été une formation opérationnelle en raison du fait que son acte a affecté l'ensemble du théâtre. On peut supposer que le refus inspiré de Lawrence d'Arabie de prendre Médine pendant la révolte arabe, afin d'attaquer les mouvements de troupes turques le long de sa seule et unique liaison ferroviaire, correspondait à cette même catégorie. « Loin de s'intéresser uniquement aux grandes masses, écrivait Simpkin, la théorie de la manœuvre est en fait une déclaration formelle du type de guerre historiquement menée par de petites forces organisées de haute qualité ». En plaidant en faveur de la guerre de manœuvre, Simpkin, comme la plupart des enthousiastes, a également utilisé le modèle de guerre dit d'attrition qui n'a pas toujours reflété la réalité historique. A son grand honneur, cependant, il a poursuivi en admettant qu'une fois qu'il y avait des « combats inélégants », « les deux théories devenaient complémentaires ». Il soutenait néanmoins, comme le général allemand Franz Uhle-Wettler, qu'il était possible de lancer des clés tactiques dans les composants de la machine opérationnelle soviétique en utilisant une combinaison de techniques de combat conventionnelles et de quasi-guérilla.

Au sein du camp soviétique, la révision des concepts de guerre, entreprise pour la première fois au milieu des années 1970, a pris de l'ampleur après que le maréchal N.V. Ogarkov soit devenu chef de l'état-major général en 1977. En examinant la taille croissante des armées depuis les années 1500, Ogarkov est arrivé à la conclusion que l'augmentation de la force numérique avait progressivement augmenté la portée spatiale des actions militaires.

La formidable précision et la portée étendue de l'armement conventionnel émergent l'ont également convaincu que les anciennes formes d'opérations de Front ou de groupe d'armées devaient être remplacées par des « opérations stratégiques » au niveau du théâtre si l'on voulait atteindre les objectifs militaires politiques souhaités. En intégrant des systèmes de missiles à longue portée et à guidage terminal dans des complexes de frappes de reconnaissance automatisés, l'ensemble du territoire d'un pays pourrait être attaqué. Compte tenu de la mobilité accrue des forces blindées, des hélicoptères d'attaque et des formations aéromobiles, Ogarkov envisageait que les opérations soient menées sur de longues distances à grande vitesse par des formations interarmes. Dans ce contexte, on s'attendait à ce que les avant-gardes, les détachements avancés et les groupes de manœuvre opérationnelle de niveau supérieur, semblables aux corps mécanisés et aux corps de chars des années 1930, jouent un rôle considérable. En fait, l'élargissement de la profondeur envisagé pour les conflits futurs reflétait les concepts théoriques antérieurs de la bataille en profondeur adoptés par Toukhatchevski et d'autres penseurs formés par le tsarisme, tels que V.K. Triandafillov.

Lorsqu'Ogarkov a officiellement annoncé pour la première fois l'expansion du champ d'application des opérations en 1982, il a également souligné l'importance de la phase non nucléaire initiale dans les guerres futures. Son point de vue, soutenu par l'engagement public du secrétaire d'État Leonid Brejnev du 15 juin 1982 selon lequel l'Union soviétique ne serait pas la première à utiliser des armes nucléaires, était qu'il était criminel de considérer la guerre nucléaire comme un acte rationnel. Convaincu qu'une parité nucléaire approximative signifiait que les armes nucléaires s'étaient neutralisées en termes d'utilité militaire, Ogarkov avait même suggéré, en 1979, qu'une guerre mondiale pourrait commencer et se terminer de manière conventionnelle. De plus, les opérations de théâtre pouvaient être menées sans dépendre des systèmes nucléaires, puisque les forces de campagne ennemies pouvaient être détruites plus efficacement grâce à l'utilisation d'armes technologiquement avancées tirant des munitions conventionnelles à guidage de précision et améliorées. La capacité des commandants supérieurs à effectuer des frappes aériennes et de missiles profondément dans la profondeur de l'ennemi semblait également confirmer l'importance de l'art opérationnel sur la tactique. Un défenseur armé d'une telle technologie militaire pourrait également arracher l'initiative à un attaquant en ripostant rapidement dans toute la profondeur de ce dernier. Ce développement, selon l'estimation d'Ogarkov, n'était rien de moins qu'une révolution militaire et, dès lors, était susceptible d'être le facteur le plus décisif dans le combat. Comme les choses se sont avérées, bien sûr, une telle pensée a finalement été dépassée par les événements.

Dans l'intervalle, les planificateurs de l'OTAN avaient continué à examiner comment faire face à une éventuelle offensive de plusieurs *fronts d'échelon* du Pacte de Varsovie, chacun comprenant des premier et deuxième *échelons opérationnels*, qui à leur tour comprendraient des premier et deuxième *échelons tactiques*. L'un des résultats a été la sanction officielle, en 1984, d'un sous-concept opérationnel au niveau du théâtre appelé « attaque de suivi des forces » (FOFA). Réputée être l'idée originale du général Bernard Rogers, qui reconnaissait que la profondeur opérationnelle était politiquement difficile à atteindre en Allemagne, la FOFA a habilement cherché à l'obtenir du côté de l'ennemi. Bien que Rogers soit raisonnablement confiant que les corps de l'OTAN puissent gérer le premier échelon opérationnel, il craint que les forces du deuxième échelon et des suivants ne s'avèrent trop pour eux. Dans de telles circonstances, qui ne se traduisaient que par quelques jours de guerre, il estimait qu'il n'aurait guère d'autre choix que de demander la libération de l'arme nucléaire le plus tôt possible. Il estimait toutefois que les défenses avancées de l'OTAN pourraient fonctionner sans recourir à des tirs nucléaires si les forces arrière du Pacte de Varsovie pouvaient être simultanément perturbées et détruites par des moyens conventionnels jusqu'à 300 kilomètres de profondeur. Cela devait être accompli par la FOFA grâce à l'application de technologies éprouvées telles que les avions pilotées, les missiles à ogives conventionnelles, les mines déclenchées à

distance, les munitions à cratère et la guerre électronique. Bien que la FOFA comprenne un élément naval conçu pour interdire les navires amphibies du Pacte de Varsovie, elle n'impliquait pas de forces aéromobiles ou d'autres forces terrestres dans des opérations transfrontalières.

Ce qui se serait réellement passé si la guerre avait éclaté entre l'OTAN et le Pacte de Varsovie reste un sujet de spéculation. Peut-être l'application de l'art opérationnel des deux côtés a-t-elle sauvé l'Europe et plus encore d'un sort bien pire que Tchernobyl. D'un autre côté, il se peut que la FOFA n'ait pas fonctionné et que les corps de l'OTAN aient été laissés à eux-mêmes pour porter le poids de la bataille, espérant, comme Simpkin le soupçonnait, que des succès tactiques ici et là déstabiliseraient la machine opérationnelle soviétique comme cela s'est produit lors de l'offensive allemande de 1918 lors de la Première Guerre mondiale. Les corps de l'OTAN eux-mêmes, du moins ceux du groupe d'armées Central protégés par d'énormes champs de mines de barrière, n'auraient pas manœuvré en tant que corps, car le terrain et la taille les auraient empêchés de le faire efficacement. Seules les divisions auraient pu manœuvrer, à l'exception peut-être de la Première Armée française, dont les 150.000 hommes et les 1000 chars auraient pu contre-attaquer jusqu'au Main, où les exigences logistiques les auraient forcées à s'arrêter. A ceux qui voudraient suggérer que l'OTAN a prouvé sa supériorité guerrière dans le Golfe, il convient de répliquer que la grande victoire opérationnelle remportée là-bas a été remportée contre un ennemi de deuxième et peut-être même de troisième ordre qui, n'ayant pas assez de facultés d'observation, ne pouvait combattre que comme un aveugle. Cela ne veut pas dire que la victoire du Golfe était rien de moins qu'un exploit remarquable. De toute évidence, ni la France ni la Grande-Bretagne, qui restent des nations puissantes à part entière, n'auraient pu s'attaquer à l'Irak sans recourir à une mobilisation majeure et très perturbatrice. Voici donc une partie de la réponse moderne à la question séculaire de la masse critique : que se passe-t-il lorsqu'une petite armée très mobile et bien dirigée rencontre une grande armée très mobile, peut-être moins bien dirigée ?

Au contraire, les exigences stupéfiantes en matière de logistique et de planification du personnel de la guerre du Golfe devraient servir de rappel que ce sont en effet ces dimensions autant que les manœuvres radicales sur le champ de bataille qui caractérisent l'art opérationnel, tout comme Jomini l'a laissé entendre il y a tant d'années. Pourtant, avec tout le respect que je dois à Jomini, on pourrait dire que l'aube du niveau opérationnel de la guerre n'a vraiment éclaté que lorsque les officiers de l'état-major ont commencé à charger des masses de troupes dans des trains. De plus, l'affaire banale du calcul des mouvements, semble toujours être au cœur de ce niveau de guerre, tout comme c'était le cas lorsque les opérations ont commencé à prendre les rails. Il restait cependant aux Soviétiques à véritablement formaliser en théorie et en pratique le concept de l'art opérationnel en tant que niveau distinct de la guerre en termes de mission, d'échelle, de portée et de durée. Peut-être ne devrions-nous pas être trop surpris de cela, car, en alignant les plus grandes armées du siècle, l'Union soviétique et l'Allemagne ont également été les premières à rencontrer des défis associés à l'emploi efficace de ces armées. Les Alliés occidentaux et les puissances de l'OTAN, en revanche, sont restés plus océaniques dans leur orientation et donc plus stratégiques dans leurs perspectives, perspective sous la forme d'une « stratégie militaire » suffisante pour des armées débarquées par mer et opérant sur des littoraux plutôt que sur des steppes. Après avoir affronté la force terrestre la plus puissante du monde pendant un demi-siècle sur le front central, cependant, nombreux étaient ceux dans le camp de l'OTAN qui en venaient à admirer la sophistication de l'approche soviétique de la guerre. Par conséquent, l'adoption du niveau opérationnel de la guerre par les puissances anglo-américaines était probablement une étape imitative autant que progressiste, même si, dans le cas britannique, elle s'est produite l'année même où les États satellites ont imploré.

On pourrait presque dire que l'OTAN a appris plus des Soviétiques qu'elle n'a appris de l'Occident. De toute évidence, de nombreux aspects du niveau opérationnel de la guerre

méritent une étude sérieuse, parmi lesquels figurent, pour n'en nommer que quelques-uns, l'engagement et la création de réserves en temps opportun, l'utilisation des lignes fluviales, la manipulation correcte des saillants, les nuances de la poursuite parallèle et les avantages d'encercler plutôt que de laisser des brèches d'évacuation. Bien sûr, il y a toujours des dangers associés à la compartimentation inflexible de la guerre, le moindre n'étant pas la tendance propriétaire de ceux qui travaillent à un niveau à dénoncer l'importance des autres niveaux. Il serait également imprudent pour les soldats de se concentrer exclusivement sur l'art opérationnel au détriment de la tactique, tout en laissant le domaine de la stratégie aux universitaires civils. Quant à l'attente selon laquelle les objectifs de soutien découleront avec une précision logique des objectifs de guerre, il serait peut-être bon de se rappeler que les politiciens britanniques ont même refusé de permettre le débat rigoureux sur les objectifs de guerre pendant la Première Guerre mondiale. Les objectifs stratégiques n'ont pas non plus toujours été faciles à choisir ; Passchendaele avait un objectif stratégique, mais celui-ci semblait se perdre dans la lutte pour une crête. L'Escaut pendant la Seconde Guerre mondiale était aussi sans doute un objectif stratégique, mais sa prise dépendait finalement plus de tactiques mineures que d'une action au niveau opérationnel. Il est clair qu'il y aura des moments en temps de guerre où les armées ne seront pas en mesure de manœuvrer (tout comme il y aura des moments où il sera prudent d'attendre), mais l'unité essentielle de la stratégie, des opérations et de la tactique restera. La question plus large est de savoir si leurs différences s'estomperont complètement à mesure que les systèmes aériens et spatiaux hautement automatisés entreront de plus en plus en jeu. Peut-être, parce que la guerre est un phénomène plus social que technologique, la réponse se trouvera-t-elle quelque part entre le Golfe et Grozny. Étant donné que l'art opérationnel est à l'origine issu de la manœuvre de grandes formations, il reste également à voir s'il peut être utilisé avec profit par de petites armées dans la poursuite d'objectifs stratégiques. Tenter de relier le concept à tout, de la sécurité intérieure au maintien de la paix, en passant par les guerres de la drogue, et plus encore, ne peut qu'inviter à la confusion.

Maintenir l'art opérationnel institutionnellement vivant en tant que concept de guerre, d'un autre côté, ferait preuve d'un bon jugement à long terme, car l'époque des grandes armées et des grandes guerres n'est peut-être pas révolue. Comme l'a récemment plaidé un officier britannique : « Nous ne devons pas nous contenter de penser petit, peu importe à quel point notre armée est réduite à devenir », mais « ce ne sera pas facile à éviter, car nous apprécions positivement les petites guerres ». Pourtant, le défi sera d'éviter de transformer quelque chose qui pourrait vraiment améliorer la profondeur intellectuelle militaire en un culte insensé des arcanes. Trop souvent, écrit E.M. Forster dans *Un Passage vers l'Inde*, « les soldats mettent une chose en ordre, mais en laissent une douzaine de tordus ».

4

Deux vues de Varsovie : La Guerre civile russe et l'art opératif soviétique, 1920-1932

Jacob Kipp

Au cours de la dernière décennie, les historiens militaires et les soldats occidentaux en sont venus à apprécier les contributions durables de la science militaire soviétique à la conduite et à l'étude de la guerre au niveau opérationnel, c'est-à-dire aux échelons supérieurs au corps d'armée et à l'échelle des campagnes stratégiques de théâtre. Comme l'a souligné James Schneider, l'approche de l'armée américaine à l'égard des implications théoriques de l'art opérationnel dans les années 1980 doit beaucoup au débat et aux discussions entre les commandants de l'Armée rouge dans les années 1920.

Aujourd'hui, de nombreux chercheurs reconnaissent la vitalité et la créativité de la théorie militaire soviétique dans le développement de concepts tels que la bataille en profondeur, les opérations en profondeur et les opérations successives. De la fin des années 1930 jusqu'aux années 1970, la plupart des historiens militaires soviétiques ont eu tendance à mettre l'accent sur l'infusion du marxisme-léninisme dans la science militaire soviétique comme thème dominant et décisif dans le développement de la théorie militaire soviétique dans l'entre-deux-guerres et de minimiser l'importance de la stalinisation. Les événements ultérieurs, en particulier la politisation de la théorie militaire et les attaques contre les spécialistes militaires formés par les tsaristes (les voyenspetsy), la purge sanglante de l'armée, le culte de Staline et la fabrication de toute une pseudo-histoire de la Guerre Civile, ont conspiré pour priver l'Armée rouge de son passé, obscurcir les origines de l'art opérationnel et semer les graines de la confusion et de l'incertitude quant à la contribution des individus au développement de l'art opérationnel dans la période de l'entre-deux-guerres. Beaucoup de contributeurs les plus importants à ces développements ont été qualifiés « d'ennemis du peuple », emprisonnés, liquidés, puis transformés en « non-personnes ». Avec leur liquidation, l'armée soviétique a perdu une grande partie de son propre passé. Cette situation a grandement handicapé l'étude des origines et du développement de l'art opérationnel.

A l'Ouest, ce qui a ramené l'attention sur la planification des campagnes, c'est le défi militaire soviétique en Europe centrale. Mais dans le processus d'étude des Soviétiques en tant qu'adversaires probables, certains analystes militaires occidentaux se sont lancés dans un processus semblable à la synthèse dialectique, c'est-à-dire l'étude des concepts soviétiques, leur critique et la création d'une synthèse qui faisait avancer la théorie. Le regretté brigadier Richard Simpkin a analysé la pertinence continue des opérations en profondeur pour la conduite d'une guerre de théâtre et a souligné la contribution du maréchal M.N. Toukhatchevski à son développement. Simpkin a fait valoir que l'approche de Toukhatchevski pour le développement de l'art opérationnel a contribué à une approche distinctement soviétique de l'aspect militaro-technique de la doctrine qui mettait l'accent sur les armes combinées et la nécessité de la théorie pour diriger la technologie. Cette approche, a-t-il soutenu, était toujours pertinente pour les analyses militaires qui s'efforçaient de faire face au combat dans l'ère postnucléaire.

Tout en acceptant un rôle de premier plan pour Toukhatchevski dans le développement de l'art opérationnel soviétique dans l'entre-deux-guerres, le présent chapitre placera ce

développement dans le contexte plus large de la formulation de l'art militaire et de la science militaire soviétiques au cours de la première décennie de l'Armée rouge, 1918-1928. Pour comprendre la contribution théorique de l'Armée rouge au développement de l'art opérationnel, le lecteur doit replacer ces événements dans leur contexte : la création, la formation, les caractéristiques et l'expérience initiale de combat de l'Armée rouge, et, en particulier, le rôle des spécialistes militaires (voyenspetsy) dans la mise à la disposition de l'Armée rouge des héritages de l'Armée impériale, de l'état-major général et de l'Académie de l'état-major.

L'évolution de l'Armée rouge en tant que force de combat et les questions soulevées par l'une des dernières campagnes de la guerre civile, « la campagne au-delà de la Vistule », c'est-à-dire l'avancée de Toukhatchevski sur Varsovie, ont joué un rôle très particulier ; elle a contribué aux efforts de l'Armée rouge pour aborder les questions de la guerre future et de l'art opérationnel en évaluant l'expérience de combat de la Première Guerre mondiale et de la guerre civile. Lénine considérait la prise de Varsovie en 1920 comme la prochaine étape du processus révolutionnaire mondial. La destruction du nouvel Etat polonais va ébranler le système de Versailles et son cordon sanitaire. L'Armée rouge avait la chance de porter la révolution jusqu'aux frontières mêmes d'une Allemagne vaincue et instable, où une classe ouvrière puissante pouvait donner au processus révolutionnaire mondial une nouvelle masse et un nouvel élan. La sévère rebuffade de l'offensive rouge de Toukhatchevski menée par le maréchal polonais Pilsudski a ensuite alimenté un débat animé au sein de l'Armée rouge sur les méthodes et la direction. La défaite devant Varsovie en août 1920 a forcé l'Armée rouge à sérieusement « repenser, reformer et réarmer » pendant l'entre-deux-guerres. Les évaluations de l'échec de la campagne des Rouges ont grandement éclairé la recherche d'une nouvelle doctrine militaire unifiée après la Guerre Civile. Cette recherche a abouti à un amalgame difficile mais fructueux de la théorie tsariste et de la pratique soviétique, et a jeté les bases intellectuelles de l'art opérationnel soviétique.

En examinant Varsovie, ce chapitre abordera quels étaient les deux paradigmes dominants pour comprendre cette campagne au sein de l'Armée rouge : 1) qu'il y avait un art et une doctrine militaires uniques pour « l'Armée rouge en tant que force révolutionnaire » et 2) que Varsovie était un problème de l'évolution de l'art militaire, lié à l'expérience sur le front de l'Est pendant la Première Guerre mondiale, éclairée par l'expérience pertinente de la Guerre Civile, et indiquant de nouveaux sujets et problèmes associés à la guerre future.

L'essai de Toukhatchevski *La campagne au-delà de la Vistule*, donné pour la première fois sous forme de conférence au cours avancé de l'Académie de l'état-major général de Moscou en février 1923, faisait partie de ce processus. Il a écrit à la fois en tant que commandant sur le terrain des forces qui ont mené cette offensive et en tant que commandant du district militaire occidental chargé d'élaborer les plans pour la conduite des opérations initiales sur ce théâtre lors d'une future guerre avec la Pologne. Toukhatchevski était un théoricien qui a utilisé l'expérience du combat pour étudier l'évolution de l'art militaire. Comme l'écrivain britannique J.F.C. Fuller, Toukhatchevski a embrassé la science militaire et est apparu de la même manière comme l'un des champions de la guerre mécanisée et des forces blindées. A l'instar de Fuller, qu'il lisait, Toukhatchevski s'engageait constamment dans des luttes polémiques sur la nature changeante de l'art militaire. Il s'est imposé comme le champion le plus déterminé d'une stratégie « d'anéantissement », une philosophie pour laquelle Fuller l'a vivement dénoncé. Comme l'écrivait Toukhatchevski ailleurs en 1923, l'objectif militaire principal d'un conflit armé est la destruction complète de l'armée adverse. Une opération est la lutte organisée de chacune des armées pour la destruction des hommes et du matériel de l'autre. Ce n'est pas la perturbation d'un hypothétique système nerveux abstrait de l'armée, mais la destruction de l'organisme réel – les troupes et le véritable système nerveux de l'adversaire, les communications de l'armée – qui doit être le but opérationnel. Son approche de la conduite des opérations, qui convenait à son jeune âge, à son

tempérament et à son expérience, était axée sur la tactique. Toukhatchevski a opposé sa propre conception de l'art opérationnel à cette stratégie d'anéantissement et est entré dans un débat avec ceux qui cherchaient à adapter l'art opérationnel en une stratégie d'usure. Dans le débat qui s'ensuivit, les interprétations concurrentes de la campagne de Varsovie eurent un impact profond sur le développement d'un concept soviétique de l'art opérationnel, qui émergea à la fin des années 1920.

TOUKHATCHEVSKI ET LA GUERRE CIVILE RUSSE. Avec les révolutionnaires marxistes au pouvoir à Moscou après la révolution bolchévique de 1917, Varsovie est devenue le point de rencontre de la politique révolutionnaire et de l'art militaire. En tant que principale menace militaire pour l'État soviétique, la Pologne a pris une place particulière dans les débats politico-militaires et militaro-techniques des années 1920. Toukhatchevski était au centre de ces débats, et son rôle changeant est étroitement lié aux origines et à l'évolution de l'art opérationnel. Toukhatchevski, bien que né d'une famille de nobles et d'un officier de la Garde, devint le symbole du jeune commandant rouge. Servant brièvement au front pendant la Première Guerre mondiale, il a été capturé par les Allemands et détenu avec d'autres officiers alliés comme prisonnier de guerre. Pour ses tentatives répétées d'évasion, il s'est retrouvé dans la forteresse d'Ingolstadt en Haute-Bavière. Mais même dans cette prison à régime strict, ses tentatives d'évasion ont continué. Réussi à sa cinquième tentative, il franchit la frontière suisse. De retour en Russie, Toukhatchevski se retrouva bientôt à Pétrograd. Pendant sa captivité, Toukhatchevski avait exprimé son soutien à la révolution de Février qui a renversé le régime tsariste. A son retour en Russie, sa sympathie se porta sur les radicaux, en particulier les bolcheviks de Lénine. Au printemps 1918, Toukhatchevski commença à travailler pour le Comité exécutif central panrusse des Soviets. Passant rapidement d'officier subalterne à commandant de l'armée et du Front, en 1919, Toukhatchevski dirigea le front de l'Est de l'Armée rouge dans ses opérations contre-offensives contre les forces blanches de l'amiral Koltchak, qui contrôlaient l'Oural et une grande partie de la Sibérie. Toukhatchevski a également dirigé la campagne de l'Armée rouge en Pologne dans les années 1920, et sa propre appréciation de l'art militaire a été façonnée par son expérience pendant la guerre civile. Cela a non seulement façonné sa stratégie de campagne en Pologne, mais a également contribué à son interprétation de ces événements, qui sont devenus un élément essentiel du débat animé en cours sur leur signification. Toukhatchevski voyait dans l'élan révolutionnaire une nouvelle force pour remodeler l'art militaire.

L'expérience soviétique de la Guerre Civile s'est avérée qualitativement différente de celle de la Première Guerre mondiale, que ce soit sur le front de l'Ouest ou sur le front de l'Est. Si l'armée impériale avait souffert du retard économique de l'ancienne Russie, l'Armée rouge a dû faire face à la désintégration totale de l'économie nationale. La révolution, la guerre civile, le boycott international et l'intervention étrangère se sont combinés pour saper la vie économique nationale. La réponse du régime, le communisme de guerre, était moins une utopie sociale qu'une forme de socialisme de caserne, dans lequel toutes les ressources étaient organisées pour déployer une armée de masse équipée des instruments les plus élémentaires de la guerre industrielle – le fusil, la mitrailleuse et l'artillerie de campagne. Et même dans l'acquisition de ces armes vitales, le niveau de production a chuté radicalement par rapport à ce qui avait été réalisé par l'industrie russe pendant la Première Guerre mondiale. Ainsi, en 1920, la production de fusils était trois fois inférieure à celle de 1917. Contrairement aux Blancs, l'Armée rouge restait dépendante des stocks d'armes et de fournitures tsaristes capturés. Malgré ces limitations matérielles, à la fin de la Guerre Civile, l'Armée rouge disposait d'une force hétéroclite de 5,5 millions d'hommes.

La guerre civile a également été remarquable pour un certain nombre de caractéristiques politico-géostratégiques, qui ont eu un impact profond sur la nature de la lutte. Premièrement, il s'agissait dans tous les sens d'une guerre civile dans laquelle aucun des deux camps n'a demandé ni fait de quartier. La Russie pour laquelle se disputaient les Rouges,

les Blancs et les Verts pourrait être décrite comme quelques villes insulaires dans une mer de villages paysans. Les villes se sont vidées à mesure que les liens entre la ville et la campagne s'effondraient. Des détachements de gardes rouges parcouraient les villages, saisissant des céréales et recrutant des soldats. La terreur rouge et la terreur blanche ont augmenté en ampleur et en intensité. Il était parfois difficile de faire la distinction entre les combattants et les brigands. Les armées rouge et blanche étaient notoirement instables avec un problème persistant de désertion. En 1920, alors qu'il se préparait à l'offensive du front occidental, Toukhatchevski dut faire face au fait que le commissaire à la guerre ne pouvait pas trouver beaucoup de troupes supplémentaires pour soutenir l'opération, et il lança une campagne pour extraire 40.000 déserteurs des villages de la région et les remettre en service. En l'espace d'un mois, le front occidental découvrit qu'il avait « extrait » 100.000 déserteurs, dont la présence mettait à rude épreuve la capacité d'approvisionnement et d'entraînement du front. De tels renforts n'étaient pas fiables dans l'attaque et avaient tendance à disparaître au premier signe de désastre.

La deuxième réalité de la Guerre Civile était le fait que les bolcheviks contrôlaient le cœur central autour de Moscou et parvenaient à maintenir un système ferroviaire efficace, bien que beaucoup plus réduit, qui leur permettait d'utiliser leurs lignes de communication internes avec beaucoup d'efficacité. D'autre part, les armées blanches ont combattu à la périphérie de la Russie, dans des terres souvent habitées par des non-Russes qui n'avaient pas grand intérêt à la renaissance d'un État russe centralisé. La présence des armées blanches à la périphérie, en particulier dans le sud de la Russie, le Kouban et la Sibérie, signifiait que les opérations étaient fréquemment menées sur des « théâtres d'action militaire sous-développés ». Comme l'observait R. Tsifer en 1928, la Guerre Civile semblait confirmer la règle générale selon laquelle plus le théâtre de guerre était développé, plus il était probable que des formes de guerre positionnelles apparaissent, et inversement, moins le théâtre de la guerre était développé, plus les possibilités d'emploi des formes de combat de manœuvre étaient grandes. Cette situation, lorsqu'elle était liée à la faible densité des forces, l'inefficacité des services logistiques et la stabilité du combat, créaient les conditions d'une guerre de manœuvre. Il n'était pas inopportun, comme l'a souligné Toukhatchevski, que chaque camp lance des opérations qui balaieraient 1000 verstes (600 miles) vers l'avant et 1000 autres verstes vers l'arrière. L'instabilité de l'arrière en termes militaires et politiques signifiait qu'une offensive réussie, si une poursuite vigoureuse pouvait être maintenue, conduirait souvent à la déroute de l'adversaire et à la désintégration de sa base politique.

La manœuvre, dans ce cas, prenait la forme d'un « bélier » de forces visant directement l'ennemi dans l'espoir de le désorganiser et de le démoraliser. Il serait juste de caractériser cette approche opérationnelle comme une tentative de substituer la mobilité à la manœuvre, car l'Armée rouge manquait à la fois de personnel et d'installations de communication pour maintenir le commandement et le contrôle nécessaires pour mener à bien des manœuvres plus complexes qui pourraient conduire à l'encerclement et à la destruction des forces ennemies. Dans le cas de Toukhatchevski, cette approche était liée au concept de subversion politique et de guerre de classe en tant que multiplicateur de combat, ce qu'il appelait « la révolution de l'extérieur », dans laquelle une « offensive de l'armée révolutionnaire de la classe ouvrière dans un État bourgeois voisin peut briser le pouvoir de la bourgeoisie là-bas et transférer le pouvoir à la dictature du prolétariat ».

Cette approche exigeait une augmentation de la mobilité de l'Armée rouge. La cavalerie russe ne s'était pas particulièrement distinguée pendant la Première Guerre mondiale. Maintenant, dans les conditions de la guerre civile, la cavalerie a retrouvé sa place en tant qu'arme de combat dans une guerre de manœuvre. La loyauté des Cosaques du Don et le soutien de nombreux commandants de cavalerie supérieurs donnèrent aux Blancs des avantages initiaux substantiels dans l'utilisation de la cavalerie.

Le célèbre appel de Trotski « Prolétaires à cheval ! » a initié le processus de création d'une « cavalerie rouge ». 24 unités de cavalerie soviétiques ont été levées dès le début de la guerre ; cependant, une plus grande attention a été accordée à la création de détachements de cavalerie de troupes pour fournir des yeux et des écrans de sécurité aux divisions d'infanterie nouvellement formées. La cavalerie de l'armée, c'est-à-dire les unités de cavalerie organisées en brigades indépendantes et en divisions, a été progressivement formée en corps d'armée et plus tard en armées.

Le raid mené par la cavalerie du général K.K. Mamontov en août-septembre 1919 a donné l'impulsion nécessaire à la création de la légendaire armée de cavalerie rouge, la Konarmiya. Afin de réduire la pression sur les forces blanches du général Anton Dénikine, le corps de cavalerie du Don supérieur de Mamontov (7500 sabres) entreprit un raid indépendant à l'arrière du front sud. Les 36^e et 40^e divisions, qui tenaient la section de 100 kilomètres de la ligne traversée par le corps de Mamontov, étaient largement dispersées, et Mamontov utilisa la reconnaissance aérienne pour trouver un secteur où sa cavalerie pouvait se faufiler sans opposition sérieuse. Utilisant sa reconnaissance aérienne pour éviter tout contact avec les unités bolcheviques, Mamontov attaqua profondément dans six provinces, détruisant les voies ferrées et détruisant les magasins militaires à mesure qu'il avançait. Le Conseil militaire révolutionnaire, le Revvoyensovet de la République, prit cette menace au sérieux et créa un front intérieur sous le commandement de M.M. Lashevich pour faire face au corps de Mamontov. De retour sur les lignes de Dénikine, le rythme du corps ralentit sous le poids du butin, et Lashevich put concentrer les forces rouges contre ses colonnes éparpillées. Mamontov atteignit les lignes de Dénikine mais subit de lourdes pertes lors de la retraite au sud de Kozlov à Voronej. L'utilisation de moyens aériens pour fournir une reconnaissance efficace pour les raids de cavalerie à grande échelle a été notée par l'Armée rouge et est devenue une partie importante de son propre concept de cavalerie stratégique. Les unités de renseignement et les organes de contre-espionnage ont rapidement saisi les effets militaires et politiques de ces manœuvres de raid. La VIII^e Armée rouge avait été totalement mise en déroute, une panique générale s'était créée dans la zone arrière des Soviétiques, et les mesures militaires et politiques les plus énergiques étaient nécessaires pour faire face à la menace posée par le raid de Mamontov. Il s'agissait notamment de l'utilisation systématique de la terreur rouge et de la police de sécurité intérieure de la Tcheka.

En novembre, le Revvoyensovet ordonna la création de la Konarmiya sous le commandement de S.M. Budennyi, ancien sous-officier de l'armée tsariste et alors commandant du premier corps de cavalerie. Konarmiya était initialement composée de trois divisions de cavalerie, d'un bataillon de voitures blindées, d'un groupe aérien et de son propre terrain blindé. Plus tard, deux autres divisions de cavalerie ont été ajoutées et une brigade de cavalerie indépendante a également été incluse. Les unités de base de la Konarmiya étaient des divisions de cavalerie, armées de fusils, de sabres, de revolvers et de grenades à main. Chaque division devait également disposer de 24 mitrailleuses montées sur des tachanki (chariots), mais en pratique, le nombre était souvent deux ou trois fois plus élevée.

La cavalerie rouge de Budennyi est rapidement devenue une légende. Issac Babel, qui a servi en tant que commissaire politique avec l'une de ses unités, a immortalisé ses exploits dans un cycle de nouvelles. La légende s'est ensuite transformée en mythe officiel lorsque Budennyi, Staline et d'autres ont inventé l'histoire pour l'adapter à leurs cultes de la personnalité. Dans la décennie qui a suivi la Guerre Civile, il était encore possible de donner une évaluation raisonnablement objective de la contribution de la Konarmiya et de la cavalerie stratégique en général aux opérations soviétiques sur les différents fronts de la Guerre Civile. La cavalerie stratégique a fréquemment joué le rôle d'une force de choc, frappant en profondeur l'arrière de l'ennemi, perturbant le commandement et le contrôle, et démoralisant les forces. Parmi les opérations les plus célèbres, citons celles en Ukraine en juin-juillet 1920, lorsque Konarmiya a été redéployé du front caucasien au front sud-ouest pour former le

groupe d'attaque chargé de libérer Kiev et de repousser les Polonais hors de l'Ukraine. Au début de l'opération, Konarmiya de Budennyi disposait de 18.000 sabres, 52 canons, 250 mitrailleuses, de cinq trains blindés, d'un détachement de véhicules blindés et de huit avions. La troisième armée polonaise était dispersée et disposait de peu de réserves efficaces. Ainsi, une division de cavalerie fut en mesure de percer les lignes et de lancer un raid sur Jitomir-Berdichev dans la première semaine de juin. Le commandant polonais répliqua en raccourcissant ses lignes et en abandonnant Kiev. Les coups de la Konarmiya ont été dans ce cas combinés à la pression de la douzième armée soviétique, ce qui a donné l'impression que les défenseurs polonais risquaient d'être encerclés et coupés.

La force de Budennyi s'est engagée dans 43 jours de combats intensifs sans soutien logistique efficace. Les brigades de cavalerie qui, au début de la campagne, comptaient 1500 sabres, n'étaient plus que de 500 ou moins à la fin des combats. Les combats de Jitomir et de Rovno illustrent l'approche interarmes qui caractérise l'emploi soviétique de la cavalerie stratégique. Elle a également montré sa capacité limitée à s'engager dans un combat soutenu. Dans le même temps, les opérations de Zhitomir et de Rovno ont illustré l'impact psychologique de la force de raid stratégique. Le maréchal Pilsudski attribue à la Konarmiya de Budennyi la capacité de créer une peur puissante et irrésistible dans les profondeurs arrière. Son effet sur l'effort de guerre polonais a été comme l'ouverture d'un autre front, encore plus dangereux à l'intérieur du pays lui-même.

TOUKHATCHEVSKI ET LA CAMPAGNE AU-DELÀ DE LA VISTULE. Le succès de la cavalerie rouge à Rovno a ouvert la voie à l'une des opérations les plus controversées et les plus étudiées de la Guerre Civile, à savoir l'offensive générale du maréchal Toukhatchevski de juillet-août 1920, au cours de laquelle son front occidental a frappé au-delà de la Vistule pour menacer Varsovie. La contre-attaque de Pilsudski, qui arriva aux portes mêmes de Prague et aboutit à la destruction des principales formations soviétiques coincées contre la frontière entre la Pologne et la Prusse orientale, devint connue sous le nom de « miracle de Varsovie ». Sur les rives de la Vistule, le rêve romantique de porter la révolution mondiale à la baïonnette de l'Armée rouge s'est éteint. Le « bélier » de Toukhatchevski repoussa l'armée polonaise mais ne la brisa pas. Aucun soulèvement révolutionnaire massif n'a éclaté à l'arrière de la Pologne. En effet, les Polonais, qui avaient perdu leur indépendance au XVIII^e siècle et avaient été soumis aux interventions militaires russes au XIX^e siècle, se sont ralliés à la cause de l'indépendance nationale, plutôt que de faire preuve de la solidarité de classe de la révolution mondiale.

Des évaluations militaires soviétiques plus réalistes de la campagne ont dit que le « miracle » était que les divisions débraillées, mal nourries, mal armées et hétéroclites du front occidental sont allées aussi loin qu'elles le pouvaient. L'offensive générale de Toukhatchevski s'est déroulée sans réserves adéquates, sans commandement et contrôle efficaces, ni soutien logistique. Le général Maxime Weygan, qui était à Varsovie en tant que conseiller des Polonais lors de leur contre-offensive, a dit des forces de Toukhatchevski : « Elle souffre des faiblesses de toute armée improvisée ».

Croyant à sa propre théorie sur la « révolution de l'extérieur », Toukhatchevski est tombé dans le piège de supposer que le poids psychologique de l'avancée briserait la volonté de la défense polonaise sans avoir à détruire ces forces sur le terrain. Ses forces parvinrent à repousser les défenseurs polonais par-dessus plusieurs positions défensives naturelles et la ligne de positions allemandes le long de l'Auta. Mais l'avancée épuisa les troupes et emporta ces troupes au-delà de leurs propres approvisionnements. Avec un ordre direct du commissaire à la guerre Trotski de capturer Varsovie le plus rapidement possible, le front occidental de Toukhatchevski se lança dans ce que son commandant appela « l'offensive décisive », l'enveloppement de la capitale polonaise par le nord-ouest de Modlin, cherchant à traverser la Vistule sur un large front avec environ la moitié des effectifs des Polonais en défense. Mais la première armée de cavalerie était engagée dans des combats autour de Lvov,

et non de Lublin. La contre-attaque de Pilsudski frappa les forces trop étendues du front occidental près de Siedlice et creusa un fossé entre la treizième armée de Toukhatchevski et le groupe Mozyr. L'attaque a ramené le front occidental de la RKKK dans le désarroi et a piégé la quatrième armée contre la frontière de la Prusse orientale.

Les particularités géographiques du théâtre, c'est-à-dire le fait que la Biélorussie et l'Ukraine, prises dans leur ensemble, sont coupées en deux par les marais de Pripyat, ont créé deux axes distincts d'avancée vers la Vistule. La structure de commandement soviétique existante prévoyait que le Front occidental (biélorusse) de Toukhatchevski dirigeait les combats au nord des marais de Pripyat et que le Front sud-ouest (ukrainien) d'A.I. Yegorov dirigeait les combats au sud des marais de Pripyat. Cette structure avait un sens stratégique jusqu'à ce que les Polonais se replient sur la Vistule et le Boug et que la ligne de front avance à l'ouest des marais de Pripyat. Maintenant, ce cas militaire de « double pouvoir » se combina pour frustrer le contrôle soviétique de la campagne de la Vistule. En plus de diriger les combats dans le secteur de Kiev, le Front du Sud-Ouest devait également combattre l'armée de Wrangel basée dans le sud et couvrir la menace potentielle d'une intervention roumaine. La Konarmiya de Budennyi persista dans ses attaques vers Lvl, même après que S.S. Kamenev, en tant que commandant en chef, lui ait ordonné, ainsi qu'à la 12^e Armée, de se regrouper, de rejoindre le front occidental et d'entreprendre une poussée vers Lublin pour soulager la pression sur le front occidental. Le commandant du Front sud-ouest, Yegorov, s'est retrouvé pris en train d'essayer de gérer des opérations sur deux axes sans soutien d'état-major et n'a pas ressenti « le poids battant de l'opération ». Ainsi, le front occidental de Toukhatchevski manquait de soutien par le sud lorsque ses quatrième, quinzième et troisième armées tentèrent de tourner Varsovie par le nord en traversant la Vistule entre Modlin et Plock. Cela permit à Pilsudski d'effectuer un regroupement des forces au sud de Varsovie et de préparer sa contre-offensive contre la faible aile gauche de Toukhatchevski.

Depuis que Joseph Staline a servi en tant que commissaire politique de la première armée de cavalerie, l'indépendance et l'insubordination de Budennyi se sont enchevêtrées dans les luttes politiques qui ont suivi la mort de Lénine. Sous le culte de la personnalité de Staline, la vérité désagréable sur Lvov et Varsovie fut dissimulée en accusant Trotski, le commissaire à la guerre, d'avoir ordonné le regroupement des forces pour soutenir une poussée sur Lublin. A ce moment-là, Toukhatchevski avait été exécuté par Staline en tant que traître et ennemi du peuple. L'explication publique pour la défaite de 1920 a probablement contribué à son destin. Toukhatchevski a attribué la faute à de mauvais renseignements, à de mauvaises communications, à des commandants et à des états-majors mal entraînés et à une mauvaise orientation stratégique, c'est-à-dire attribuait l'échec à la première armée de cavalerie et à la quatorzième armée pour n'avoir pas changé leur axe d'avancer de Lvov à Lublin. Le débat sur ces questions s'est avéré intense.

LES VOYENSPETSY ET LA GUERRE MODERNE. Lénine et Trotski avaient défendu le recrutement de spécialistes militaires dans l'Armée rouge face à la sérieuse opposition des radicaux de gauche de leur propre parti, qui favorisaient une armée de type milice et une guerre de partisans. L'Armée rouge s'appuyait fortement sur les spécialistes militaires tsaristes pour le commandement au combat, le personnel et la formation. A la fin de la Guerre Civile, environ un tiers de tous les officiers de l'Armée rouge étaient des *voyenspetsy*, et dans les rangs supérieurs, la proportion était encore plus élevée. Ainsi, 82 % de tous les commandants de régiment d'infanterie, 83 % de tous les commandants de division et de corps et 54 % de tous les commandants de districts militaires étaient d'anciens officiers tsaristes. Des *voyenspetsy* parmi le corps professoral et le personnel de l'Académie Nikolaïev de l'état-major général dominaient l'état-major principal de l'Armée rouge et le personnel de soutien du Revvovensovets de la République.

Au début et au milieu des années 1920, le débat sur l'importance de la campagne de Pologne pour l'art opérationnel a influencé l'esprit de ces jeunes officiers de l'Armée rouge, qui

formaient une intelligentsia militaire soviétique. Grâce à leur expérience de combat pendant la Première Guerre mondiale et la Guerre Civile, ces officiers ont pu combiner expérience pratique et formation d'état-major. Ils cherchaient à créer une science et une doctrine militaires soviétiques uniques et idéologiquement correctes. Avant que la terre de Staline n'apaise le débat, de nombreux officiers soviétiques croyaient qu'il était possible de promouvoir le développement de la théorie militaire par le biais d'un débat ouvert et actif. Alexandre Ivanovitch Verkhovski (1886-1938), officier d'état-major, historien militaire, vétéran de la guerre russo-japonaise et de la Première Guerre mondiale, ministre de la Guerre dans le gouvernement provisoire en septembre-octobre 1917, et *voyenspets* à partir de 1919, décrit cette collaboration dans les années 1920 lorsqu'il enseigne la tactique à l'Académie militaire de l'Armée rouge comme une « guerre sur deux fronts ». Cette prescription marqua une lutte entre les partisans de trois visions concurrentes de l'armée : les conservateurs, qui voulaient maintenir les vues passées parce qu'elles étaient sanctionnées par l'histoire et les lois immuables de la science militaire ; les réalistes, qui voyaient la nécessité du changement comme dictée par des conditions objectives et les exigences des futurs champs de bataille ; et les futuristes, qui, sur la base de leur expérience de la Révolution et de la Guerre Civile, ont mis leur foi dans des moyens militaires grossiers et l'agitation politique et ont fait confiance à la lutte des classes pour déclencher des révolutions derrière les lignes ennemies. En repensant à cette lutte dans le domaine de la tactique. En repensant à cette lutte dans le domaine de la tactique, il a conclu qu'elle avait été pleine de vitalité. L'Armée rouge avait fait des progrès surprenants.

Des progrès similaires ont été réalisés dans le domaine de la « tactique supérieure » ou de la « stratégie inférieure », comme on appelait les études du niveau opérationnel de la guerre à l'Académie militaire de la RKKA dans la période 1918-1923. Les écrits militaires russes prérévolutionnaires avaient déjà critiqué ceux qui cherchaient à orienter l'ensemble de ce processus vers une seule opération décisive. A.A. Neznamov a noté qu'au siècle dernier, il n'y avait qu'un seul exemple d'une telle opération : la campagne de Napoléon contre la Prusse en 1806. Un certain nombre de ces ouvrages ont été réédités. Des guerres courtes et une décision rapide pourraient être l'objectif des deux camps et même être dans l'intérêt des deux, mais la complexité de la tâche a rendu cet objectif très difficile à atteindre. Cependant, l'opération initiale a créé une nouvelle situation et a imposé au commandant et à son état-major la nécessité de planifier et de mener d'autres opérations en fonction des nouvelles circonstances, en essayant de prendre l'initiative ou de gagner du temps. Tout en rejetant l'idée d'orienter tous les efforts vers un engagement unique et décisif, ces œuvres affirment la nécessité d'articuler chaque bataille en un ensemble cohérent et conforme au plan de campagne.

L'un des premiers à contester l'interprétation de Toukhatchevski de la campagne polonaise fut le *voyenspets* Boris Mikhaïlovitch Chapochnikov, qui avait été chef de la direction des opérations de l'état-major de campagne. Chapochnikov a répondu à l'essai de Toukhatchevski par sa propre analyse de 1920, offrant une analyse point par point de la campagne de l'offensive de mai à la contre-offensive polonaise d'août. Chapochnikov, qui a ensuite écrit ce qui allait devenir l'ouvrage soviétique classique sur le rôle de l'état-major général dans la paix et la guerre, *Le Cerveau de l'Armée*, a été en désaccord avec Toukhatchevski sur de nombreux points, mais il est revenu sur la question de la planification des campagnes. Il y souligna deux graves défauts : la surévaluation de l'impact des troubles révolutionnaires sur l'adversaire et l'incapacité à prendre en compte le fait que la campagne s'est déroulée sans l'anéantissement des forces polonaises lors des opérations initiales. La « stratégie du bélier » de Toukhatchevski avait renvoyé les Polonais du Boug à la Vistule, mais n'atteignant pas son point culminant, une Armée rouge épuisée dut faire face à une force polonaise renforcée par de nouvelles réserves. S'appuyant sur De la Guerre de Clausewitz pour étayer ses arguments, Chapochnikov considérait que l'échec du chef dans la planification

des opérations offensives du front occidental avait été une erreur de calcul des forces disponibles et de leurs capacités offensives. Il ne s'agissait pas de politique ou de stratégie, mais du problème d'une campagne défectueuse qui ne tenait pas compte du point culminant de la campagne et qui l'avait dépassé. Sur la question clé du commandement et du contrôle, Chapochnikov accusa Toukhatchevski d'essayer le problème en revenant à « l'artisan » napoléonien face à la guerre de masse. Alors que Toukhatchevski parlait de l'insuffisance des moyens techniques pour accélérer le commandement et le contrôle palier « l'absence de préparation des chefs subordonnés », Chapochnikov a souligné un problème structurel plus grave dans le développement d'un système de commandement et d'état-major qui assurerait une direction stratégique et opérationnelle efficace depuis les quartiers généraux stratégiques, en passant par les groupes d'armées, les armées, et ainsi de suite. Chapochnikov avait discuté de la campagne au-delà de la Vistule en termes clausewitziens, mais son livre pourrait être décrit comme un anti-mémoire aux propres mémoires de Toukhatchevski. Une critique plus soutenue de Toukhatchevski est venue d'un autre *voyenspets*, qui a radicalement modifié les termes de la discussion en introduisant une nouvelle catégorie dans l'art militaire.

SVETCHINE SUR L'ART OPÉRATIONNEL ET LA STRATÉGIE. Cette position théorique opposée appartenait au général-major Alexandre Andreïevitch Svetchine (1878-1938), qui a été le premier à appliquer le terme « art opérationnel » (*operativnoe iskusstvo*) pour désigner une troisième catégorie d'art militaire entre la stratégie et la tactique.

L'année même où Toukhatchevski publia son récit de la campagne au-delà de la Vistule, Svetchine inventa le terme « art opérationnel » dans une série de conférences sur la stratégie en 1923-1924 à l'Académie militaire de la RKKA. Il décrivait l'art opérationnel comme le pont entre la tactique et la stratégie, c'est-à-dire le moyen par lequel le commandant supérieur transformait une série de succès tactiques en « liens » opérationnels reliés entre eux par l'intention et le plan du commandant et contribuant au succès stratégique sur un théâtre donné d'actions militaires. Au cours des années suivantes, Svetchine a transformé ces conférences en un livre, *Stratégie*, qui a paru pour la première fois en 1926. Alors que Toukhatchevski était venu à Varsovie du point de vue du commandant sur le terrain, passant du tactique au stratégique, Svetchine a commencé son analyse au niveau stratégique de la guerre et s'est déplacé vers l'opérationnel. Toukhatchevski écrivait en révolutionnaire engagé, tandis que Svetchine apportait une approche analytique à la science militaire.

Svetchine, un intellectuel militaire tsariste de premier plan, a été l'un des premiers officiers supérieurs tsaristes à rejoindre l'Armée rouge en tant que spécialiste militaire. Svetchine, en tant que *voyenspets*, apportait avec lui une expérience de combat considérable et des idées bien développées sur la nature de la guerre moderne et l'évolution de l'art militaire. Pendant la Première Guerre mondiale, Svetchine sert à la Stavka, puis commande un régiment et une division, et à partir de septembre 1917, il est chef d'état-major du front du Nord. Après la révolution d'Octobre et la dissolution de l'armée impériale, Svetchine rejoignit l'Armée rouge des ouvriers et des paysans en mars 1918 et occupa une série de postes liés aux « écrans » défensifs que le régime soviétique tentait de maintenir le long du front pendant qu'il négociait la paix avec les puissances centrales. En août 1918, alors que la guerre civile s'intensifiait, Svetchine fut nommé chef de l'état-major principal de toute la Russie et occupa ce poste jusqu'en octobre de la même année. Par la suite, il a pris ses fonctions d'enseignant dans la nouvelle Académie de l'état-major général de la RKKA. Svetchine a servi, combattu, étudié et écrit à une époque de changements considérables dans la nature de la guerre. Sa carrière d'officier de l'état-major impérial et de spécialiste militaire soviétique souligne les thèmes de la continuité et du changement dans l'armée russo-soviétique. S'il y a un bien un thème qui unit l'ensemble de ses études, ce sont bien les tendances qui ont guidé l'évolution de l'art militaire sous l'impact de l'industrialisation de la guerre :

« Les grands commandants, comme tous les praticiens, étaient avant tout des fils de leur époque. A l'époque de Napoléon, les techniques de Frédéric le Grand ont été complètement vaincues et

maintenant l'application des techniques de l'époque napoléonienne ne mène qu'à l'échec. L'action réussie doit avant tout être propre à son lieu et à son temps, et donc elle doit être en accord avec la situation contemporaine ».

Sa propre approche de l'art et de la théorie militaires pourrait être décrite de la même manière qu'il a caractérisé l'historien militaire allemand Hans Delbrück : une combinaison de la dialectique hégélienne et du matérialisme historique. L'introduction d'une telle approche dialectique à un art militaire en évolution a eu le même impact sur la théorie militaire qu'Einstein a eu sur la physique newtonienne. A la place de la certitude et des lois éternelles dans les affaires militaires, le principe de la « relativité » niait la « détermination, l'absence d'hésitation et l'orientation vers un but », qui avaient tant d'importance. Svetchine soulignait l'évolution de l'art militaire et mettait en garde contre tout effort visant à créer des systèmes fermés sur la base de l'expérience de combat passée. Le sujet approprié de l'histoire militaire était l'étude de ces tendances qui façonnaient les guerres futures.

Svetchine combinait une vaste expérience de combat en Mandchourie et sur le front de l'Est avec une solide maîtrise de l'histoire et de la théorie militaires. Le gouvernement de Lénine a trouvé que l'approche des états-majors tsaristes d'après 1905 en matière d'étude et d'utilisation de l'histoire militaire méritait d'être imitée. L'un des premiers actes de la République soviétique en 1918 a été la création de la Commission pour l'étude et l'utilisation de l'expérience de la guerre de 1914-1918. Cet effort s'est appuyé sur les talents de nombreux anciens officiers de l'état-major général russe, y compris Svetchine, qui a dirigé et fourni la direction éditoriale du projet. Dans le premier volume d'essais publié par la Commission, Svetchine a utilisé l'introduction du volume pour appeler à une étude plus approfondie des changements de stratégie et de tactique mis en évidence par la guerre mondiale. En ce qui concerne les changements politiques et socio-économiques plus profonds provoqués par la guerre mondiale, Svetchine a relégué leur étude dans le domaine de l'Académie socialiste et a identifié le travail de la Commission comme étant étroitement militaire et immédiatement pratique. Il a reconnu le double problème des masses d'information et de la nécessité d'une orientation opérationnelle.

Le traitement de la guerre par Svetchine était remarquable par l'absence d'un cadre analytique marxiste et la présence d'un nationalisme russe intégral liant, même en 1919, les réalisations passées des armes russes et de la valeur militaire nationale, qu'il décrivait comme « un ciment nous unissant en un tout ». En même temps, Svetchine promettait une objectivité qui dépassait même celle de l'injonction de Moltke l'Ancien à son état-major avant d'écrire l'histoire de la guerre franco-prussienne : « La vérité, seulement la vérité, mais pas toute la vérité ». Au lieu de cela, Svetchine a déclaré que la devise de la Commission serait celle de Clausewitz : « la vérité, seulement la vérité, toute la vérité ». Les réputations des commandants d'une armée renversée par la révolution sociale n'avaient pas besoin du même soin particulier que celles liées à une ancienne dynastie. Plus tard, lorsque la tâche de la Commission a été étendue à l'étude de la Guerre Civile, il s'est avéré difficile pour les auteurs militaires soviétiques d'être à la hauteur de cette norme lorsqu'il ont étudié la propre expérience de la RKKA. Un peu plus d'une décennie plus tard, le stalinisme s'est moqué de la formule de Moltke en substituant des mensonges purs et simples au jugement historique pour créer son propre passé mythique et en appliquant la terreur, transformant les acteurs historiques en non-personnes et les événements historiques en non-événements. Pourtant, pendant une décennie, la norme de Svetchine est restée le critère pour les études de la RKKA sur un large éventail de sujets. Leur haut calibre et leur qualité professionnelle doivent beaucoup à l'exemple qu'il a donné.

L'approche de Svetchine à l'histoire militaire était tout sauf dogmatique. Il comprenait que ses opinions avaient été façonnées par les expériences de sa propre génération d'état-major. Il avait la sympathie pour les jeunes commandants rouges qui, en arrivant des fronts de la guerre civile, remettaient en question l'applicabilité des solutions scolaires et des manuels

de science militaire à leur guerre. Svetchine a noté que ces étudiants étaient des soldats-révolutionnaires et non des étudiants officiers traditionnels. De jeunes hommes, qui venaient d'arriver sur les fronts d'une guerre civile sanglante et acharnée, étaient déjà des vétérans endurcis, ayant combattu lors de la Première Guerre mondiale et de la Guerre Civile. Pleins d'enthousiasme pour une cause, mais méfiants à l'égard des professeurs de l'Académie tsariste Nikolaïev de l'état-major général, soupçonnés d'être des « ennemis de classe », ils refusaient de se laisser intimider par les autorités classiques ou d'accepter les solutions « scolaires ». Leur test d'instruction était sa pertinence par rapport à leur propre expérience pratique sur le terrain. Svetchine pouvait voir dans le visage de chaque homme « une idée qui est blasphématoire pour le temps de la science, c'est-à-dire d'apporter quelque chose de son cru, de critiquer à fond les idées qui leur étaient présentées. Leur enthousiasme se confondait avec un mépris pour les anciennes formes de la science militaire ».

Il est venu à l'art opérationnel avec le point de vue d'un stratège qui avait longuement réfléchi à la nature de la guerre moderne et aux dilemmes géostratégiques auxquels était confrontée une Russie arriérée à l'ère de la guerre industrielle. Sa lutte contre les épigones de Napoléon à l'Académie Nikolaïev l'avait amené à mettre l'accent sur l'évolution de l'art militaire et avait fait de lui un proche allié de ces réformateurs qui considéraient que les défaites de la Russie dans la guerre russo-japonaise étaient le résultat de l'incapacité des états-majors à maîtriser la guerre moderne. Ces réformateurs, en particulier le lieutenant-colonel Neznamov, avaient mis l'accent sur l'opération opérationnelle dans l'élaboration d'une doctrine militaire pour l'armée russe avant la Première Guerre mondiale. Pour Neznamov, les défaites russes en Extrême-Orient avaient une cause fondamentale : « Nous ne comprenons pas la guerre moderne ».

L'intérêt de Svetchine pour la conduite des opérations a évolué à partir d'une critique systématique de l'échec de la tactique à résoudre le problème du contrôle des troupes dans la guerre de théâtre moderne, observé pour la première fois pendant la guerre russo-japonaise. Deux décennies avant que le terme « art opérationnel » ne soit inventé, les officiers tsaristes réformateurs avaient noté que la guerre moderne avait détruit la symétrie du paradigme napoléonien, dans lequel la tactique était la gestion des forces sur le champ de bataille et la stratégie la manœuvre des forces vers le champ de bataille. Pour ces officiers de l'état-major impérial, la Mandchourie avait été la salle de classe et l'armée japonaise le rude professeur. La bataille de Moukden en janvier 1905 éclipsa Borodino en termes de puissance de feu, de superficie et de temps, et posa une foule de nouveaux problèmes liés au contrôle des troupes.

A Moukden, trois armées russes, comptant 300.000 hommes, 1475 canons de campagne et 56 mitrailleuses, firent face à cinq armées japonaises, comptant 270.000 hommes, 1063 canons et environ 200 mitrailleuses. Les combats ont duré six jours et ont couvert un front de 155 kilomètres et une profondeur de 80 kilomètres. Le champ de bataille était devenu plus vaste, moins dense, mais plus meurtrier. Les chemins de fer pouvaient déplacer de plus grandes masses de troupes sur de plus grandes distances et soutenir le flux d'hommes et de matériel sur le théâtre. Le contrôle des troupes sur ce champ de bataille élargi était devenue beaucoup plus difficile à mesure que plusieurs armées opéraient sur des fronts plus larges, soulevant une foule de questions associées à la nature évolution de l'application des armes combinées pour réussir. Le fusil à chargeur, le canon de campagne à tir rapide et la mitrailleuse avaient modifié la relation entre l'attaque et la défense et remis en question les moyens par lesquels les commandants cherchaient à mener des manœuvres, des feux et des chocs. Les armées de masse, l'industrialisation de la société et l'acquisition de nouvelles armes avaient apporté ces changements dans l'échelle, les dimensions physiques et le caractère temporel du combat moderne, remplaçant la grande bataille culminante par une série d'engagements tactiques unis par le concept d'un commandant pour former une seule opération. Les opérations successives sur un théâtre selon une conception unifiée sont devenues une stratégie de campagne.

Les opérations successives ont reformulé le problème du soutien logistique sur le théâtre des actions militaires et ont soulevé mais n'ont pas résolu le problème de la poursuite et de l'épuisement. Cette orientation opérationnelle est devenue un moyen d'attirer l'attention des officiers supérieurs sur la nécessité d'assurer un commandement efficace sur un champ de bataille, qui avait été redéfini en termes de temps, d'espace et d'échelle des moyens de combat engagés. Ce champ de bataille exigeait que le contrôle soit exercé par l'intermédiaire d'un quartier général et d'un état-major modernes, reliés à l'avant et à l'arrière par des liaisons télégraphiques et téléphoniques. Un contrôle efficace des troupes exigeait un effort pour relier une succession de liens tactiques dans le cadre d'un plan de campagne unifié conçu pour obtenir un succès stratégique sur un théâtre.

L'analyse de Svetchine abordait ces problèmes, qui allaient au-delà du « génie » ou de l'absence de génie d'un commandant particulier, en l'occurrence le commandant russe vaincu, le général Alexeï Nikolaïevitch Kouropatkine. Kouropatkine avait été un excellent chef d'état-major du général Skobelev dans les Balkans, avait beaucoup écrit sur cette expérience et avait ensuite mené une campagne efficace en Asie centrale. En tant que ministre de la Guerre, il a dirigé le réarmement de la Russie dans les années précédant le déclenchement de la guerre et s'est révélé un logisticien talentueux. La Russie a mobilisé un demi-million d'hommes et les a envoyés sur plus de 5000 miles par chemin de fer. Kouropatkine était un disciple dévoué du général G. Leer, qui, au cours de son long mandat à la chaire de stratégie de l'Académie de l'état-major général, avait fait des campagnes de Napoléon le modèle. Les premiers déploiements de Kouropatkine et la lenteur de la mise en place de ses opérations sur l'axe Moukden-Port Arthur étaient la preuve évidente qu'il comprenait et appliquait le concept de ligne d'opération. Ce que lui et son état-major ne pouvaient pas faire, c'était assurer un commandement et un contrôle efficaces de ses forces sur le terrain. Le haut commandement russe passa toute la guerre en Mandchourie à la recherche de la seule pièce maîtresse de la bataille qui déciderait de la campagne. Ses manœuvres de marche élaborées pour positionner les forces favorablement en vue d'un engagement général furent frustrées par les engagements de rencontre préventifs japonais. Svetchine mit en garde contre toute évaluation cavalière des leçons de la guerre,

« où les échecs s'expliquent exclusivement soit par l'incapacité des commandants individuels, soit par les capacités de combat surnaturelles de l'ennemi, soit par l'analphabétisme des peuples russes, soit par l'agitation au sein de l'État. Nous n'avons pas besoin de criminels ou d'idoles ; ils n'interfèrent qu'avec l'évaluation de nos erreurs et leur correction rationnelle ».

Les Japonais, utilisant les tactiques allemandes orientées vers la mission, saisirent l'initiative, menacèrent les flancs de Kouropatkine et le forcèrent à plusieurs reprises à abandonner le terrain après une défense animée mais peu concluante. Le commandant japonais, plutôt que d'attendre de déployer ses forces et d'engager ensuite un engagement général, a permis à ses troupes d'engager l'ennemi dès la marche, prenant ainsi l'initiative et frustrant les plans élaborés de Kouropatkine. Les officiers subalternes japonais comprenaient l'intention de leur commandant, réagissaient aux développements inattendus en exerçant leur propre initiative et accomplissaient leurs missions tactiques. Cet esprit a trop souvent fait défaut aux officiers russes, y compris aux officiers de l'état-major, qui se sont rabattus sur des solutions scolaires et sont devenus des « avocats opérationnels » et des bureaucrates, et non des soldats. Leur première préoccupation était d'assurer que personne ne puisse remettre en question leurs décisions.

En Mandchourie, le champ de bataille a pris une ampleur et une profondeur qui avaient été impensables seulement un demi-siècle auparavant. Il fallait un nouveau type de commandant capable de conquérir l'espace et le temps pour amener la concentration de la puissance de combat au moment décisif et de pousser le combat jusqu'à son point culminant. A maintes reprises, les commandants japonais ont obtenu de tels résultats contre des forces russes numériquement supérieures. A Moukden, les réserves russes se sont retrouvées à

marcher d'un côté à l'autre du champ de bataille et ne prenaient aucune part décisive à l'action ou étaient tellement épuisées par le processus qu'elles perdaient leur efficacité. Ayant perdu l'initiative face aux Japonais, Kouropatkine s'est retrouvé à plusieurs reprises sur la défense tactique et a été contraint de se retirer sous la forte pression de l'ennemi. Des critiques tels que Svetchine ont conclu que l'impact de la technologie sur l'échelle de la bataille était en train d'opérer un changement radical dans la conduite de la guerre. Les officiers russes ont commencé à parler d'un nouveau point focal dans l'art militaire entre la stratégie et la tactique, la guerre et la bataille. Le prédécesseur de Svetchine dans l'état-major tsariste avait développé une nouvelle terminologie pour exprimer un niveau intermédiaire de combat. Neznamov a employé le terme « engagement » (*srazhenie*) pour définir l'échelle du combat au-dessus de la bataille et de l'opération (*operatsiya*) pour décrire l'enchaînement de la manœuvre et du combat en une série de « bonds individuels de l'attaquant en avant et du défenseur en arrière ». Les moyens techniques de contrôle et de communication disponibles n'étaient cependant pas à la hauteur des exigences de temps et d'espace qu'imposaient les nouvelles armes.

Conscient de cette transformation du champ de bataille, Svetchine a pris une position qui allait éloigner son approche de celle de Toukhatchevski :

« Nous examinons la guerre moderne, avec toutes ses possibilités, et nous n'avons pas cherché à adapter notre théorie à la doctrine stratégique soviétique. Il est particulièrement difficile de prévoir les circonstances de la guerre dans laquelle l'URSS pourrait s'engager, et il faut aborder avec une extrême prudence toute limitation de l'étude générale de la guerre. Pour chaque guerre, il faut choisir une ligne de conduite stratégique spécifique avec ses propres exigences et éviter toute réponse stéréotypée. Chaque guerre est un cas particulier, exigeant des hypothèses fondées sur sa propre logique. Une doctrine étroite peut nous confondre. La guerre est une affaire ambivalente. »

Svetchine a affirmé que son point de vue était objectif et a noté que « nos jeunes critiques » pourraient l'accuser de prendre « la pose d'un observateur américain ». L'outil le plus important dans l'élaboration des idées stratégiques était l'histoire. « La stratégie représente une réflexion systématique sur l'histoire militaire ». L'incapacité à utiliser les connaissances historiques ne pouvait que conduire à des catastrophes. « L'isolement de la base historique est aussi dangereux pour le stratège que pour le politicien ». Svetchine avait à l'esprit l'histoire analytique, par opposition à tout récit superficiel, et cela impliquait des réflexions sur les événements, en particulier lorsque les causes ne produisaient pas les résultats escomptés. Par exemple, les théoriciens militaires avaient supposé, sur la base de l'expérience passée, que les chemins de fer aidaient l'attaque, mais la Première Guerre mondiale avait montré qu'elle avait en fait renforcé la défense.

En ce qui concerne la guerre soviéto-polonaise, Svetchine a utilisé cette campagne pour s'attaquer au problème de l'équilibre entre les fins politiques et les moyens et fixer des objectifs politiques en fonction des moyens militaires disponibles. Pour remplir cette condition, la personnalité politique doit avoir une compréhension correcte de la relation de ses propres forces avec celles de l'ennemi – les personnalités politiques apportent à ce processus des enseignements tirés de l'histoire, de la politique et des statistiques des États adverses. La formulation finale de l'objectif ne sera faite par le politicien qu'après un échange d'opinions avec le stratège. Il doit aider à la stratégie et ne pas prendre de décisions stratégiques plus difficiles. Il rejeta expressément l'argument de Toukhatchevski selon lequel la stratégie soviétique avait été politiquement saine :

« En juillet-août 1920, la politique soviétique proposait comme objectif politique pour la poursuite de la guerre avec la Pologne la prise de Varsovie. Cet objectif ne correspondait pas aux rapports de forces des armées rouge et polonaise et donc le soulever était une erreur. Même la formulation était fautive : Varsovie se trouve sur la rive gauche de la Vistule, la frontière d'eau la plus importante sur le théâtre de la guerre. La prise de Varsovie au sens militaire impliquait la

prise de la rive gauche de la Vistule en au moins 3 ou 4 passages sur un front de plusieurs centaines de verstes. La prise de Varsovie exige qu'une armée, occupant toute la rive droite de la Vistule, entreprenne de nouvelles opérations extraordinaires, dont la complexité peut être comparée à la tâche de forcer le Rhin par les Français avant le traité de Versailles. Si la politique avait rendu un rapport précis, alors l'objectif stratégique aurait pu être mieux fixé et l'Armée rouge n'aurait pas été placée dans une position aussi intenable ».

Svetchine a suggéré qu'un équilibre véritablement efficace entre les fins politiques et les moyens militaires dans un tel cas ne pouvait être atteint que par un « grand capitaine », c'est-à-dire une direction civile et militaire collective adaptée à la poursuite de la guerre dans toutes ses dimensions. Le « grand capitaine intégral » ne pouvait pas être uniquement le commandant en chef sur le terrain. Le stratège, le commandant en chef, ne représente qu'une partie de la direction de la guerre. Cette direction collective a préparé le pays à la guerre sur les plans diplomatique, militaire, économique, social et politique. Il a mené la lutte pour l'initiative technologique, a préparé le front intérieur contre la subversion et a mobilisé la population pour qu'elle se sacrifie pour une cause juste.

L'accent mis par Svetchine sur les avantages stratégiques qui revenaient à l'État dans une guerre politiquement défensive était un élément essentiel de son argumentation en faveur d'une stratégie d'usure. Une direction nationale qui n'a pas réussi à résoudre ces problèmes avant de recourir à la guerre, comme cela avait été le cas du gouvernement tsariste en 1904 et 1914, était coupable d'aventurisme et pouvait s'attendre à goûter aux fruits amers de la défaite et des troubles internes. En 1920, la campagne soviétique contre la Pologne avait violé ces principes stratégiques dans une vaine tentative de ressusciter la stratégie d'anéantissement :

« Le coup de poing napoléonien pour gagner une guerre d'un seul coup avait été ressuscité et coloré en rouge. Cependant, sur le chemin de la Vistule, l'Armée rouge, tout comme l'armée allemande sur le chemin de la Marne, n'a pas été en mesure de remporter des victoires extraordinaires, lors de la phase finale de l'offensive, l'influence des facteurs géographiques a commencé à se faire sentir... Dans le couloir de Dantzig, l'Armée rouge cherchait à couper non seulement la logistique de l'armée polonaise, mais aussi l'artère la plus importante de l'État polonais. Les armées rouges, ignorant les forces matérielles des Polonais en première ligne, se joignirent à la bataille avec le traité de Versailles. C'était déjà de la mystification, surtout dans les conditions de l'anéantissement ».

Dans un examen de la réforme et de la restructuration de l'armée russe au cours de la décennie précédant la Première Guerre mondiale, Svetchine a conclu qu'une stratégie d'usure (*izmor*) par opposition à l'anéantissement (*sokrushenie*) correspondait à la situation stratégique de la Russie. En fin de compte, la nature même de l'État russe le rendait adapté à une stratégie de guerre d'usure prolongée, et non à une guerre d'anéantissement :

« Ce processus s'est déroulé sans que l'on s'en aperçoive, même par les dirigeants de la réforme de l'armée. La force d'anéantissement de la Russie n'avait pas augmenté au cours de ces 14 années (1900-1914). Dans cette direction, qu'a prise l'évolution de la puissance militaire russe, la seule décision correcte ne serait pas une campagne immédiate contre Berlin, mais une lutte pour une nouvelle étape de déploiement sur le front de Dantzig-Peremyshl ».

Svetchine a décrit une stratégie d'anéantissement comme une option à haut risque dans la guerre moderne. En structurant ses forces pour un seul coup initial, on courait de graves risques si l'ennemi n'était pas complètement vaincu, précisément parce que les choix qui augmentaient les chances de succès initial sapient la capacité de s'engager dans une guerre prolongée. Une force structurée pour une stratégie d'anéantissement ferait écho au potentiel de mobilisation contre une préparation professionnelle. De plus, en poussant vers le succès dans l'opération initiale, on pariait que la victoire dans une opération générale sur le premier échelon des forces ennemies déciderait du cours de la guerre. En fait, toute opération générale de ce genre comportait un nuage d'inconnues et le déroulement de l'opération

risquait d'être comme un « spectacle kaléidoscopique ». Les conditions objectives tendaient à faire d'une stratégie d'anéantissement une entreprise à haut risque. Svetchine a cité plusieurs facteurs contribuant à cette situation. La première était l'absence de « capacités de combat en profondeur » qui limitait les possibilités d'opérations soutenues sur toute la profondeur, puisque l'attaquant devait attendre sa réparation des lignes de chemin de fer pour rétablir et maintenir le lien logistique entre l'avant et l'arrière, nécessaire à la conduite des opérations ultérieures.

Enfin, les États modernes avaient la capacité de générer des échelons stratégiques supplémentaires pour recréer une ligne défensive. La discussion de Svetchine sur le terme « mobilisation » a transformé son sens du déploiement initial des armées à la mobilisation totale de la nation, de l'État et de l'économie. Ces nouvelles circonstances ont conduit à des pauses opérationnelles et à l'émergence de la guerre de position. Une stratégie d'anéantissement avait son utilité, mais c'était contre les petits ou les grands États « en état d'effondrement politique ». Dans d'autres cas, cependant, une stratégie d'anéantissement comportait un risque inacceptable parce que les considérations opérationnelles et tactiques l'emportaient sur les considérations stratégiques. A cet égard, l'analyse de Svetchine sur l'art opérationnel mettait l'accent sur l'idée d'opérations successives avec des objectifs limités pour atteindre des résultats stratégiques. Des succès opérationnels urgents au-delà de l'aboutissement risquaient d'être désastreux. L'offensive de l'Armée rouge en juillet 1920 disposait d'une puissance de combat suffisante pour repousser les Polonais « jusqu'au Niémen et le Bug, mais pas à la Vistule ». Ces considérations opérationnelles étaient au cœur de son plaidoyer en faveur d'une stratégie d'usure dans la guerre moderne. L'attrition n'était pas synonyme de guerre de position, bien qu'il y ait un risque que les opérations se transforment en luttes de position en raison des pauses nécessaires imposées par l'épuisement opérationnel de l'attaquant. Ce n'était pas non plus une stratégie facile à mettre en œuvre. La destruction, avec sa clarté d'objectif et son accent sur la concentration écrasante de la puissance de combat pour parvenir à une décision immédiate, était beaucoup plus simple.

L'attrition exigeait beaucoup plus de perspicacité dans la planification des opérations successives pour les relier à une campagne de théâtre. Cette planification était au cœur de la manœuvre opérationnelle. Sur le front biélorusso-polonais, dans une future guerre, Svetchine prévoyait d'importantes possibilités de manœuvre en raison de la baisse prévue des densités de forces là-bas. La clé du succès était un commandement stratégique efficace lié au commandement et au contrôle opérationnels, permettant le regroupement opérationnel des forces pour mener des opérations successives, en s'appuyant sur l'économie de force et la détermination de l'orientation stratégique ultérieure pour la conduite des opérations ultérieures. Dans la deuxième édition de *Stratégie*, publiée en 1927, Svetchine était encore plus explicite : l'évolution de l'art militaire depuis l'époque de Moltke « a couru de la destruction vers l'attrition ». Cet argument a été développé par Vladimir Melikov, contemporain de Svetchine, dans son étude des opérations de la Marne, de la Vistule et de Smyrne. Dans sa conclusion, Melikov a souligné les risques élevés d'une stratégie d'anéantissement pendant la période initiale de la guerre et l'accent mis sur les Cannes opérationnels, qu'il a qualifiés de « cannomanie ». Malgré un tel soutien, les critiques de Svetchine, qui étaient nombreux au sein de l'Armée rouge, l'accusaient de sous-estimer le potentiel d'une stratégie d'anéantissement. Ce débat a fait surface dans le cadre des efforts continus visant à préparer l'Union soviétique à une guerre future.

ART OPÉRATIONNEL ET GUERRE FUTURE. Dans l'année qui suivit l'invocation du terme par Svetchine, l'art opérationnel devint la matière enseignée dans la nouvelle chair de conduite des opérations au sein du département de stratégie de l'Académie militaire de la RKKA. La conceptualisation de l'art opérationnel par Svetchine a coïncidé avec la nomination de Mikhaïl Frounzé en tant que chef d'état-major de la RKKA et chef de l'Académie militaire. A l'initiative de Frouné, la chaire des opérations de l'armée a été créée au sein du département

de stratégie de l'Académie de la RKKA en 1924, mais n'a pas survécu longtemps. La chaire a disparu dans l'année, pour réapparaître en tant que département à l'Académie militaire Frounzé en 1931. Malgré cela, l'existence même de cette nouvelle catégorie au sein de l'armée soviétique a eu un impact profond sur l'art militaire soviétique, la doctrine militaire et le concept de guerre future.

Frounzé a joué un rôle de premier plan dans la redynamisation des cours académiques militaires supérieurs de l'Académie pour les commandants supérieurs de l'Armée rouge, qui se concentraient sur la formation continue des commandants de brigade et supérieurs. L'engagement de Frounzé dans ce programme a attiré davantage l'attention sur la chaise et son développement ultérieur. Il insista sur la nécessité de modifier le contenu du cours sur la conduite des opérations en passant des observations générales à l'élaboration des détails pratiques et des techniques concernant l'art de commander dans la conduite des opérations. Au cours des années suivantes, cela conduisit à l'élaboration d'un programme de jeux de guerre opérationnels dans lequel les étudiants devaient effectuer les calculs et les estimations nécessaires pour se préparer à une opération de l'armée. Cette approche « appliquée » de la formation des futurs commandants et officiers d'état-major constituait une rupture majeure avec la tradition russe passée et mettait l'accent sur la recherche de moyens dans le processus éducatif et d'unifier la théorie et la pratique. Les chefs de file dans le développement des jeux de guerre opérationnels à l'Académie étaient V.K. Triandafillov, K. Berends et N. Varfolomeïev. La campagne d'été de 1920 a servi à la fois de modèle et d'étude de cas pour un tel jeu opérationnel, car elle englobait un axe opérationnel majeur dans une guerre contre l'un des futurs adversaires les plus probables de l'État soviétique.

Toukhatchevski, qui a été chef d'état-major adjoint de Frounzé en 1924-1925, a pris la présidence de la stratégie. A ce titre, il travaille étroitement et efficacement avec Svetchine, même si leurs concepts stratégiques sont radicalement différents. Chaque homme avait un ensemble de partisans au sein de l'Académie. Il semble que, tant que Frounzé a vécu, ce débat a pu se poursuivre au sein de l'Académie de manière animée mais hostile. Peu de temps après sa mort, cette situation changea brusquement. Au début de 1926, lors d'une conférence spéciale tenue pour débattre des mérites des stratégies d'attrition et d'annihilation, les membres du corps professoral de l'Académie militaire et les officiers de l'état-major principal de la RKKA prirent des camps opposés.

L'argument de Svetchine en faveur d'une stratégie nationale basée sur l'attrition avait ses racines dans sa propre vision de la société russe et dans l'expérience historique de la Première Guerre mondiale. Son collègue A. Verkhovsky, en défendant une stratégie d'usure, a enragé les jeunes commandants rouges à l'esprit offensif lorsqu'il a affirmé qu'il serait peut-être préférable dans la période initiale d'une future guerre polono-soviétique « d'abandonner Minsk et Kiev plutôt que de prendre Bialystok et Brest ». Pour ceux qui identifiaient le marxisme-léninisme à un style de guerre strictement offensif, de telles retraites étaient tout à fait impensables.

En tant que principal auteur de l'Armée rouge sur la tactique, Verkhovsky a défendu la préparation de l'armée à la bataille contre un ennemi concret dans des circonstances spécifiques. Les caractéristiques qui marquaient cette « nouvelle école » de tactiques par rapport à l'ancienne étaient les suivantes : a) les caractéristiques de ses propres armées ; b) l'influence des conflits de classe et nationaux dans lesquels une guerre future serait menée ; c) la quantité de troupes disponibles pour l'ennemi et l'Armée rouge, ainsi que la taille du théâtre, la densité des forces et la profondeur des déploiements ; d) comment les adversaires agiront « non pas avec nos armes, mais avec les siennes et selon ses propres règlements qui sont conformes à ses armes et à ses troupes » ; e) l'influence décisive de la localité dans le sens à la fois de théâtre de guerre et dans les limites du champ de bataille ; et f) enfin, l'application de l'examen le plus minutieux et le plus intense dans le calcul de l'influence de l'élément temps sur les formes de lutte et sur le degré de son organisation non seulement du côté de

l'ennemi, mais aussi du côté soviétique. Tous ces points, tout en touchant à des sujets stratégiques d'une manière ou d'une autre, a abordé des questions opérationnelles. La densité et la profondeur des forces, exprimées en nombre de troupes et de canons sur un front donné, pourraient être réduites à des calculs de densité de forces par kilomètre de front. « Sans calculs, toutes ces formes manquent de contenu. De plus, il est très important de connaître la densité des forces sur un front donné où le point de saturation est atteint dans les cas où nous souhaitons donner la forme d'une manœuvre de marche dans une guerre future ». Le vocabulaire de Verkhovsky pointait à la fois vers le passé en mettant l'accent sur la marche-manœuvre et vers l'avenir en mettant l'accent sur les corrélations opérationnelles des forces pour créer les conditions d'une bataille en profondeur.

Grâce à l'intervention du nouveau chef d'état-major adjoint de la RKKA, M.N. Toukhatchevski, l'art opération est devenu le domaine de N. Varfolomeïev, le chef adjoint du département de la stratégie pendant la même période. Varfolomeïev a noté le fait que les changements objectifs dans la nature de la guerre associés à l'apparition d'armées d'un million d'hommes et aux innovations technologiques avaient redéfini le visage de la bataille, augmenté ses dimensions spatiales et temporelles, brisé les formes conventionnelles d'armes combinées, forcé à repenser les problèmes de commandement et de contrôle, et jeté les bases de l'émergence de l'opération en tant que pont entre la stratégie et la tactique. La tactique est devenue la conduite de la bataille/combat. L'engagement qui, à l'époque napoléonienne, avait été mené comme une série de combats sur un seul champ de bataille sous l'observation du commandant, se déroulait désormais sur un front beaucoup plus large et à des profondeurs beaucoup plus grandes, bien au-delà de la capacité d'un seul commandant à exercer un contrôle direct. C'est ainsi que l'opération apparut comme le pont vers la stratégie. Varfolomeïev a décrit l'opération moderne comme « l'ensemble des manœuvres et des batailles dans un secteur donné d'un théâtre d'actions militaires qui sont dirigées vers la réalisation d'un objectif commun, qui a été fixé comme final dans une période donnée de la campagne. La conduite d'une opération n'est pas une question de tactique. C'est devenu le lot de l'art opérationnel ». Varsovie a joué un rôle important dans les recherches ultérieures de Varfolomeïev sur le problème de la poursuite et de l'épuisement et sur le rôle des armées de choc dans les opérations de percée.

LA RÉCONCILIATION ET LA MÉCANISATION DE LA GUERRE. La synthèse des positions exposées par Toukhatchevski et Svetchine au milieu de l'année 1920 a trouvé son expression publique dans *La Nature des Opérations des Armées Modernes* de V.K. Triandafillov, publié en 1929. Triandafillov est apparu comme l'un des plus importants défenseurs d'un art opérationnel adapté aux réalités d'une guerre future, menée sur la base d'une continuation de la Nouvelle Politique Économique (NEP). Les paramètres logistiques des opérations successives en profondeur dépendaient dans une large mesure de la vision de l'Union soviétique en tant qu'économie politique et de la nature de la menace extérieure. Entre les mains de Svetchine et de ceux qui, comme lui, insistaient sur la nécessité de se préparer à une longue guerre, le maintien de l'alliance des ouvriers et des paysans est devenu la réalité centrale de la base de mobilisation intérieure de l'Union soviétique. Un tel point de vue supposait que la NEP de Lénine, avec son accent sur la reprise de l'agriculture, serait la politique à long terme de l'URSS. Dans le même temps, c'est auteurs ont défini la nature de la menace extérieure en termes d'États immédiatement frontaliers de l'URSS. Ces auteurs ne pouvaient pas ignorer les développements de l'après-guerre en matière de technologie militaire, mais ils ont conclu que l'Europe était, en fait, divisée en deux parties, deux systèmes militaro-techniques. L'Occident était industriel, et le potentiel d'une mécanisation de la guerre était là. L'Europe de l'Est, qui comprenait l'URSS, était dominée par une économie paysanne et un « arrière paysan ».

Triandafillov avait servi dans l'armée tsariste pendant la Première Guerre mondiale, avait pris une part active à la politique révolutionnaire au sein de l'armée en 1917 et avait

rejoint l'Armée rouge en 1918, où il commandait un bataillon, un régiment et une brigade. Il combattit sur le front de l'Oural et sur les fronts du sud et du sud-ouest contre Dénikine et Wrangel. Entré dans le parti en 1919, il était un choix naturel pour l'éducation en tant qu'officier d'état-major général rouge, et a été affecté à l'Académie la même année. Au cours de ses quatre années à l'Académie, il partage son temps entre la théorie et la pratique. En tant que commandant de brigade de la 51^e Division de fusiliers, l'une des meilleures de l'Armée rouge, il prit une part active à l'offensive victorieuse de Frounzé sur l'isthme de Perekop contre Wrangel. Dans le même temps, Triandafillov commence à écrire des analyses militaires des opérations de la Guerre Civile dans le cadre de ses activités de la Société scientifique militaire de l'Académie. Il a également pris part à la répression de l'insurrection de Tambov en 1921, où il a servi sous Toukhatchevski. Comme Varfolomeïev, Triandafillov a également écrit sur la guerre soviéto-polonaise. Cependant, alors que Varfolomeïev s'était concentré sur le problème de la poursuite lors d'une offensive générale, Triandafillov utilisa une action à petite échelle de la phase finale de la guerre, l'action de la 27^e Division de fusiliers d'Omsk contre la quinzième division polonaise de Poznan près de Volkovysk à la mi-septembre 1920, pour aborder le problème du contrôle des troupes au niveau tactique, car elle contribuait à la création de surprise d'une force et à sa vulnérabilité aux développements inattendus du combat. Après avoir obtenu son diplôme de l'Académie militaire en 1923, Frounzé choisit son ancien subordonné pour rejoindre l'état-major principal de la RKKA, où il prit la tête de la section des opérations en 1924. De là, il commanda un corps de fusiliers, puis retourna à Moscou en tant que chef d'état-major adjoint de la RKKA en 1928.

Chargé de mettre en pratique l'art opérationnel, Triandafillov est l'auteur de ce qui est devenu le principal ouvrage sur la nature des opérations des armées modernes. L'ouvrage a exposé en détail le contexte militaire de la théorie des opérations en profondeur successives. Triandafillov a attiré l'attention sur le processus de développement technologique qui rendait possible la « mécanisation » de la guerre, mais a noté son impact limité sur les régions économiquement arriérées de l'Europe de l'Est avec leur arrière-pays paysan. De nouvelles armes automatiques, de nouveaux blindages, de nouvelles forces aériennes, de nouveaux gaz affecteraient une telle guerre mais ne deviendraient pas décisives. Il a également abordé le problème de la mobilisation de la main-d'œuvre et la réalité d'une guerre de masse qui devient rapidement une guerre de conscrits et de réservistes. Cela l'a amené au problème de trouver les moyens de réaliser une percée et de poursuivre la poursuite dans des opérations en profondeur successives. Ici, il s'appuya sur l'utilisation par Frounzé d'armées de choc contre Wrangel pour la percée et l'emploi de forces de cavalerie stratégiques échelonnées pour faciliter l'exploitation et la poursuite.

Une grande partie du succès de ces opérations reposait sur deux problèmes connexes : l'organisation d'un système efficace de commandement et de contrôle pour coordonner les opérations de plusieurs fronts et l'établissement de normes logistiques réalistes en accord avec les réalités géographiques et économiques du théâtre de l'action militaire.

En tant que chef d'état-major adjoint de la RKKA, les opinions de Triandafillov reflétaient certaines hypothèses de base concernant le type de guerre que l'Armée rouge mènerait à l'avenir. Les règlements de campagne de 1929, dans leur traitement de l'offensive, abordaient plus en profondeur bon nombre des mêmes thèmes développés par Triandafillov. Bien que les nouveaux règlements prévoyaient des opérations en profondeur successives basées sur une offensive interarmes, les armées décrites par Triandafillov et les règlements étaient des versions modernisées de l'Armée rouge de la Guerre Civile. Cette vision était conforme à ce que Boris Chapochnikov avait décrit comme étant le contexte politico-militaire de la stratégie soviétique dans son ouvrage classique, *Le Cerveau de l'Armée*.

Triandafillov meurt dans un accident d'avion en 1931 avant d'avoir eu la chance de terminer une nouvelle édition révisée de son livre. Les grandes lignes de cette révision, qui a été publiée dans les éditions posthumes de son livre, contiennent quelques indices sur les

changements majeurs qu'il envisageait. Tout d'abord, conformément à la nouvelle ligne de parti sur la menace extérieure, Triandafillov aborda à la fois la crise du capitalisme et le risque accru d'une attaque directe contre l'URSS par une ou plusieurs grandes puissances capitalistes. Deuxièmement, il a commencé à s'attaquer au problème de l'utilisation d'un blindage de masse dans l'offensive. Le premier plan quinquennal avait promis d'industrialiser l'URSS, et il était maintenant possible de placer l'URSS dans les rangs des États modernes d'Europe occidentale et des États-Unis. Troisièmement, Triandafillov a spécifiquement porté son attention sur le problème des armes combinées mécanisées dans la conduite d'opérations en profondeur. Le plan est au mieux un croquis sans détails. Les officiers soviétiques ont bien voulu dire que ces quelques remarques anticipent la mécanisation des opérations en profondeur successives telle que présentée dans le règlement de campagne de 1936.

Il y avait d'autres défenseurs de l'art opérationnel qui soutenaient que les développements technologiques et la nature de la menace extérieure rendaient absolument indispensable la réalisation d'une mécanisation totale de l'Armée rouge et de l'arrière soviétique. L'un des principaux partisans de ces vues était M.N. Toukhatchevski, qui était le patron immédiat de Triandafillov en tant que chef de l'état-major de la RKKA de 1925 à 1928. Toukhatchevski soutenait que ce qui était nécessaire pour faire du nouvel art opérationnel une posture stratégique solide n'était rien de moins qu'une « militarisation complète » de l'économie nationale pour fournir les nouveaux instruments de la guerre mécanisée. Engagé dans un art opérationnel qui aboutirait à la destruction totale de l'ennemi, Toukhatchevski croisa la plume de Svetchine, qu'il accusait d'être un partisan de l'usure. Selon G.S. Isserson, l'un de ses plus proches collaborateurs dans les années 1930, pendant la peur de la guerre de 1927, lorsque la direction du parti craignait un conflit avec la Grande-Bretagne, Toukhatchevski présenta un plan directeur pour la mécanisation de l'Armée rouge en décembre, mais il fut rejeté par la direction du parti sous Staline.

Cette étude, réalisée par un groupe de chercheurs de la quatrième direction de l'état-major de la RKKA (Direction principale du Renseignement) sous la direction de Toukhatchevski, a été diffusée en 1928 en édition limitée aux organes administratifs centraux et aux districts militaires. Son thème était la « guerre future », c'est-à-dire un conflit futur pour l'URSS, compte tenu de la situation politique générale, des ressources humaines dont disposait l'URSS et de ses adversaires probables, des facteurs économiques affectant l'approvisionnement et la logistique, y compris les bases économiques du potentiel de guerre, les facteurs technologiques et l'influence de la modernisation et de l'innovation des armes sur la nature de la guerre future, les facteurs politiques et l'évaluation des conflits de classe, agraires et nationaux entre adversaires probables, ainsi que les problèmes opérationnels et organisationnels affectant la conduite de la guerre. Comme l'a souligné Jan Berzin, le chef de la quatrième direction, dans son introduction, la tâche d'adapter le système militaire d'un État aux besoins d'une guerre future et de préparer un État et une armée pour la guerre future était commune à tous les États. Berzin a noté les erreurs commises par les puissances européennes dans leurs préparatifs avant la Première Guerre mondiale et a identifié leur erreur fondamentale comme étant la sous-estimation des conditions modifiées apportées par le développement et l'hégémonie de l'impérialisme. Berzin entendait par là les caractéristiques associées à la guerre totale, « l'ampleur matérielle monstrueuse de la guerre, l'intensité sans précédent de la lutte, les chocs colossaux dans les domaines de la vie économique et politique ». Les armées et les États d'Europe, y compris leurs états-majors, n'étaient pas préparés à la guerre qu'ils affrontaient. Berzin discute des origines de ce projet et attire l'attention sur le fait qu'en 1926, Toukhatchevski, en tant que chef de l'état-major de la RKKA et en réponse au XIV^e Congrès du Parti Communiste, avait ordonné une étude sur la guerre future conformément aux directives du Parti sur l'industrialisation du pays.

Un aspect important de cette étude est l'objectif principal de la menace, qui est considérée être la Pologne et la Roumanie, ainsi que les autres États successifs le long de la

frontière occidentale de l'Union soviétique. L'étude porte sur leurs systèmes militaires existants, leur potentiel de mobilisation et leur base industrielle, et examine les possibilités d'une aide militaire extérieure à ces adversaires potentiels de la part des principales puissances impériales. Il présente des arguments très convaincants en faveur de la militarisation de l'économie soviétique pour faire face à ces menaces et examine un large éventail de questions opérationnelles. Le dernier chapitre de l'étude était une approbation retentissante de l'industrialisation de l'économie nationale pour répondre aux besoins de l'armée. En fin de compte, l'étude de Toukhatchevski s'est prononcée du côté de la préparation d'une guerre future sur la base de la « guerre totale ». En termes opérationnels, il cherchait à améliorer la capacité de l'Armée rouge à mener des batailles en profondeur, en augmentant le « caractère de bataille lointaine des opérations contemporaines ». L'étude a ensuite adopté le concept de contraintes logistiques pour de telles opérations, notant les limites que la capacité de débit ferroviaire imposée au soutien d'opérations offensives à grande échelle en termes de distance effective que les forces pouvaient parcourir avant que l'épuisement ne s'installe. La motorisation pourrait atténuer mais ne pourrait pas éliminer ce problème. Ainsi, les pauses opérationnelles et le regroupement des forces étaient devenus une nécessité.

Le développement de capacités de combat en profondeur est allé de pair avec la planification d'opérations successives. Sur cette question, l'étude de Toukhatchevski s'est heurtée à un problème distinct. D'une part, l'Armée rouge devait se préparer à la conduite d'opérations décisives dans la période initiale de la guerre, mais d'autre part, l'Armée rouge n'avait pas les moyens de remporter une victoire rapide et décisive. Les opérations de la Guerre Civile, y compris la « campagne au-delà de la Vistule », n'étaient pas pertinentes et ne pouvaient être comparées à celles de la Première Guerre mondiale.

« Ainsi, de même que l'expérience de la Première Guerre mondiale montre que : a) il ne faut pas construire sur le transport à cheval la base logistique des troupes modernes, même si elles sont très peu nombreuses, à grande distance ; b) le rétablissement suffisamment rapide des chemins de fer derrière l'avancée des troupes et la structure de leurs arrières reste une tâche non résolue pour la technologie contemporaine. Par conséquent, les capacités opérationnelles des armées contemporaines restent encore limitées ».

Il s'agissait de conduire chaque opération de manière à ce qu'elle soit décisive dans sa propre profondeur. A l'intérieur de ces limites, l'objectif était de provoquer la destruction des forces ennemies adverses dans toute la profondeur de leurs déploiements au moyen de percées et d'encerclements. Sur ce point, l'étude n'a cité rien de moins qu'une autorité comme J.F.C Fuller. L'architecte du Plan 1919 et le principal promoteur de la mécanisation de l'armée britannique avait écrit en 1926 sur la possibilité d'utiliser les nouvelles technologies dans les batailles en profondeur :

« A l'heure actuelle, l'aviation peut attaquer l'arrière de l'ennemi ; les chars peuvent percer l'avant et attaquer l'arrière ; les voitures blindées peuvent tourner son flanc et attaquer à nouveau ses arrières, c'est-à-dire monter des attaques contre la partie la plus sensible de sa force, dans son estomac. L'attaque par l'arrière à l'heure actuelle est tout à fait possible et, à mon avis, est devenue l'une des opérations tactiques les plus importantes de la guerre ».

Ces destructions partielles n'ont pas pu empêché un grand Etat économiquement développé de redéployer des forces pour faire face à la menace et de mobiliser des ressources supplémentaires. Cependant, la combinaison de telles opérations était la voie la plus probable vers une victoire décisive. Dans le même temps, l'étude a admis que la menace de l'épuisement et de la guerre de position ne pouvait être exclue. Dans ce cas, l'Union soviétique devait se préparer à une guerre prolongée et mobiliser l'ensemble de son économie et de sa société. La clé pour surmonter la menace de la guerre de position était la mécanisation des forces armées pour aider à la percée et à l'exploitation :

« La densité du front sur notre théâtre d'actions militaires s'est approchée de la densité du front russo-austro-allemand du début de la guerre de 1914-1917. Par conséquent, à partir de la

meilleure préparation opérationnelle de l'Armée rouge pour la guerre future, le centre de gravité de l'étude de l'expérience des guerres passées doit être concentré sur la période de manœuvre de la guerre de 1914-1917 et non sur les opérations de la Guerre Civile. Dans l'étude de la guerre civile pour l'avenir, il est nécessaire de prendre en premier lieu les facteurs politiques de la guerre civile ».

Une critique beaucoup plus étroite de la stratégie d'attrition s'appuyait sur l'observation de Svetchine lui-même selon laquelle, dans la période initiale de la guerre, l'attaquant, le camp adapté aux opérations initiales décisives, pouvait imposer son style de guerre au défenseur. Viktor Novitsky a noté qu'une stratégie basée sur l'attrition reposait sur des principes totalement différents d'une stratégie basée sur l'anéantissement. L'anéantissement nécessitait la capacité de mener des opérations éclairs à grande échelle, immédiates et décisives. Au lieu de mobiliser l'économie civile pour la guerre, une stratégie d'anéantissement nécessitait une industrie de guerre en place qui, en temps de paix, fournirait toutes les armes et le matériel nécessaires pour mener des opérations décisives. Svetchine avait supposé que le camp qui adopterait une stratégie d'anéantissement serait en mesure d'imposer sa guerre à l'autre camp en prenant l'initiative et en organisant les premières opérations offensives. Comptant sur la victoire dans une guerre courte, la partie qui adopterait une stratégie d'anéantissement pourrait éviter une foule de sacrifices difficiles en temps de paix nécessaires pour créer une unité de front et d'arrière dans une guerre prolongée. Cependant, l'échec de ces premières opérations exposerait l'aventurisme d'une telle politique, en soulignant la déconnexion entre la stratégie militaire et les préparatifs politico-économiques. Novitsky reformula l'hypothèse de Svetchine selon laquelle l'initiative allait toujours du côté suivant une stratégie d'anéantissement en se concentrant sur le problème de la lutte pour la mobilisation et le déploiement. Il a affirmé que les innovations technologiques rendaient les « opérations en profondeur » potentiellement décisives dans la période initiale de la guerre. A l'ère de la puissance aérienne, il a insisté sur la possibilité d'une armée de couverture menant des opérations initiales afin de perturber la mobilisation et le déploiement de l'ennemi et, par conséquent, de gagner la « lutte pour le caractère de la guerre future ». Les travaux de Novitsky sur cet aspect de la guerre future ont contribué à l'élaboration d'une série spécifique d'écrits militaires soviétiques consacrés à la nature, à la forme, au contenu et aux modèles régis par le droit du développement de la « période initiale de la guerre ».

DEUX POINTS DE VUE RECONSIDÉRÉS. Au moment même où Staline consolidait son pouvoir et initiait la révolution d'en haut, le débat sur les deux Varsovie était résolu. L'art opérationnel était devenu une catégorie acceptée dans l'art militaire. Il restait à voir quelle serait la relation entre l'art opérationnel et la stratégie, et à cet égard, la Guerre Civile jouait toujours un rôle important dans la définition de la menace et la formulation des objectifs politiques auxquels la puissance militaire serait appliquée. Sur cette question, c'était Staline qui avait maintenant une influence décisive.

En 1930, les vues de Toukhatchevski gagnèrent la faveur, alors que Staline commençait à associer la dépression à une menace croissante de guerre pour l'Union soviétique. Cette menace, la direction du Parti l'a ouvertement utilisée pour justifier les processus brutaux d'industrialisation et de collectivisation forcée en les liant maintenant à une amélioration du niveau de défense nationale. En 1931, Staline a utilisé un calcul de base pour justifier la poussée vers la modernisation, dans lequel il a lié l'arriération et la défaite : « Ceux qui sont à la traîne sont battus ».

Au cours des deux années qui ont suivi, Toukhatchevski a quitté l'état-major de la RKKA pour prendre le commandement du district militaire de Léninegrad, où il a mené un certain nombre d'expériences relatives à la mécanisation. Ces expériences ont eu lieu à une époque où la motorisation et la mécanisation avaient émergé en Europe occidentale comme des solutions alternatives au problème de l'intégration du moteur à combustion interne dans les forces armées. Le premier impliquait de greffer le transport automobile sur les armes de

combat existantes, tandis que le second appelait à la création de « moyens de combat automoteurs » en mettant l'accent sur les blindés, en particulier les chars, les voitures blindées et l'artillerie automotrice. Dans ses commentaires sur les exercices d'entraînement des troupes du district militaire de Léninegrad, Toukhatchevski a souligné la nécessité d'augmenter leur mobilité en tant que force interarmes capable de s'engager dans une offensive à plusieurs échelons. Son intérêt pour le développement des chars, de l'aviation et des forces aéroportées au cours de cette période l'a marqué comme un défenseur de la mécanisation.

Au XVI^e Congrès du Parti et au IX^e Congrès du Komsomol en 1930-1931, K.E. Vorochilov, commissaire à la guerre et plus proche collaborateur de Staline, s'exprima sur le fait que la mécanisation de la guerre entraînait un changement qualitatif dans la nature des guerres futures. Mais dans le cas de Vorochilov, la mécanisation entraînerait à l'avenir la possibilité d'une guerre courte, sans effusion de sang, menée rapidement sur le territoire de l'ennemi attaquant. De telles vues ont émergé à un moment où il semblait que le capitalisme mondial était retombé dans une profonde crise politico-économique qui créait une plus grande instabilité et des risques accrus de guerre. On craignait que cela n'ait à son tour créé les bases de la formation d'une large alliance antisoviétique, qui menaçait de guerre à toutes les frontières. À l'intérieur, les tensions du premier plan quinquennal soulignaient également les possibilités d'une alliance entre la menace extérieure et ce qu'on appelait l'ennemi intérieur, les forces de la contre-révolution.

Staline avait déjà mis ce visage sur la soi-disant affaire Chakhty lors du plénum d'avril du Comité central du Parti en 1928. Ses « faits » étaient qu'il y avait une « contre-révolution économique », dirigée par des spécialistes techniques bourgeois, et financée par des organisations capitalistes en Occident pour saboter l'industrie charbonnière soviétique. Staline a lié cette « intervention économique des organisations capitalistes antisoviétiques d'Europe de l'Ouest » à l'intervention militaro-politique antérieure de la Guerre Civile. Dans les deux cas, la réponse appropriée était de liquider la menace, et dans les deux cas, la menace provenait d'ennemis de classe, en l'occurrence de spécialistes bourgeois, qui mettaient leurs talents au service des puissances capitalistes encerclantes. Staline a averti : « Nous avons des ennemis intérieurs. Nous avons des ennemis extérieurs. Camarades, nous ne pouvons pas oublier cela ne serait-ce qu'une minute ». De l'escroquerie aux koulaks, en passant par les saboteurs au plus haut niveau du parti lui-même, telle était la terrible logique de la campagne de Staline contre les saboteurs et les ennemis du peuple, terme appliqué à la fois à Toukhatchevski et à Svetchine.

En 1930, Toukhatchevski présenta ses propres arguments puissants en faveur d'une armée de masse mécanisée comme moyen d'exécuter le nouvel art opérationnel. Il a utilisé de nombreux forums pour présenter cet argument. L'un d'eux était la préface de la traduction russe de la *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte* de Hans Delbrück, qui fournissait un point d'appui pour attaquer le concept d'attrition de Svetchine en tant que stratégie appropriée pour l'URSS. Ce travail était remarquable par la teneur de l'assaut politico-idéologique monté par Toukhatchevski contre le vieux *genshtabiste* [nom donné aux officiers d'état-major général à l'époque tsariste]. À une époque où les soupçons s'exacerbaient à l'égard de tous les spécialistes en les traitant de démolisseurs, Toukhatchevski traitait son collègue d'« idéaliste » en costume marxiste.

Des attaques pires ont suivi dans les limites de la Section pour l'étude des problèmes de la guerre de l'Académie communiste, qui a été organisée en 1929 dans le cadre d'un effort pour infuser le marxisme-léninisme dans la science militaire. Au sein de la Section, comme au sein de l'Académie communiste, l'idée d'une lutte entre un vieux passé bourgeois et un avenir communiste dynamique a eu le champ libre. Les débats sur la « doctrine militaire unifiée » de 1921-1922 ont été rappelés, mais cette fois dans le contexte d'une lutte sur la question de savoir où devait se trouver le centre d'étude des problèmes militaires en URSS. Les dirigeants

de la section la promouvaient comme un rival de l'Académie militaire et cherchaient à améliorer leur position par des liens de parti et en construisant « des liens solides avec l'Institut des professeurs rouges et ces jeunes forces marxistes-léninistes qui font maintenant avancer notre science bolchevique ». Toukhatchevski, armé des citations appropriées de Lénine, Staline et Vorochilov, attaque les professeurs Svetchine et Verkhovsky. Il a décrit leurs écrits comme infestés d'idéologie bourgeoise. Dans le cas de Svetchine, la faute était qu'il ne croyait pas à la possibilité d'opérations décisives, mais qu'il défendait l'idée d'une guerre limitée. Verkhovsky a été accusé de favoriser une armée professionnelle au détriment de la masse. Toukhatchevski a parlé positivement du livre de Triandafillov, qui avait critiqué le concept de Verkhovsky d'un cadre de forces mécanisées, mais avait noté quelques lacunes. Sa ligne de critique correspondait à celle offerte dans une critique du livre de Triandafillov publiée au printemps 1930. Le critique a reproché à l'auteur d'avoir parlé d'un arriére paysan sans noter la possibilité d'industrialiser cette zone arriére. Que l'industrialisation, a souligné le critique, permettrait d'accélérer le rassemblement des forces et leurs manœuvres, créant ainsi des opportunités pour des opérations décisives, si les possibilités politiques et révolutionnaires étaient exploitées. Comme nous l'avons noté ci-dessus, Triandafillov répondait lui-même à ces nouvelles possibilités lorsqu'il est mort en 1931.

La même année, Toukhatchevski devient commissaire adjoint aux affaires militaires et navales, membre du Revvoensovet et directeur de l'armement de la RKKA. Au cours des six années suivantes, il dirigea la mécanisation de l'Armée rouge, jetant les bases de la création d'une force mécanisée de masse destinée à mener successivement des opérations en profondeur dans une guerre d'anéantissement.

Les historiens militaires soviétiques avaient tendance à mettre l'accent sur l'infusion du marxisme-léninisme dans la science militaire soviétique comme le thème dominant et décisif dans le développement de la théorie militaire soviétique dans toute la période de l'entre-deux-guerres et à minimiser l'importance de la stalinisation ou du débat entre les groupes rivaux au début des années 1930. La stalinisation, dans sa manifestation militaire, était étroitement liée à la fois à la substance et au style de la « révolution par en haut » de Staline, telle qu'elle s'est développée au cours du premier plan quinquennal. Sur le fond, elle a pris la forme d'un réarmement majeur de l'Armée rouge grâce aux fruits de l'industrialisation forcée, permettant à l'armée soviétique de passer d'une armée d'infanterie-cavalerie basée sur un arriére paysan – pour reprendre le terme de Triandafillov – pendant la période de la Nouvelle Politique Économique, à une force mécanisée basée sur un arriére industriel à la fin du deuxième plan quinquennal. Dans le style, la stalinisation de l'armée soviétique signifiait la renaissance des antagonismes de classe et des hostilités du communisme de guerre, mais maintenant menée impitoyablement contre les ennemis de classe potentiels. Tout en s'inspirant des exemples de la Terreur rouge de la Guerre Civile, la nouvelle répression a été façonnée par un dogmatisme idéologique et, contrairement au communisme de guerre, dont la cause était la destruction des bastions des classes hostiles, les campagnes staliniennes contre les saboteurs, les traîtres et les ennemis du peuple cherchaient maintenant à créer un bastion soviétique invulnérable. Un tel style n'était pas seulement fonction du caprice d'un seul homme ou même d'un cercle étroit qui l'entourait, mais d'un héritage culturel et psychologique du communisme de guerre qui a façonné la vision du monde et les valeurs d'une grande partie du Parti et de l'appareil soviétique. Bien que ce ne soit pas le seul héritage du bolchévisme, comme Stephen Cohen l'a affirmé, il s'est avéré puissant et convaincant.

L'industrialisation stalinienne a fait de l'URSS une puissance industrielle majeure avec la capacité de mécaniser ses forces armées à un degré inimaginable pour Triandafillov. Au cours de la même période, la nature de la menace militaire à laquelle l'URSS était confrontée est devenue plus complexe et plus sérieuse. A son crédit, Toukhatchevski n'est jamais tombé dans le piège de supposer que la mécanisation annulerait la guerre de masse. Il était un critique informé de la « théorie de la Blitzkrieg » et sa critique des œuvres de Fuller, Liddel

Hart et d'autres mérite une attention sérieuse. Elle contient un bon indice sur la façon émergent de faire la guerre chez les Soviétiques. En 1931, il écrivait ce qui suit à propos de l'armée mécanisée professionnelle :

« Imaginons une guerre entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, une guerre, par exemple, qui éclate le long de la frontière canadienne. Les deux armées sont mécanisées, mais les Anglais ont, disons, 18 divisions comme le veulent les normes de Fuller, et l'armée américaine a 180 divisions. Le premier dispose de 5000 chars et 3000 avions, mais le second de 50.000 chars et 30.000 avions. La petite armée anglaise serait tout simplement écrasée. n'est-il pas déjà clair que parler d'armées mécanisées petites, mais mobiles, dans les grandes guerres est une histoire de coq et de taureau ? Seules les personnes frivoles peuvent les prendre au sérieux ».

Ainsi, dans l'oeuvre de Toukhatchevski, la théorie militaire soviétique, s'appuyant sur le travail de l'état-major tsariste et l'expérience de combat de quatre guerres industrielles, à savoir la guerre russo-turque, la guerre russo-japonaise, la Première Guerre mondiale et la Guerre Civile, s'est concentrée sur la mécanisation de l'armée de masse comme moyen de mener des opérations décisives dans une guerre totale. Pour Toukhatchevski, les formations indépendantes de chars et les formations mécanisées étaient la clé de voûte de ces opérations en profondeur. Les « chars à longue portée », qui constitueraient de tels groupes mobiles, devaient être à grande vitesse, robustes, fiables et, surtout, armés d'un canon lourd pour combattre et vaincre les chars ennemis. Le collaborateur de Toukhatchevski, G. Isserson, a fourni la synthèse intellectuelle de ce développement de l'art opérationnel, qu'il a décrit comme la dernière étape de l'évolution de la stratégie : de la stratégie napoléonienne du « point unique », à la stratégie de Moltke de la ligne étendue et de la crise de la guerre linéaire de la Première Guerre mondiale, et sa négation, la « stratégie en profondeur », à l'utilisation de nouveaux moyens de bataille en profondeur pour mener des opérations en profondeur afin de provoquer l'anéantissement d'une force adverse tout au long de ses déploiements. De nouveaux moyens techniques déployés dans les armées de choc avaient rendu possible des percées dans les profondeurs tactiques de l'ennemi, mais ces formations n'ont pas pu mener la lutte dans les profondeurs opérationnelles. Un deuxième échelon, basé sur de nouvelles formations mécanisées-motorisées et de la cavalerie et soutenu par des assauts aéroportés à l'arrière de l'ennemi, exploiterait ces percées à leur plus grande profondeur opérationnelle et offrirait maintenant la possibilité de détruire un front entier.

Ironiquement, l'accord que Toukhatchevski et ses alliés ont conclu pour obtenir le soutien de Staline pour la réalisation des moyens matériels et techniques nécessaires à l'exécution de leur concept d'opérations en profondeur s'est avéré coûteux non seulement pour leurs adversaires, mais aussi pour eux-mêmes, pour l'Armée rouge et pour la société soviétique. Svetchine et Toukhatchevski sont tous deux morts aux mains de la terreur de Staline et sont devenus des non-personnes. En 1941, une énorme Armée rouge, équipée de milliers de chars et d'avions obsolètes et dirigée par des officiers subalternes rapidement promus pour combler les postes laissés vacants par la purge sanglante de l'armée par Staline, faillit s'effondrer face à l'assaut initial de la Wehrmacht. Ensuite, l'armée de masse de Svetchine, échangeant des hommes et de l'espace contre du temps, mena une guerre d'usure jusqu'à ce que de nouvelles forces mécanisées puissent être créées et que leur commandement puisse être formé pour des opérations en profondeur par la terrible épreuve de la bataille.

La dimension intellectuelle de l'art opératif soviétique

David M. Glantz

Les Soviétiques ont toujours considéré l'histoire comme un processus de changement dialectique dans la nature et la société. La discipline de l'histoire était une science qui, selon eux, « étudie le développement de la société humaine comme un processus naturel unique, régulier dans toute sa grande variété et ses contradictions ». Ce processus a souvent produit la guerre, un phénomène sociopolitique caractérisé comme une continuation de la politique par des moyens violents. Anticipant la possibilité d'une guerre, les nations ont créé des forces armées pour les utiliser comme « les moyens principaux et décisifs pour atteindre des objectifs politiques, ainsi que des moyens économiques, diplomatiques, idéologiques et autres moyens de lutte ».

Compte tenu de l'importance de la guerre, les Soviétiques ont abordé son étude scientifiquement et systématiquement dans le cadre de ce qu'ils ont appelé la « science militaire », l'une des nombreuses sciences qui ont aidé à expliquer le processus historique. La pensée militaire soviétique s'est développée autant sur une base théorique qu'à partir de la pratique militaire. Au fil du temps, les théoriciens militaires soviétiques ont créé des concepts et des termes associés à un éventail hiérarchique et complexe de questions allant de la politique militaire nationale et de la doctrine militaire aux tactiques de champ de bataille. Toute la hiérarchie sémantique et intellectuelle, à commencer par la politique militaire, est née, reflète et reçoit la sanction officielle du dogme et de la décision du Parti communiste. Bien que ce dogme et le parti qui l'a propagé aient été discrédités lors de la révolution de 1991, la hiérarchie conceptuelle militaire perdurera probablement, que l'idéologie reste discréditée ou non.

Au sommet de cette hiérarchie se trouve la politique militaire, la facette militaire de la politique nationale associée à l'utilisation ou à la menace d'utilisation par les États de l'instrument militaire pour atteindre des objectifs nationaux. L'utilisation des forces armées en temps de guerre et la définition de la nature de la guerre relèvent de la doctrine militaire, qui, à son tour, examine deux composantes fondamentales : la composante politico-sociale et la composante militaro-technique. La doctrine militaire, ainsi définie, a combiné des « vues scientifiquement fondées » de la science militaire avec l'approbation officielle du parti et, ce faisant, unit les résultats objectifs de l'analyse militaire avec les vérités objectives du socialisme. Au sens le plus large, même en l'absence du contexte socialiste, la doctrine militaire future reflétera probablement les réalités politiques qui ont conditionné le développement économique et social de tous les États de l'ex-Union soviétique.

Dans le contexte de la doctrine militaire, la science militaire est « un système de connaissances concernant la nature et les lois de la guerre, la préparation des forces armées et de la nation à la guerre, et les moyens de conduire la guerre ». Son sujet fondamental est l'enquête sur les conflits armés en temps de guerre et, tandis que les dirigeants politiques de l'État gèrent la guerre, les dirigeants militaires et l'état-major général jouent un rôle plus important dans la conduite des conflits armés.

L'art militaire, la principale composante de la science militaire, s'intéresse à « la théorie et à la pratique de la préparation et de la conduite d'opérations militaires sur terre, sur mer et dans les airs ». La complexité croissante de la guerre au XX^e siècle a dicté la nécessité d'affiner

davantage la terminologie décrivant les niveaux et la portée de l'art militaire. Ce raffinement a conduit les Soviétiques à subdiviser l'art militaire en domaines interdépendants de la stratégie, de l'art opérationnel et de la tactique, chacun décrivant un niveau distinct de guerre mesuré par des normes telles que la mission, l'échelle, la portée et la durée des actions militaires. Étant donné que « l'état de l'art militaire dépend des niveaux de développement de la production et des moyens de lutte, ainsi que de la nature des structures sociales » et reflète « les caractéristiques historiques et nationales d'un pays, ses conditions géographiques et d'autres facteurs », la définition et l'importance relative de ses domaines subordonnés que sont la stratégie, l'art opérationnel et la tactique, ont changé au fil des années depuis la formation de l'État soviétique et continueront de changer à l'avenir. Une caractéristique centrale de l'art militaire soviétique et russe est les principes fondamentaux, mais en évolution, qui régissent la nature des conflits armés. Ces principes se sont développés en accord avec les influences affectant l'art militaire en général.

Depuis les années 1920, les théoriciens militaires soviétiques considèrent la stratégie militaire comme le plus haut niveau de l'art militaire, « embrassant la théorie et la pratique de la préparation de la nation et des forces armées à la guerre, et de la planification et de la conduite des opérations stratégiques et de la guerre dans son ensemble ». La stratégie militaire domine les autres composantes de l'art de la guerre, définissant leurs tâches et les méthodes de forces à l'échelle opérationnelle et tactique. À son tour, la stratégie militaire repose sur l'art et la tactique opérationnels, en tenant compte de leurs capacités et en exploitant leurs réalisations dans l'exécution de tâches stratégiques.

Le deuxième niveau de l'art militaire est le niveau opérationnel, identifié par les Soviétiques dans les années 1920 et utilisé par la suite pour l'analyse des conflits armés en tant que lien intermédiaire entre la tactique et la stratégie. L'art opérationnel englobe la théorie et la pratique de la préparation et de la conduite d'opérations combinées et indépendantes par de grandes formations des forces armées. « Issu d'exigences stratégiques, l'art opérationnel détermine les méthodes de préparation et de conduite des opérations pour atteindre des objectifs stratégiques ». À son tour, l'art opérationnel « établit les tâches et la direction pour le développement des tactiques ».

La tactique, le niveau le plus bas de l'art militaire, étudie les problèmes relatifs à la bataille et au combat, les éléments de base des opérations. La tactique « étudie les règles, la nature et le contenu de la bataille et élabore les moyens de se préparer et de mener la bataille ». La tactique est dialectiquement liée à l'art opérationnel et à la stratégie militaire. La stratégie détermine la nature et les méthodes de conduite de la guerre et la place du combat dans la guerre, tandis que l'art opérationnel détermine les tâches spécifiques que la tactique doit accomplir. À l'inverse, la tactique influence l'art opérationnel et la stratégie militaire.

Ce système bien articulé d'étude de la guerre a émergé dans les années 1920 et a persisté pendant les 70 années qui ont suivi. Depuis les années 1920, la relation fondamentale entre les niveaux de guerre n'a pas changé. Cependant, la portée et l'importance de chaque niveau ont varié en fonction des circonstances politiques et militaires et, surtout, des changements militaro-technologiques. De plus, les définitions de l'art opérationnel et l'analyse rétrospective de l'art opérationnel dans le passé ont été modifiées pour s'adapter aux circonstances contemporaines et futures. Ce processus constant d'analyse et de redéfinition du passé reflète et conditionne les interprétations contemporaines de l'art opérationnel et ouvre la voie à la définition de l'art opérationnel dans l'avenir.

Il est également important de comprendre qu'il y a toujours eu un fossé dans l'Armée rouge (soviétique) entre la théorie et la pratique. Alors que les théoriciens ont régulièrement proposé certains des concepts les plus avancés pour mener la guerre, les praticiens ont commis des erreurs sur le champ de bataille, souvent à un coût catastrophique pour les soldats et l'État. En bref, le même système qui a nourri la théorie avancée a inhibé son application astucieuse dans la bataille, avec des conséquences souvent tragiques.

LES ANNÉES DE FORMATION (1927-1941). L'art opérationnel a émergé lentement comme une catégorie distincte de l'art militaire au XX^e siècle. La nature changeante de la guerre et sa complexité croissante ont rendu les définitions traditionnelles de la stratégie et de la tactique moins pertinentes. Comme l'ont compris les théoriciens militaires du XIX^e siècle, la guerre en tant que série de batailles (ou de grands engagements uniques) était l'objet d'étude de la stratégie, et la bataille était l'objet d'étude de la tactique. Une bataille réussie, qui détruisait ou incapacitait les forces d'un ennemi, permettait d'atteindre avec succès les objectifs stratégiques de la guerre.

Les forces déchaînées par les troubles politiques, sociaux et économiques de la Révolution française et de l'ère napoléonienne ont modifié la nature de la guerre. L'émergence de plusieurs armées de masse, la mobilisation économique de l'État pour la guerre et des objectifs de guerre moins limités (impliquant souvent la destruction pure et simple de systèmes politiques, économiques et sociaux opposés) ont compliqué le cadre traditionnel d'analyse et d'étude de la guerre. Les innovations technologiques du XIX^e et du début du XX^e siècle ont facilité la mobilisation et l'emploi d'armées de plus en plus grandes et l'application de quantités toujours croissantes de puissance de feu sur le champ de bataille. Combiné à une « démocratisation de la guerre » et à l'émergence d'armées de masse, cela a produit le carnage des guerres du milieu et de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Les théoriciens militaires du XIX^e siècle l'ont reconnu et ont lutté contre ces changements. Clausewitz a exprimé de nouveaux concepts tels que la « guerre absolue » et les « éléments moraux de la guerre ». Jomini a tenté de saisir la complexité croissante de la guerre en décrivant un nouveau domaine de « grandes tactiques ». Les opérations militaires ont atteint une plus grande échelle et ont pris la forme d'une série de batailles consécutives et mutuellement liées qui se sont déroulées sur une période de temps plus longue. Néanmoins, les chefs militaires continuaient de planifier et de chercher à mener la bataille d'anéantissement destinée à produire des résultats stratégiques décisifs. Cependant, les batailles isolées d'anéantissement n'ont pas produit de résultats stratégiques. La destruction d'armées individuelles n'assurait plus la fin de la guerre. Bien que certains commandants aient appris cette dure réalité au milieu de la guerre, il a fallu les pertes humaines et matérielles épouvantables de la Première Guerre mondiale pour que la plupart des théoriciens militaires européens le fassent comprendre. Les Soviétiques revendiquent le mérite d'avoir été la première nation à reconnaître la nature changeante de la guerre et la première à adapter son art militaire pour répondre aux nouvelles réalités : « A son crédit, la pensée théorique militaire soviétique, ayant tout d'abord réussi à voir ces tendances dans le développement des affaires militaires, a correctement perçu et révélé la nouvelle composante de l'art militaire – l'art opérationnel ».

L'art opérationnel, en tant que domaine d'étude distinct, a émergé dans les années 1920 et a évolué dans les années 1920 et 1930 alors que les théoriciens militaires soviétiques s'interrogeaient sur la nature de la guerre moderne et sur les solutions aux dilemmes de la Première Guerre mondiale, dont le plus important était de restaurer la mobilité et la manœuvre sur un champ de bataille stagnant et d'exploiter ces moyens pour atteindre des objectifs stratégiques. Dans le cadre de grands débats doctrinaux et stratégiques, les théoriciens militaires soviétiques, dont beaucoup étaient d'anciens officiers tsaristes, ont puisé dans leur répertoire d'expériences militaires (la guerre russo-japonaise, la Première Guerre mondiale et la Guerre Civile), ont lu et étudié en profondeur les théoriciens occidentaux passés et contemporains, et ont façonné une nouvelle compréhension de la nature de la guerre moderne.

Le débat sur la stratégie a été des plus fructueux. Stimulés par la pensée militaire traditionnelle maintenant teintée d'ardeur idéologique, M.N. Toukhatchevski et d'autres ont avancé une stratégie d'anéantissement, par laquelle les forces modernes équipées d'armes modernes pouvaient écraser un ennemi et atteindre rapidement des objectifs stratégiques. D'autres, comme A.A. Svetchine et N.E. Varfolomeïev, défendirent la retenue et l'adoption d'une

stratégie d'attrition pour mieux équiper l'État (en particulier un État technologiquement arriéré) pour survivre à l'effroyable destructivité de la guerre moderne.

Svetchine, ancien officier d'état-major tsariste et penseur militaire de premier plan, s'est fortement inspiré des traditions intellectuelles militaires européennes et russes. Son étude perspicace de la guerre russo-japonaise, de la Première Guerre mondiale et de la Guerre Civile (et sa participation à celle-ci) l'ont équipé de manière unique en tant que stratège de premier plan et créateur du domaine de l'art opérationnel. Entré dans l'Armée rouge en mars 1918, il devient rapidement chef de l'état-major principal panrusse. Après la guerre, il rejoint les facultés de l'Académie Frounzé et de l'Académie de l'état-major, où il est professeur de service d'état-major, de stratégie et d'art militaire. Parmi ses œuvres importantes, citons *Stratégie* (1923 et 1927), dans laquelle il fournit la première et la plus claire définition de l'art opérationnel, *Stratégie dans les œuvres militaires classiques* (1927), *L'évolution de l'art militaire* (1927-1928), *Clausewitz* (1935) et *Stratégie du XX^e siècle dans sa première étape* (1937). Svetchine fut victime des purges après 1937. Les œuvres collectives de Svetchine, en particulier, *Stratégie*, ont fourni la base et la définition de l'art opérationnel, ainsi qu'une explication inégalée du contexte dans lequel l'art opérationnel est né et a évolué.

Varfolomeïev, un autre ancien officier tsariste, a servi dans l'Armée rouge à partir de 1918 en tant que chef d'état-major de l'armée, chef d'état-major adjoint du Front et, plus tard, collègue de Svetchine au département de stratégie de l'Académie Frounzé. Il partageait de nombreuses vues stratégiques et opérationnelles de Svetchine et était un auteur actif de livres théoriques militaires, notamment *L'Armée de choc* et d'articles dans la revue militaire *Guerre et Révolution*. Varfolomeïev s'est concentré sur les opérations de l'armée allemande en 1914 et 1918, son travail fournissant la base du concept soviétique émergent d'opérations successives. Bien que la pleine mesure de ce débat dépasse le cadre de ce chapitre, c'est dans son contexte que l'art opérationnel a émergé de la plume de Svetchine, Varfolomeïev et d'autres des deux écoles stratégiques concurrentes.

En tant que domaine plus sophistiqué, l'art a adopté de nouveaux concepts de guerre au niveau opérationnel, qui ont eux-mêmes mûri tout au long des années 1930. La théorie des opérations successives, qui a été au centre de l'analyse des deux écoles stratégiques dans les années 1920, a mûri dans les années 1930 pour devenir les concepts jumeaux de « bataille en profondeur » et d'« opération en profondeur », concepts qui sont restés des « idéaux » de l'art opérationnel soviétique pendant 60 ans.

La renaissance de la pensée militaire soviétique, qui a donné naissance au domaine de l'art opérationnel et aux concepts jumeaux de la bataille en profondeur et de l'opération en profondeur, et qui a suscité l'expérimentation soviétique avec des structures de forces nouvelles et avancées (par exemple, mécanisées et aéroportées), s'est poursuivie jusqu'en 1937. La persistance et l'originalité de ces idées étaient remarquables compte tenu de la répression politique qui a balayé l'Union soviétique dans les années 1930. En 1937, cependant, les purges ont frappé l'armée, écrasant l'originalité de la pensée et coûtant la vie à de nombreux théoriciens militaires parmi les plus imaginatifs de l'Union soviétique.

Certains penseurs ont survécu aux purges. Mais ils étaient peu nombreux et restaient en danger imminent d'être emportés par la marée de la prosternation obséquieuse devant Staline et ses acolytes victorieux. L'un des survivants, G.I. Isserson, étudiant en art opérationnel et en opérations en profondeurs, était encore en vie dans les années 1970, lorsque ses camarades purgés ont été réhabilités et que leurs idées ont retrouvé leur état de grâce antérieur. Isserson était un théoricien prestigieux et un écrivain prolifique, auteur de plusieurs livres majeurs, dont *L'Évolution de l'art opérationnel* (1932 et 1937), *La Base de l'opération défensive* (1938) et *Nouvelles Formes de lutte* (1940). Il a été chef du département des opérations de l'Académie Frounzé et, plus tard, chef du département des opérations de l'état-major général. Comment a-t-il pu écrire des œuvres avancées et visionnaires comme il l'a fait et survivre dans le processus reste un mystère. Dans les années 1970, il a écrit plusieurs

articles rétrospectifs critiquant le travail des théoriciens militaires soviétiques des années 1930 et exposant le manque de travail imaginatif réalisé après 1937. Dans ses écrits, Isserson a expliqué l'essence du niveau opérationnel et les exigences du succès opérationnel dans les guerres futures, à savoir la capacité de mener une bataille en profondeur et l'opération en profondeur.

Les purges ont accentué une vérité déjà existante dans le développement soviétique (et peut-être russe) : la tendance de la pratique et de la réalité à être significativement en retard, souvent désastreusement, par rapport à la théorie. Bien que l'art opérationnel ait émergé comme un nouveau domaine d'étude militaire dynamique, la plupart des concepts opérationnels qui lui sont associés sont mort-nés ou ne sont que partiellement développés. L'Armée rouge découvrira cette vérité et en souffrira énormément au cours des premiers mois de la guerre en 1941.

Les travaux de Svetchine, Varfolomeïev, Isserson et d'autres ont montré à la fois l'imagination et la futilité de la théorie opérationnelle soviétique dans l'entre-deux-guerres. Leurs descendants réfléchissent encore aujourd'hui aux leçons de ce qui se passe lorsque la folie politique rend inutile la pensée militaire imaginative.

L'ÉPREUVE DE LA GUERRE (1941-1945). Alors que les concepts théoriques de l'art opérationnel dominaient l'attention de l'establishment militaire soviétique pendant l'entre-deux-guerres, les réalités et les pratiques opérationnelles tourmentaient les planificateurs militaires soviétiques après 1938 et, naturellement, préoccupaient les théoriciens militaires soviétiques après le 22 juin 1941. La principale force motrice de l'armée soviétique était, d'abord, sa défense et, ensuite, sa survie et celle de l'État.

Les piètres performances militaires soviétiques ont été évidentes pendant les crises et les guerres qui ont précédé l'invasion allemande de l'Union soviétique (notamment la crise tchèque, l'invasion de l'est de la Pologne et la guerre russo-finlandaise) ; et le déroulement catastrophique de la période initiale de la guerre de juin à décembre 1941 confirma le manque de maîtrise soviétique dans le domaine opérationnel. Malgré des concepts théoriques solides, peu de commandants soviétiques, voire aucun, à quelque niveau que ce soit, ne pouvaient les mettre en œuvre sur le terrain. Les désastres qui s'ensuivirent furent stratégiques en termes d'ampleur et de conséquences. L'analyse rétrospective soviétique a conclu que,

« Les commandants et les états-majors n'étaient pas parfaitement familiers avec toutes les théories de la conduite d'une bataille en profondeur, et il y avait des lacunes dans la base matérielle qui ont entravé sa réalisation. Ainsi, pendant la guerre, il a été nécessaire de réévaluer et de clarifier certains aspects de la préparation et de la conduite des opérations offensives et de trancher à nouveau de nombreuses questions sur la conduite des opérations défensives à l'échelle stratégique et opérationnelle ».

Ces questions ont été abordées à nouveau sous l'immense pression des conditions de combat et dans le cadre d'une quête de survie. L'attaque allemande de juin 1941 a réé la surprise stratégique, opérationnelle et tactique et n'a rencontré qu'une défense stratégique soviétique partiellement préparée. Le commandant et le contrôle soviétiques étaient ineptes, car les commandants de Front et d'Armée soviétiques ne parvenaient pas à établir des défenses cohérentes et montraient une propension alarmante à lancer des contre-attaques prédestinées à échouer. Désastre après désastre, le haut commandement soviétique finit par chercher des solutions pratiques à ces problèmes. L'impératif d'une guerre en cours dictait la nécessité de trouver des solutions pratiques plutôt que théoriques. Pendant quatre ans de guerre, la pratique du champ de bataille a précédé la théorie alors que l'Armée rouge réapprenait à opérer aux niveaux stratégique, opérationnel et tactique de la guerre. Pour cette raison, alors que les écrits théoriques sur l'art opérationnel diminuaient, les travaux pratiques sur la conduite de la guerre à tous les niveaux fleurissaient.

En novembre 1942, le haut commandement et l'état-major soviétiques ont mis en place un mécanisme de collecte et de traitement systématique des expériences de guerre, principalement au niveau du front et du commandement de l'armée. Ce système élaboré et efficace a finalement produit des centaines de volumes d'analyses secrètes ou très secrètes des techniques opérationnelles et d'innombrables autres séries classifiées sur des questions tactiques compilées par les commandements de front et les branches de la force. Ces analyses ont fourni la base de nouveaux règlements, ordres, directives et instructions pour l'emploi en temps de guerre de tous les types de forces. Les volumes qui en résultèrent éduquèrent l'Armée rouge aux techniques de la guerre moderne et rendirent possible la transformation de l'Armée rouge d'une force à peine capable de survivre en 1941 en une armée victorieuse en 1945. Ces documents, ainsi que ceux qui ont suivi sur l'expérience de guerre préparée après la guerre, reflètent la renaissance pratique de l'art opérationnel et l'accomplissement de ces écrits théoriques des années 1920 et 1930. En fait, pendant la guerre, l'Armée rouge a finalement réalisé sa théorie de « l'opération en profondeur ».

Trois exemples illustrent les approches soviétiques de l'art opérationnel pendant la guerre. La première, rédigée par le maréchal S.K. Timochenko, exprimait l'espoir de l'état-major général que les réformes menées en 1940 et 1941 avaient placé l'Armée rouge sur un pied de guerre adéquat ; la seconde, par le commandant de brigade P.D. Korkodinov, illustre l'appréciation aiguë des Soviétiques de ce qui se passait en 1941 ; une troisième, par le major-général N. Talensky, a passé en revue les leçons apprises par les Soviétiques en temps de guerre.

Timochenko, un proche associé de Staline et de Vorochilov, était ministre de la Défense en décembre 1940 lorsqu'il prononça son discours de clôture d'une conférence militaire controversée à Moscou. Bien que les purges aient fait leur travail et discrédité les théoriciens des années 1930, il est remarquable de voir à quel point l'héritage intellectuel de l'art opérationnel et de l'opération en profondeur était évident dans son discours. A cette époque, Timochenko avait pour tâche de réformer l'Armée rouge après ses piètres performances en Pologne et pendant la guerre russo-finlandaise. Malgré les restes de pensée originelle dans le discours de Timochenko, la performance de l'Armée rouge en 1941 a montré l'état lamentable dans lequel elle était tombée.

Dans la revue d'état-major *Pensée militaire*, Korkodinov a retracé le cours de la guerre germano-polonaise et le début de la Seconde Guerre mondiale en Europe occidentale. Il est parvenu à des conclusions franches et effrayantes. Son article et ceux qui l'accompagnaient illustrent une évaluation qui était frappante dans leur appréciation aiguë de ce qui se passait en 1940 et 1941. Tragiquement, l'Armée rouge n'a pas converti cette appréciation en une solide pratique militaire.

Talensky, un écrivain soviétique de premier plan en temps de guerre et d'après-guerre sur les questions de stratégie militaire et d'art opérationnel, a écrit de nombreux articles dans *Pensée militaire* qui ont été remarquables par leur grande qualité. Ce qui est surprenant, c'est qu'il ait pu écrire ouvertement malgré la présence de Staline, qui, même en temps de guerre, avait tendance à étouffer la pensée créative et à s'attribuer le mérite de toute innovation militaire, aussi minime soit-elle. Les articles de Talensky ont passé en revue l'état de l'art opérationnel en 1945, ont cité les quelques théoriciens militaires d'avant-guerre qui n'avaient pas été discrédités et ont ressuscité le concept de l'opération en profondeur (sans ressusciter la mémoire de ses créateurs). Il a conclu à juste titre : « Notre art opérationnel a accumulé la plus riche expérience, ce qui a permis en théorie et, nécessairement, en pratique de faire de nouvelles étapes dans le développement de cette branche la plus importante de l'art militaire ». L'avertissement ultérieur de Talensky selon lequel la nature de la guerre était en constante évolution et que l'étude la plus approfondie des expériences de guerre était essentielle à la maîtrise de l'art opérationnel à l'avenir a donné le ton à l'approche soviétique ultérieure de l'art opérationnel au cours de la première période d'après-guerre.

LES ANNÉES STALINIENNES D'APRÈS-GUERRE (1946-1953). Dans l'immédiat après-guerre, l'inquiétude soviétique pour le niveau opérationnel de la guerre s'est intensifiée. Le contrôle stalinien sur la discussion ouverte et détaillée des questions opérationnelles dans les travaux écrits a produit l'apparence extérieure de l'atrophie dans la science militaire soviétique. La plupart des textes généraux et des articles plus courts dans des revues ouvertes s'en remettent au rôle de Staline dans la science militaire et soulignent l'application universelle des facteurs opérationnels permanents de Staline aux questions militaires. Exprimés comme des principes durables qui déterminaient le cours et l'issue de la guerre, ceux-ci comprenaient la stabilité de l'arrière, le moral de l'armée, la quantité et la qualité des divisions, l'armement de l'armée et la capacité d'organisation du personnel de commandement.

Le repli apparent de l'art militaire était réel, produit de la suspicion et de la censure staliniennes. Bien que les écrits de sources fermées suggèrent une partie de ce repli, ils révèlent également le développement continu de la pensée militaire malgré la domination de Staline. Comme le démontrent aujourd'hui des documents d'archives récemment publiés, les analyses franches de l'état-major général et de l'Académie d'état-major général sur les opérations en temps de guerre se sont poursuivies sans relâche. La théorie militaire et l'art opérationnel soviétiques ont également évolué en conséquence logique des expériences de la Grande Guerre patriotique, et les forces armées soviétiques ont été restructurées et rééquipées en accord avec les exigences changeantes de l'art opérationnel et les changements technologiques accélérés d'après-guerre. Il y avait, bien sûr, certains sujets que les théoriciens militaires étaient empêchés d'aborder. Il s'agissait notamment des questions politiquement sensibles de la surprise, en particulier concernant les circonstances du succès allemand en juin 1941 ; tout le sujet de la période initiale de la guerre ; et les faiblesses de la théorie défensive stratégique et opérationnelle soviétique, que les événements de 1941-1942 avaient mises en évidence de manière éclatante. Étaient également interdites les discussions sérieuses sur l'impact de l'armement atomique sur les guerres futures, en partie à cause de la dépréciation délibérée de Staline des effets de la guerre atomique (qui, en partie, cachait la véritable préoccupation de Staline pour le sujet). En dehors de ces interdictions, avant 1953, les théoriciens soviétiques pouvaient aborder et ont abordé la plupart des autres facettes de l'art opérationnel, bien qu'en vantant les contributions de Staline à chaque réalisation positive de l'Armée rouge en temps de guerre. Après la mort de Staline en 1953, les contraintes liées à l'écriture se sont atténuées et des discussions importantes ont commencé sur les questions militaires jusque-là interdites.

Les écrits du lieutenant-général V. Zlobin et du major-général L. Vetoshnikov dans *Pensée militaire* sont représentatifs de l'attitude soviétique d'après-guerre à l'égard de l'art opérationnel. Ils ont passé en revue les efforts de Staline pendant la Guerre Civile et ont crédité l'Union soviétique d'être la première nation à identifier le niveau opérationnel unique de la guerre, par opposition aux expériences occidentales avec la « petite stratégie » et la « grande tactique ». Les deux auteurs ont reconnu l'importante théorie des opérations en profondeur des années 1930 (sans mentionner les théoriciens qui l'ont développée) et ont même fait allusion au facteur de surprise en juin 1941. Cependant, ils ont souligné de manière chauvine la supériorité de l'art opérationnel soviétique, qui a permis à l'Union soviétique d'absorber finalement le coup allemand et d'en sortir victorieuse (en grande partie, selon les auteurs, grâce à la direction éclairée de Staline). L'examen détaillé par les auteurs des techniques opérationnelles de l'Armée rouge, en particulier de 1943 à 1954, a démontré la domination d'après-guerre de ces expériences de guerre. Par la suite, Zlobin et Vetoshnikov ont développé l'essentiel de leurs arguments et ont mis encore plus l'accent sur la nature de la guerre contemporaine et future, avec le respect dû au rôle de Staline en tant que théoricien et praticien militaire prééminent.

A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION DANS LES AFFAIRES MILITAIRES. La mort de Staline et les changements politiques qui s'ensuivirent en Union soviétique – en particulier la déstalinisation de la période post-1958 – permirent aux théoriciens militaires soviétiques de se débarrasser lentement du vernis des principes staliniens, qui avaient à la fois isolé la théorie opérationnelle d'un examen intensif et empêché une discussion plus active et ouverte des questions opérationnelles. Cela a également permis à ces théoriciens de réfléchir plus pleinement à la probabilité et à la nature de la guerre nucléaire. Les débats théoriques ont gagné en intensité, ont suivi les luttes politiques au sein de l'Union soviétique et ont culminé en 1960 avec la pleine reconnaissance soviétique qu'une « révolution » s'était produite dans les affaires militaires. Les racines de cette reconnaissance étaient déjà apparentes avant 1960.

En 1955, deux ans après la mort de Staline, le lieutenant-général A. Tsvetkov a retracé l'évolution de l'art opérationnel et, en particulier, l'impact du changement technologique sur son contenu. Plus important encore, il a évalué l'impact de ce changement sur l'art opérationnel de tous les types modernes de forces de combat. Il est rafraîchissant de constater que les références au rôle de Staline dans le développement de l'art opérationnel ont pratiquement disparu, bien que la critique plus large du système soviétique soit restée interdite. Un an plus tard, le colonel V. Vasiliev examina à nouveau la place de l'art opérationnel dans le contexte de la stratégie et souligna la nécessité d'élaborer des théories distinctes et détaillées de l'art opérationnel relatives aux différentes branches et aux types de forces. Il plaida en faveur d'une mise à jour continue de la nature de l'art opérationnel et, ce faisant, il a souligné à nouveau le facteur de surprise, qui avait été si souvent ignoré dans les écrits de l'ère stalinienne.

Plus important encore, le maréchal des forces blindées, P.A. Rotmistrov, un illustre ancien commandant en temps de guerre et chef des forces blindées et mécanisées soviétiques pendant les dernières années de la Grande Guerre patriotique, a écrit un article qui a été le premier à reconnaître l'influence croissante que l'armement atomique avait sur l'art opérationnel. L'article de Rotmistrov était transitoire, à califourchon sur deux périodes ; une jambe était plantée dans la célébration de l'art opérationnel d'après-guerre, tandis que l'autre sondait avec hésitation l'avenir nucléaire et ce que cela signifierait pour la conduite de la guerre. Rotmistrov a attiré l'attention sur les nouvelles armes de destruction massive, un sujet qui allait préoccuper les théoriciens soviétiques pendant des décennies.

Ces premiers écrits théoriques post-staliniens contenaient bon nombre des mêmes détails sur l'évolution de l'art opérationnel que les travaux des théoriciens de l'immédiat après-guerre. Ce qui avait changé, c'était la référence incessante au rôle de Staline dans cette évolution. Reflétant à nouveau les débats politiques en cours, les théoriciens mettaient désormais davantage l'accent sur l'impact potentiel du changement technologique sur l'art militaire et mettaient beaucoup moins l'accent sur le rôle et l'utilité des « facteurs d'action permanents » de l'ère stalinienne dans la guerre.

LA RÉVOLUTION DANS LES AFFAIRES MILITAIRES (1960-1964). D'une manière générale, la révolution dans les affaires militaires n'a pas modifié sensiblement la définition soviétique de l'art opérationnel. Cependant, elle a diminué son importance en ce qui concerne les questions de stratégie et, en particulier, elle a atténué l'intérêt pour les techniques opérationnelles conventionnelles et accru l'intérêt pour les concepts nucléaires stratégiques. La période qui a suivi s'est déroulée en deux étapes distinctes. La première, qui a duré de 1960 jusqu'à l'époque de la destitution de Nikita Krouchtchev en 1964, a été marquée par une déstalinisation intensive et une préoccupation accrue pour une guerre nucléaire mondiale. Mieux caractérisée par l'ouvrage du colonel général S.V. Sokolovski *Stratégie militaire*, la théorie soviétique de cette période a écarté la probabilité d'une guerre conventionnelle et a soutenu que la guerre future serait intrinsèquement et globalement nucléaire. Cette croyance a été soulignée par une restructuration de l'armée pour réduire l'importance des forces

opérationnelles (terrestres) et mettre plutôt l'accent sur les forces nucléaires (fusées stratégiques). Cette politique n'était pas tout à fait acceptable pour les cercles militaires.

Dans un article de 1961, le major-général B. Golovchiner a décrit l'attitude soviétique à l'égard des opérations dans un contexte nucléaire. Soulignant l'importance accrue des opérations conjointes, il a souligné le rôle émergent des armes atomiques, des systèmes de lancement de roquettes et de la radioélectronique dans le combat moderne. Ces nouveaux systèmes, à leur tour, accordaient une importance encore plus grande à la profondeur des opérations et au concept d'engagement simultané des forces ennemies. L'année suivante, le colonel I. Marievsky retraça en détail les racines de l'art opérationnel avant les années 1920 et réhabilita partiellement les concepts et la réputation de Svetchine, le père longtemps ignoré de l'art opérationnel. Marievsky a fourni une mine de documents sur les développements de l'entre-deux-guerres jusque-là indisponibles sous forme imprimée et, en particulier, a abordé franchement les dommages causés à la pensée militaire soviétique par les excès de Staline.

En 1963, afin de démontrer davantage le processus de déstalinisation et la nouvelle période de glasnost sous Krouchtchev, la *Revue militaire historique* a republié un exposé de 1932 du chef d'état-major de l'Armée rouge, A.I. Yegorov, sur l'art et la tactique opérationnels. La publication de l'article de Yegorov, une victime des purges, a marqué un nouvel engagement à réexaminer l'impact des purges sur la pensée opérationnelle et à évaluer le rôle que la répression a joué sur les étapes initiales désastreuses de la Grande Guerre patriotique. Dans le contexte de la fixation soviétique sur les questions nucléaires, cette nouvelle préoccupation pour les échecs de la fin des années 1930 a eu pour effet supplémentaire de revitaliser l'intérêt soviétique pour l'art opérationnel. Le renversement ultérieur de Krouchtchev, en partie motivé par le mécontentement des officiers supérieurs soviétiques face à la réduction de l'influence des forces terrestres (et à la réduction concomitante de l'importance des questions opérationnelles), a ouvert la voie à une réévaluation fondamentale de la doctrine militaire et à un regain d'intérêt pour la guerre conventionnelle et l'art opérationnel.

REDYNAMISATION DE L'ART OPÉRATIONNEL (1965-1970). Des articles et des études publiés après 1964 témoignent d'un éloignement de la préoccupation pour les questions nucléaires : premièrement, ils examinent les racines historiques de l'art opérationnel ; et, deuxièmement, en 1968, ils démontrent une conscience aiguë que les techniques opérationnelles traditionnelles s'appliquaient dans un contexte moderne. Ces articles étaient en fait des précurseurs de la période des années 1970, lorsque l'art opérationnel et les opérations conventionnelles dans un contexte de « peur nucléaire » sont redevenus des préoccupations soviétiques prééminentes.

Un ouvrage soviétique de synthèse sur le développement de l'art opérationnel paraît en 1965. Intitulé *Problèmes de stratégie et d'art opérationnel dans les œuvres militaires soviétiques*, l'ouvrage en deux volumes contenait des sélections d'écrit d'une foule de théoriciens de l'entre-deux-guerres, dont beaucoup n'avaient pas été mis à la disposition des lecteurs depuis les années 1930. L'introduction du livre par le chef de l'état-major général de l'armée soviétique, le maréchal de l'Union de l'Union soviétique M.V. Zakharov, a souligné l'importance des écrits et a officiellement sanctionné le processus de réhabilitation d'écrivains tels que Svetchine, Toukhatchevski et une foule de théoriciens oubliés de l'art opérationnel.

Toujours en 1965, la *Revue militaire historique* publia un long compte rendu rétrospectif du développement de l'art opérationnel au cours des années 1930 par le théoricien survivant de l'entre-deux-guerres, Isserson. L'article fournissait de nouveaux détails sur le processus par lequel l'art opérationnel a été développé, exposait les points de vue et les contributions de ceux qui avaient été purgés à la fin des années 1930, et expliquait franchement pour la première fois comment le stalinisme avait affecté négativement le processus. Un article ultérieur écrit par le colonel A. Golubev a complété et critiqué l'œuvre de Isserson et a également pleinement réhabilité Svetchine, le principal théoricien stratégique et opérationnel. Poussé par le débat en cours sur la nature de la guerre nucléaire et

conventionnelle, Golubev a fourni un certain contexte historique en ressuscitant les paramètres du grand débat stratégique des années 1920 concernant les écoles stratégiques concurrentes de l'attrition et de l'anéantissement. Ses écrits ont examiné en profondeur les œuvres de Toukhatchevski, de Triandafillov et d'autres, et ont jeté une nouvelle lumière sur le concept d'opérations successives.

Ce débat a continué à mûrir lorsque, en 1966, le major-général N. Pavlenko a publié un article substantiel dans la *Revue militaire historique*, qui abordait le contexte stratégique du développement de l'art opérationnel dans les années 1920 et examinait à nouveau en détail les écrits et les points de vue des théoriciens militaires purgés, en particulier Svetchine et Toukhatchevski. L'article de Pavlenko se concentrait sur l'évolution des concepts offensifs stratégiques dans les paramètres du débat stratégique et soulignait le rôle des opérations successives. Le chef des forces terrestres soviétiques et vice-ministre de la Défense, le général I. Pavlovsky, a par la suite appliqué le même regard critique au développement de l'art opérationnel durant la Grande Guerre patriotique. L'article de Pavlovsky reflétait une tendance encore plus large à mesure que de nouveaux livres importants paraissaient sur le sujet, par exemple, *Les Armées interarmes dans l'offensive* du colonel-général P.A. Kurochkin.

Complétant la redynamisation de la base analytique de l'art opérationnel, le maréchal de l'Union soviétique M.V. Zakharov, chef de l'état-major général soviétique, a publié un article en 1970 qui examinait en détail le développement historique du concept d'opération en profondeur, l'élément central de la manœuvre opérationnelle historique. Zakharov a souligné l'utilité contemporaine de l'opération en profondeur et a ouvert la voie à la fixation soviétique sur la manœuvre opérationnelle. Cela allait dominer la théorie opérationnelle pendant les quinze années suivantes. L'effervescence intellectuelle est évidente dans ces articles, tout comme l'est le mouvement constant qui s'éloigne de l'obsession de la guerre nucléaire pour une foi accrue dans l'utilité des opérations conventionnelles, une fois qui a sous-tendu le regain d'intérêt soviétique pour l'art opérationnel.

L'APOGÉE DE L'ART OPÉRATIONNEL (1970-1986). La fixation soviétique sur la guerre nucléaire et la stratégie, et l'éclipse de l'art opérationnel qui en a résulté, s'est entièrement érodée en 1970. L'intérêt accru pour l'art opérationnel dans les années 1970, accompagné des efforts soviétiques pour restructurer leurs forces armées afin d'améliorer leurs capacités opérationnelles, a élevé l'importance de ce domaine de sa position relative de négligence au début des années 1960 à un sujet de préoccupation majeur. Alors que les théoriciens militaires soviétiques s'accordaient à dire que l'introduction des armes nucléaires avait considérablement modifié la nature de la guerre future et le contenu de l'art opérationnel (et des opérations), ils ont renouvelé leur foi en la validité de l'art opérationnel en tant que sujet clé dans la maîtrise de la guerre. Par conséquent, ils ont réexaminé le sujet clé de la période initiale de la guerre, redéfini les aspects traditionnels de la masse et de la concentration, et se sont concentrés sur la conduite des manœuvres (à la fois opérationnelles et tactiques) conçues pour réduire la probabilité que des armes nucléaires soient utilisées dans une guerre future et, si elles étaient utilisées, pour atténuer les effets de ces armes (en particulier les armes nucléaires tactiques). Tout au long des années 1970, l'étude soviétique de la manœuvre s'est concentrée sur la manœuvre antinucléaire et a abouti au développement des concepts jumeaux de l'offensive stratégique de théâtre et de la manœuvre opérationnelle par les groupes de manœuvre opérationnelle. Dans ce contexte, les écrits soviétiques sur tous les aspects de l'art opérationnel et de la manœuvre opérationnelle se sont élargis et intensifiés.

Dans un article de 1970, le major-général M. Cherednichenko a identifié les caractéristiques contemporaines de l'art opérationnel, notamment une distinction minutieuse entre la guerre nucléaire et la guerre conventionnelle, la question de la guerre locale, le concept d'offensives stratégiques de théâtre et les nouvelles exigences technologiques telles que la solution mathématique des problèmes de l'art militaire. Peu de temps après, le

lieutenant-général I. Zavialov et le colonel V. Chervonobab ont esquissé le contexte et la nature de l'art opérationnel et ont donné le ton aux écrits ultérieurs dans les années 1970. Le premier est revenu sur le thème nucléaire, a analysé les effets de la guerre nucléaire sur les relations traditionnels entre la stratégie, l'art opérationnel et la tactique, et a souligné l'impact possible de la guerre nucléaire sur des aspects spécifiques de l'art opérationnel. Le second a évalué l'impact d'une guerre nucléaire potentielle sur les lois de la guerre et les principes de l'art militaire.

Le premier volume de la nouvelle Encyclopédie militaire soviétique, paru en 1976, comprenait un article substantiel écrit par le colonel-général N.V. Ogarkov sur la nature et l'importance de l'opération en profondeur. Le fait qu'Ogarkov était alors premier vice-ministre de la Défense soulignait l'intérêt soviétique pour le sujet. Les écrits d'Ogarkov, et une foule d'articles sur l'art opérationnel et la manœuvre opérationnel qui ont suivi, reflètent le développement au sein de l'état-major général du concept de groupe de manœuvre opérationnelle. En 1978, le colonel L.I. Voloshin est revenu sur le thème de l'opération en profondeur, relatant son développement et l'appliquant aux opérations contemporaines et futures. Il concluait :

« Bien que l'expression « opérations en profondeur » n'ait pas été utilisée dans les documents officiels depuis les années 1960, les principes généraux de cette théorie n'ont pas perdu leur sens et, sur la base matérielle contemporaine de la lutte armée, ils continuent de se perfectionner ». Sans le dire directement, il a fourni le contexte nécessaire au développement et à l'emploi de groupes de manœuvre opérationnelle modernes.

La même année, N.N. Fomin réévalue la périodisation de l'art opérationnel, soulignant la portée et la complexité croissantes des opérations offensives modernes. Les articles ultérieurs intensifient l'étude de l'art opérationnel et de la manœuvre opérationnelle en analysant de nouveaux aspects de l'art opérationnel. Le major-général V.V. Mozolev et le colonel-général M.I. Bezhrebty se sont concentrés sur l'opération combinée et son rôle sur le champ de bataille complexe moderne, mettant l'accent sur la nécessité d'un meilleur commandement et d'un meilleur contrôle, l'utilisation de la modélisation mathématique et l'importance croissante des tirs à longue portée et des manœuvres rapides en profondeur. Pendant ce temps, le colonel R. Savushkin a fourni un contexte plus historique en examinant l'évolution du terme « opération » au cours de la période précédant les années 1930 et en appelant à une étude plus intense du sujet à l'avenir.

Alors que la préoccupation soviétique pour l'art opérationnel et l'utilité de la manœuvre opérationnelle au combat s'est poursuivie dans les années 1980, les développements technologiques et la manière dont les armées étrangères les ont exploités ont suscité une inquiétude et une réaction renouvelées de la part des théoriciens militaires soviétiques dans les domaines opérationnel et tactique. Au début des années 1980, les réalités technologiques ont forcé les théoriciens militaires soviétiques à s'attaquer à toute une série de nouveaux problèmes de combat associés à l'évolution de l'armement de combat. Le premier problème a été l'apparition sur le champ de bataille d'armes à plus longue portée et de haute précision, plus meurtrières et plus sophistiquées des missiles guidés antichars des années 1970. Simultanément, l'acceptation occidentale du niveau opérationnel de la guerre en tant que concept valide et le développement de nouveaux concepts de manœuvre ont aggravé les effets néfastes de cette révolution technologique sur les concepts offensifs soviétiques traditionnels. Le concept américain de bataille aéroterrestre et le concept d'attaque de suivi des forces de l'OTAN cherchaient à tirer parti du nouvel armement en menant une « bataille en profondeur » pour frapper les forces ennemies jusqu'aux profondeurs de leur formation. Ces concepts essentiellement opérationnels mettaient les deuxièmes échelons, les groupes de manœuvre opérationnelle et les installations de la zone arrière soviétiques en danger accru lors de futures guerres. En bref, le nouvel armement et les concepts opérationnels occidentaux

ont forcé les Soviétiques à abandonner, ou du moins à modifier sérieusement, les concepts opérationnels traditionnels d'échelonnement et de manœuvre des forces.

A la fin des années 1970 et au début des années 1980, menacés par l'utilisation possible d'armes nucléaires tactiques et de théâtre par l'ennemi en temps de guerre, les théoriciens militaires soviétiques recommandaient l'utilisation en temps de guerre d'un échelon stratégique et opérationnel moins profond : en substance, un seul échelon de fronts, chacun avec la prépondérance de ses armées également formé en un seul échelon. Ils pensaient que l'emploi des groupes de manœuvre opérationnelle en temps de guerre résoudrait le problème en remplaçant les lourds échelons de second échelon par des forces d'exploitation plus dynamiques, plus souples et plus rapides qui pourraient faire face à la nature non linéaire du combat au niveau opérationnel de la guerre.

Le Soviétiques ont finalement contré l'introduction occidentale de nouveaux armements de haute précision au début des années 1980 en abandonnant presque totalement les concepts linéaires de la guerre, même au niveau tactique. En 1984, bien que les théoriciens soviétiques aient défini les problèmes auxquels étaient confrontés les futurs arts et tactiques opérationnels, ils n'avaient pas encore trouvé de solution complète. Leurs tentatives à partir de 1985 ont ouvert une période plus complexe de développement militaire, une période rendue encore plus difficile par les problèmes politiques, économiques et sociaux qui ont ébranlé les fondements de l'empire et de l'État soviétiques et aggravé les difficultés déjà rencontrées pour maîtriser le sujet de la guerre future.

Le développement et la mise en service par les armées occidentales d'armes de haute précision, de systèmes cybernétiques plus sophistiqués pour le commandement et le contrôle, ainsi que le traitement et la diffusion de l'information, ont posé un immense défi aux théoriciens soviétiques, dont l'établissement scientifique ne pouvait tout simplement pas rivaliser avec leurs homologues occidentaux. Ce qui était clair, c'est que les techniques opérationnelles de base et les techniques tactiques, ainsi que les structures de forces, devraient changer pour répondre aux nouvelles exigences de ce qui devenait de plus en plus un champ de bataille fragmenté et non linéaire.

Plusieurs tendances étaient notables alors que les théoriciens se débattaient avec ces nouveaux problèmes. Tout d'abord, ils ont mis encore plus l'accent qu'auparavant sur les manœuvres, tant au niveau opérationnel que tactique. Deuxièmement, les concepts traditionnels de concentration et d'échelonnement ont dû évoluer pour répondre à de nouvelles exigences. Une grande partie de cette discussion s'est déroulée dans le cadre bien établi du débat sur l'évolution historique de l'art opérationnel. Au début des années 1980, les théoriciens soviétiques ont intensifié leur étude des opérations offensives successives comme clé du succès d'une opération stratégique de théâtre. Le colonel R.A. Savushkin a étudié l'origine des opérations offensives successives pendant l'entre-deux-guerres, tandis que le colonel-général M.I. Bezhrebty a fait de même pour la période post-1941. Ces articles sur la nature de l'opération en profondeur ont jeté les bases d'un débat plus productif sur les questions contemporaines. Un article du colonel P.G. Skachko en 1985 est typique de ce vaste débat. Il a examiné les exigences modernes pour les opérations en profondeur, incorporant dans son analyse de nouveaux moyens importants de tir à longue portée (armes de haute précision) et a souligné le rôle croissant de la mobilité aérienne. Bientôt, les théoriciens militaires soviétiques soutiendraient que l'importance accrue de la mobilité aérienne avait rendu le combat tridimensionnel et nécessitait la création d'un échelon aérien capable de mener des batailles « terre-air » de concert avec des échelons terrestres de forces de manœuvre opérationnelle et tactique.

LE DÉBAT SUR LA DÉFENSIVE (1987-1991). A la fin de l'année 1985, que le spécialiste de la tactique soviétique, le lieutenant-général V.K. Reznichenko, a identifiée comme la fin d'une ancienne et le début d'une nouvelle période de développement militaire, les théoriciens militaires soviétiques étaient confrontés à des dilemmes militaires exacerbés par des

problèmes économiques croissants. En réalité, la plupart de ces questions étaient liées aux coûts écrasants associés à la militarisation continue de l'État et de l'économie. L'accélération potentielle du rythme des combats résultant de l'amélioration de la mobilité des forces et de la létalité et de la précision croissantes de l'armement a remis en question les hypothèses de longue date concernant la nature des futures combats au sol. Les Soviétiques adhéraient toujours au concept général de l'opération stratégique de théâtre, et les écrits théoriques soviétiques témoignaient d'une foi inébranlable dans l'offensive comme la meilleure garantie de victoire dans la guerre future. Au cœur de ce concept se trouvaient les aspects traditionnels de la bataille en profondeur, des opérations en profondeur et du véhicule pour la manœuvre opérationnelle, le groupe de manœuvre opérationnelle.

Des problèmes majeurs, cependant, tourmentaient les théoriciens soviétiques. La première était d'ajuster les concepts opérationnels pour tenir compte de la présence sur le champ de bataille d'armements de haute précision. La seconde était de contrer les concepts occidentaux de bataille en profondeur. La solution soviétique initiale à ces deux problèmes a été leur abandon presque total des concepts linéaires de la guerre. Les théoriciens soviétiques ont avancé de nouveaux concepts de guerre non linéaire, identifiables jusqu'au niveau tactique le plus bas. Ceux-ci se caractérisaient par l'adoption de nouvelles techniques d'échelonnement, la formation et l'emploi de forces interarmes adaptées, l'augmentation de la fréquence des actions indépendantes par les forces opérationnelles et tactiques et la prolifération des forces d'assaut aérien (un échelon aérien) à tous les niveaux de commandement. Pas plus tard qu'en 1987, le concept de manœuvre opérationnelle antinucléaire constituait encore la pierre angulaire des techniques opérationnelles et tactiques soviétiques conçues pour prévenir, empêcher ou empêcher l'ennemi de recourir à la guerre nucléaire. Dans le même temps, les analystes soviétiques avaient conclu que les armes de haute précision représentaient essentiellement la même menace pour les forces d'attaque que les armes nucléaires tactiques, et qu'une plus grande importance accordée aux manœuvres opérationnelles et tactiques serait un remède partiel à la lutte contre l'utilisation par l'ennemi d'armes de haute précision. Pour tirer pleinement parti des effets de la manœuvre, les Soviétiques croyaient qu'ils devaient réduire le temps de planification et exécuter le commandement et le contrôle avec plus de précision. Pour ce faire, il fallait mettre davantage l'accent sur l'utilisation d'outils cybernétiques, y compris l'automatisation du commandement et le recours accru aux calculs tactiques et opérationnels.

Le concept soviétique de combat non linéaire (*ochagovyi*) était le noyau d'un concept soviétique plus large de « bataille terre-air », qui avait évolué en 1988 en juxtaposition avec le concept américain de bataille aéroterrestre. La guerre non linéaire n'entraînait en aucun cas en conflit avec les concepts opérationnels soviétiques traditionnels tels que les opérations en profondeur et ne représentait qu'une autre étape d'une longue évolution commencée dans les années 1930. Un article de 1988 du colonel V.I. Ulianov illustre l'analyse soviétique continue des opérations en profondeur et réaffirmait son applicabilité contemporaine.

Cependant, de brusques changements se sont rapidement produits, stoppant cette évolution dans son élan. Ces changements n'ont pas été provoqués par des nécessités militaires, mais plutôt par l'aggravation de la situation économique et politique soviétique. Les écrits de la théorie militaire sont restés remarquablement évolutifs et ont mis l'accent sur la droite offensive jusqu'en 1987, lorsque les dirigeants politiques et militaires soviétiques ont annoncé un changement fondamental vers une doctrine militaire défensive. Naturellement, la revue de l'état-major, *Pensée militaire*, a été la première à refléter la doctrine militaire modifiée. Alors qu'avant 1987, cette revue publiait régulièrement deux à quatre fois plus d'articles sur des thèmes offensifs que sur des thèmes défensifs, en 1987, le rapport a commencé à changer dans l'autre sens. En 1990, les articles défensifs étaient plus nombreux que les articles offensifs dans un rapport de trois contre un. D'autres revues militaires ont emboîté le pas.

En 1987, le colonel R.A. Savushkin a réexaminé la pensée défensive soviétique dans l'entre-deux-guerres, une tendance qui a culminé l'année suivante avec la réhabilitation complète de Svetchine, le spécialiste défensif partiellement réhabilité des années 1920. En effet, l'article principal du numéro de janvier 198, qui a paru sous la forme d'un éditorial non signé, a fourni la justification de la doctrine défensive et expliqué ses implications pour l'art militaire. Un article ultérieur du colonel E.G. Korotchenko a soigneusement tricoté les principes de l'art militaire et opérationnel dans le tissu de la défensive.

De nombreux théoriciens militaires étaient moins enthousiastes à propos de cette tendance car ils tentaient d'accommoder les anciens thèmes offensifs avec les exigences de leur nouvelle doctrine défensive. Dans le numéro de décembre 1988 de *Pensée militaire*, G.I. Salmanov a gentiment rappelé aux lecteurs que l'art opérationnel et la nature de la guerre moderne n'ont pas changé du jour au lendemain et que la doctrine défensive était essentiellement une nouvelle approche politique du problème de la guerre et de la stabilité mondiale. L'avertissement de Salmanov a été vivement souligné dans un article de 1991 par le colonel-général I.N. Rodionov, le commandant de l'Académie d'état-major général Vorochilov, qui, avec d'autres écrits importants, représentait une approche réservée de la sagesse et de la faisabilité d'un excès de défensive. Dans le même temps, le débat se poursuivait alors que l'éminent tacticien soviétique, le lieutenant-général V.G. Reznichenko, présentait aux lecteurs une évaluation équilibrée des opérations offensives et défensives de l'armée, et le colonel A.B. Zakharov a rédigé une évaluation nette de l'impact des changements technologiques récents sur la nature du combat armé.

L'article de Rodionov est représentatif des points de vue de nombreux analystes militaires qui s'interrogent sur la sagesse et la validité d'une trop grande dépendance à l'égard de la défensive ; il s'est dit préoccupé par le fait que les théoriciens et les planificateurs pèchent par excès de prudence lorsqu'ils tentent de définir quels niveaux de force et quelles techniques opérationnelles futurs répondaient aux besoins de suffisance défensive, d'abord dans un contexte soviétique, puis dans un contexte russe. Depuis la chute de l'Union soviétique, ces théoriciens ont eu tendance à adhérer à des vues « soviétiques » plus anciennes sur la nature de la guerre – en particulier, au niveau opérationnel – et, plus généralement et de manière inquiétant, sur le rôle et la fonction de l'armée dans le nouvel État russe.

CONCLUSIONS. Depuis sa création en tant que domaine d'étude distinct dans les années 1920, l'art opérationnel soviétique a peu changé. En théorie et en pratique, l'identification du niveau opérationnel, son utilisation dans la planification et la conduite de la guerre, et son utilité pour l'étude de la nature de la guerre, rétrospectivement ou comme véhicule de prévision, a fait ses preuves. En ce sens, les théoriciens opérationnels soviétiques ont contribué non seulement à leur propre développement militaire, mais aussi à la santé des établissements militaires d'autres nations qui ont apprécié et adopté l'approche soviétique. Ce n'est pas une coïncidence si l'étude occidentale du niveau opérationnel en tant que sujet distinct et valable à part entière s'est développée à la fin des années 1970 et dans les années 1980 avec des résultats positifs.

Le contenu, la portée et l'importance de l'art opérationnel ont évolué au fil du temps en fonction de la nature changeante de la guerre. Plus important encore, l'étude du niveau opérationnel a permis de mieux comprendre l'impact des changements technologiques sur la guerre à tous les niveaux. A certains moments, les changements technologiques ont accru l'importance de l'art opérationnel (comme dans les années 1930 et 1970), et à d'autres moments, les innovations technologiques majeures (atomiques, nucléaires) ont eu tendance à diminuer l'importance de l'art opérationnel par rapport à la stratégie. Aujourd'hui, avec une nouvelle révolution technologique dans l'armement (c'est-à-dire des armes de haute précision et des armes basées sur de nouveaux principes physiques), il est à nouveau important d'anticiper l'impact qu'elles auront sur l'art opérationnel.

De même, les changements technologiques ont modifié l'équilibre relatif et l'importance de l'attaque et de la défense au niveau opérationnel. Le char d'assaut et l'avion des années 1930 ont libéré l'attaque et ont rendu suprêmes les opérations éclair et en profondeur. Le développement correspondant des défenses antichars pendant la Seconde Guerre mondiale a restauré la viabilité de la défense jusqu'à ce que de nouveaux concepts d'armes combinées donnent à l'attaque une nouvelle force et une nouvelle vigueur en 1945. De la même manière, les missiles guidés antichar des années 1970 semblaient revigorer la défense, tandis que les concepts de manœuvres opérationnelle et tactique semblaient restaurer la puissance de l'attaque. Plus récemment, l'effet potentiel des armes de haute précision sur le combat a de nouveau jeté le doute sur la viabilité des concepts offensifs basés sur les chars. Enfin, les conditions politiques et économiques ont affecté l'art opérationnel. Ils l'ont fait à la fin des années 1930, lorsque les purges de Staline ont étouffé la créativité dans les domaines théorique et pratique, et, à nouveau, au milieu des années 1950, lorsque la disparition de Staline s'est alignée avec la reconnaissance soviétique de l'importance de l'armement nucléaire. Plus récemment, dans les années 1980, l'atrophie politique et économique systémique a généré une atrophie similaire dans le domaine théorique militaire alors que le système soviétique s'enfonçait dans l'abîme et l'effondrement final.

Ces changements dialectiques incessants ont donné au domaine opérationnel un caractère dynamique et toujours changeant et ont poussé les établissements militaires à étudier constamment dans l'espoir de maîtriser les complexités de l'art opérationnel. Le développement historique de l'art opérationnel atteste éloquentement de la nécessité d'une étude constante et imaginative si les établissements militaires veulent s'adapter, survivre et maîtriser les guerres futures. Aujourd'hui, l'art opérationnel russe est influencé par un certain nombre de facteurs critiques. Parmi les plus importants, citons les perceptions russes de l'interface de la technologie et de la nature de la guerre future. L'influence de l'armement de haute technologie, qui a peut-être rendu obsolètes certains aspects de l'art opérationnel traditionnel, revêt une importance particulière. Certains théoriciens militaires russes s'interrogent aujourd'hui sur la possibilité et l'utilité d'une manœuvre opérationnelle sur un champ de bataille dominé par ce nouvel armement. Le cours et l'issue de la guerre du Golfe et les cas plus récents de conflits de faible intensité n'ont fait que renforcer ces inquiétudes et souligner l'incapacité du complexe militaro-industriel russe à rivaliser technologiquement avec ses homologues occidentaux.

Ceux qui débattent de la validité et de l'applicabilité de l'art opérationnel se divisent généralement en deux écoles. L'école traditionnelle, représentée par des théoriciens tels que le général de l'armée (à la retraite) M. Gareïev, l'un des créateurs du concept de groupe de manœuvre opérationnelle, insiste sur le fait que l'art opérationnel conserve sa valeur et que la manœuvre opérationnelle est réalisable dans pratiquement tous les contextes de combat. Ceux qui contestent la vision traditionnelle, comme le colonel-général V.N. Lobov, ancien commandant de l'Académie Frounzé, le font en raison d'une combinaison de raisons militaires et politiques. Certains remettent sérieusement en question la faisabilité d'une manœuvre opérationnelle, et la logique d'un niveau intermédiaire de guerre, alors que les armes modernes produisent une résolution aussi rapide des missions stratégiques. D'autres encore, que l'on peut qualifier de « *rejectionists* », remettent en question la validité de l'art opérationnel aujourd'hui et dans le passé, simplement en raison de l'association étroite du concept avec l'ancien régime soviétique détesté.

Cependant, ce débat en cours dans le domaine opérationnel reflète des incertitudes encore plus grandes associées à la forme future, et même à l'existence, de l'État russe. En tant que produits du système soviétique, les théoriciens militaires russes et leurs maîtres politiques ne peuvent pas développer une doctrine militaire ou définir la science militaire ou l'art militaire et ses éléments constitutifs (stratégie, art opérationnel et tactique) sans un contexte géopolitique clair : c'est-à-dire qu'ils exigent une compréhension claire de la nature,

de la configuration et des objectifs internationaux de l'État russe par rapport à ses voisins. Aujourd'hui, ce contexte fait défaut. Ainsi, tout en tentant de s'attaquer à la nature de la guerre future, les théoriciens militaires russes sont également aux prises avec leur propre identité et avec une foule de sujets militaires vitaux associés, notamment les menaces, la doctrine militaire, la science militaire, la stratégie, l'art opérationnel, la tactique et la structure des forces. Tant que le contexte n'est pas défini, ces questions resteront non résolues. En substance, donc, le sort et la survie de l'État russe et de l'art opérationnel tel qu'il est connu aujourd'hui sont en jeu.